LOUIS DE BACKER

BIDASARI



POÈME MALAIS

PRÉCÉDÉ DES

TRADITIONS POÉTIQUES DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

LIBRAIRIE ORIENTALE DE MAISONNEUVE ET Cie
QUAI VOLTAIRE, 15

—

1875

Tous droits réservés.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

DE BACKER

1798

BIDASARI

POÈME MALAIS

PRÉCÉDÉ DES

TRADITIONS POÉTIQUES DE L'ORIENT
ET DE L'OCCIDENT

Conserver la Couverture.



PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10
LIBRAIRIE ORIENTALE DE MAISONNEUVE ET Cie
QUAI VOLTAIRE, 15
1875

Tous droits réservés

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BIDASARI

Ya 603

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction à l'étranger.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en février 1875.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE H. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LOUIS DE BACKER

BIDASARI



POÈME MALAIS

PRÉCÉDÉ DES

TRADITIONS POÉTIQUES DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT



PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10
LIBRAIRIE ORIENTALE DE MAISONNEUVE ET Cie
QUAI VOLTAIRE, 15
—
1875

Tous droits réservés.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Bibliothèque nationale de France

INTRODUCTION.

LES TRADITIONS POÉTIQUES DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT.

I

D'autres l'ont déjà dit : L'humanité est une, et de l'Orient à l'Occident la poésie exhale les mêmes plaintes, exprime les mêmes joies et les mêmes douleurs.

Toutefois, ce que nous désirons mettre en relief dans les pages qui vont suivre, ce n'est pas la similitude des sentiments de l'âme humaine, que la poésie de l'Orient et de l'Occident traduit dans un langage imagé d'une manière à peu près uniforme; car l'homme aime et pleure sous toutes les latitudes.

Ce que nous voulons faire ressortir, c'est l'identité d'anciennes traditions ou d'anciennes légendes, avec lesquelles des peuples de l'Orient et de l'Occident ont été bercés dans leur premier âge, et qu'ils se sont transmises de génération en génération. Ces traditions peuvent aider, avec l'étude comparative des

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

langues, à retrouver l'origine commune de certaines nations. Ce sont, si je puis ainsi parler, des documents qui tendent à prouver que les peuples en possession de ces traditions et de ces légendes sont alliés par le sang, ou qu'il y a eu des rapports fréquents entre eux, ou qu'ils ont été influencés directement ou indirectement l'un par l'autre.

II

Déjà, Jacob et Wilhelm Grimm, Benfey et Manhardt en Allemagne, Erben en Bohême, Absjörnsen et Moë en Norwége, Dasent, Kennedy et Chambers en Angleterre ont démontré que les contes populaires recueillis par eux se rattachent aux croyances religieuses des populations primitives de l'Inde. Depuis ce temps et de nos jours, l'érudition française a fait aussi remonter jusqu'à l'Inde quelques-uns des poëmes classiques de l'Europe, mais elle n'a pas dit son dernier mot sur l'Orient.

Les traditions religieuses et héroïques de l'Archipel d'Asie nous sont encore inconnues; il y aurait cependant grand intérêt à les étudier et à les comparer avec celles que la poésie européenne a propagées en charmant les veillées des jeunes châtelaines dans leurs manoirs féodaux, et des vénérables grand'mères au foyer de leurs chaumières cachées dans les mon-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

tagnes ou sous les pins des landes incultes. Par ce travail de comparaison se confirmerait ce que Guillaume de Humboldt a établi au moyen de la langue kawi, c'est-à-dire que des descendants de la race arienne ont pénétré dans l'Archipel d'Asie, se sont mêlés aux populations de ces îles, et y ont laissé les croyances et les légendes de leurs ancêtres, qui sont aussi les nôtres. Et de même que Sylvestre de Sacy nous a appris que la fable de La Fontaine, si connue sous le nom de *la Laitière et le Pot au lait*, nous est venue de l'Inde à travers la Perse, par la route de Bagdad et de Constantinople, de même on peut indiquer la source où Perrault a puisé son conte de fées *la Belle au bois dormant*. Les *Avadanas* sanscrits[1] contiennent peut-être l'origine du conte de Voltaire sur *les Aveugles juges des couleurs*, et il est probable qu'ils ont donné naissance à d'autres fables de La Fontaine, telles que celles-ci : *les Canards et la Tortue, la Chauve-Souris et les deux Belettes, l'Ours et l'Amateur de jardins*. Hélas! les vieilles traditions finissent toujours par des fables ou par des contes pour amuser les petits enfants! « Les luttes des puissances de la nature, a dit Max Müller, après avoir été personnifiées d'abord dans des dieux, puis dans des héros qui s'aiment et se haïssent, le furent ensuite par les contes populaires, dans des fées ou de malins petits génies qui se courtisent ou

[1] *Contes hindous*, traduits du chinois par Stanislas Julien.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

se taquinent les uns les autres........ Un mythe passe à l'état de légende, et de légende il devient conte[1]. »

Voyez, en effet, comment une légende javanaise, consignée par Roorda van Eysinga dans son *Histoire de Java*, raconte la prise de possession de cette île par un prince hindou :

« Adji Saka, parvenu à l'extrême limite du royaume de Mendang, demanda aux gens du bourg si c'était là le royaume de Mendang. Ceux-ci répondirent affirmativement à sa question, et lui demandèrent à leur tour d'où il venait.

» Adji Saka leur dit qu'il venait d'au delà des côtes, et qu'il voulait offrir ses services au prince de Mendang.

» Alors le peuple du bourg lui dit : « Si vous voulez » servir le prince de Mendang, vous serez bien mal» heureux, car il est mangeur d'hommes; et beau» coup d'habitants de Mendang s'en vont, parce que » chaque jour un de leurs enfants doit être porté au » prince pour sa nourriture, et lorsque des étrangers » arrivent, ils sont aussitôt saisis. »

» Ces paroles n'effrayèrent pas Adji Saka. Il prit à l'instant la forme d'un beau petit enfant, se rendit chez le patih de Mendang, et l'engagea à le livrer, lui Adji, au prince pour en être mangé.

[1] *Essais sur la mythologie comparée, les traditions et les coutumes.*

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» Le patih s'étonna de cette demande, qui ressemblait au désir d'être tué.

» Adji Saka insista, mais stipula pour lui une pièce de terre de la grandeur de son turban s'il revenait sain et sauf.

» Le patih accéda à sa demande et le porta au palais du prince.

» Celui-ci rentrait au même instant et avait grand'-faim, et il se réjouissait de ce que le patih lui donnait à manger un si bel enfant; il saisit aussitôt Adji Saka et se mit sa tête dans la bouche.

» Mais Adji Saka prit alors les proportions d'un homme, et d'une main empoigna la lèvre supérieure du prince, de l'autre sa lèvre inférieure, et lui déchira la bouche de manière qu'il tomba mort sur-le-champ.

» Puis Adji Saka reprit ses formes enfantines, regagna la demeure du patih et lui annonça la mort du roi.

» Le patih fut très-étonné de ce qu'un enfant avait pu tuer le prince; mais intérieurement il était très-heureux de la paix dont le royaume allait jouir, si on avait soin de ne pas choisir un anthropophage pour successeur.

» Alors Adji Saka réclama la récompense promise, et le patih lui dit : « Une pièce de terre de la » grandeur de votre turban ne peut être mesurée; » ce serait à peine assez grand pour y dormir. De- » mandez plutôt un ou deux bourgs, je vous les » donnerai. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» Adji Saka étendit son turban, et tout le royaume de Mendang en fut couvert, et le turban n'était pas entièrement déroulé; il enveloppa d'abord les bourgs, ensuite les environs, et enfin tout Java. Alors Adji Saka reprit sa taille ordinaire, et le patih, voyant sa puissance surhumaine, eut peur et se hâta de se désister en sa faveur de tout le royaume de Mendang, qui devint prospère sous le règne d'Adji Saka. »

Cet ogre, qui mange les petits enfants de Mendang, a traversé les mers, et Perrault en a fait, au dix-septième siècle, le conte du *Petit Poucet,* qui va avec ses frères dans la forêt sombre, frapper à la porte d'une cabane et demande à y passer la nuit.

Une femme leur ouvre, et les voyant tous si jolis, se met à pleurer et leur dit : « Hélas! mes pauvres enfants, où êtes-vous venus? Savez-vous bien que c'est ici la maison d'un ogre qui mange les petits enfants?

» — Hélas! Madame, lui répondit le Petit Poucet, qui tremblait de tous ses membres aussi bien que ses frères, que ferons-nous? Il est bien sûr que les loups de la forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit, si vous ne voulez pas nous recevoir chez vous; et cela étant, nous aimons mieux que ce soit Monsieur qui nous mange. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

On sait le reste de l'histoire. Le Petit Poucet put soustraire ses frères à la voracité de l'ogre. Il lui déroba même ses boites de sept lieues, s'en chaussa, et sut avec elles rendre au roi do son pays de si grands services, qu'il devint, comme Adji Saka, riche et puissant; mais comme lui, il ne détrôna pas son souverain. Au temps où vivait Perrault, la royauté en France n'était pas encore discutée, et les esprits ne songeaient pas à renverser la monarchie.

Parmi les contes de madame d'Aulnoy, il en est un connu sous le nom de *l'Oiseau bleu*.

Le prince Charmant ne veut pas épouser Truitonne, d'abord parce qu'elle est laide, ensuite parce qu'il aime Florine, une belle jeune fille de race royale.

Truitonne avait été élevée par sa marraine, la fée Soussio, et celle-ci, furieuse de voir le prince dédaigner sa filleule, le métamorphosa en un oiseau bleu et fit enfermer Florine dans une tour solitaire.

« Dans la mélancolie qui l'accable, raconte madame d'Aulnoy, il voltige de branche en branche, et ne choisit que les arbres consacrés à l'amour et à la tristesse; tantôt sur les myrtes, tantôt sur les cyprès, il déplore sa mauvaise fortune et celle de Florine.....

» Il y avait vis-à-vis de la fenêtre où Florine se mettait un cyprès d'une hauteur prodigieuse; l'Oiseau

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

bleu vint s'y percher. Il y fut à peine qu'il entendit une personne qui se plaignait : « Souffrirai-je encore » longtemps? disait-elle; ne te suffisait-il pas de » me rendre témoin du bonheur que ton indigne fil- » leule goûte avec le roi Charmant? »

» L'Oiseau bleu écoutait, et plus il écoutait, plus il se persuadait que c'était son aimable princesse qui se plaignait.

» Il lui dit : « Adorable Florine, vos maux ne sont » point sans remède.

» — Eh! qui me parle, s'écria-t-elle, d'une ma- » nière si consolante? »

» — Un roi malheureux, reprit l'oiseau, qui vous » aime et n'aimera jamais que vous. »

» En achevant ces mots, il vola sur la fenêtre.

» Florine eut d'abord grand'peur d'un oiseau si extraordinaire, qui parlait avec autant d'esprit que s'il avait été homme; mais la beauté de son plumage et ce qu'il lui dit la rassura.

« M'est-il permis de vous revoir, ma princesse? s'écria-t-il. Puis-je goûter un bonheur si parfait » sans mourir de joie?

» — Et qui êtes-vous, charmant oiseau? dit la princesse en le caressant.

» — Vous avez dit mon nom, ajouta le roi, et » vous feignez de ne pas me connaître!

» — Quoi! le plus grand roi du monde; quoi! le » roi Charmant, dit la princesse, serait le petit oiseau » que je tiens? »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» — Hélas! belle Florine, il n'est que trop vrai, et » si quelque chose m'en peut consoler, c'est que j'ai » préféré d'être réduit pour sept ans à cet état plutôt » que de renoncer à la passion que j'ai pour vous. »

A Batavia, circule une légende javanaise fondée sur la même aventure; Winter l'a publiée.

La déesse Honmo avait maudit Hangling Darmo, un descendant d'Ardjouna, un des héros du Mahabbarata, et pendant huit ans ce prince ne put occuper le trône de ses pères. Dans son égarement, il courut à un palais habité par trois sœurs, filles d'un chef de géants, et les prit pour femmes. Mais elles avaient eu autrefois à se plaindre de lui, et elles se vengèrent en le changeant en un blanc *mliwis*, une sorte de cercelle, oiseau aquatique.

Il s'envola sous cette forme, et vint dans la principauté de Bodjonegoro. La princesse Dewi Srenggoro Wati aperçut le blanc mliwis et s'efforça de le saisir, mais en vain. Elle fut si attristée de cet insuccès, que le prince son père, pour la consoler, invita son ministre à s'en emparer. Le ministre saisit le mliwis et le donna au prince, qui le donna à sa fille.

La nuit, le blanc mliwis revêtait la figure d'un jeune homme, et le jour celle d'un oiseau. La princesse s'éprit de lui, et Hangling Darmo devint ainsi son époux.

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

III

Ce même Hangling Darmo avait appris du serpent Nogopratolo, un dieu souterrain, la langue des quadrupèdes, des oiseaux et des insectes, mais il lui était défendu de communiquer sa science à autrui. Chez les paysans et les pâtres slaves, une femme révèle aussi à un vieux roi que, pour comprendre le langage des animaux, il suffit de manger d'un certain serpent dont elle lui fait présent. En Hesse, aux environs de Hanau, un roi savait toujours ce qui se passait en tous lieux, et pour acquérir cette science, il se faisait apporter par un serviteur de confiance un plat couvert, puis demeurait seul. Mais le serviteur, ne pouvant résister à sa curiosité, découvre le plat, y voit un serpent blanc, en mange, et il comprend aussitôt le langage des bêtes [1]. En Écosse, des traditions populaires mentionnent aussi un serpent blanc qui découvre les choses surnaturelles à celui qui plonge le doigt dans sa graisse [2]. Des philosophes de l'antiquité, Démocrite [3], Mélampe [4], croyaient que les serpents pouvaient enseigner le langage des oiseaux.

En Épire, d'après de Hahn [5], un fils de roi apprend

[1] *Contes des frères Grimm*, n° 17.
[2] *Kinder-und hausmærchen*, t. III, p. 127.
[3] Plin. lib. X, cap. 49.
[4] Apollodor. lib. IX, t. II.
[5] *Contes grecs et albanais*, n° 37.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ce langage d'un dragon; et ce dragon, nous le retrouverons dans la Saga scandinave de la Volsunga, l'épopée lyrique et dramatique dont Sigurd est le principal personnage. En effet, à celui qui ne saurait lire cette légende dans son idiome primitif, le livre de M. Marmier sur la littérature islandaise enseignera comment Reigin, frustré de son héritage par son frère Fafnir, engage Sigurd à tuer cet être cruel et perfide, qui a la forme d'un dragon et dont le casque seul jette l'épouvante dans le cœur des vivants. Lorsque le monstre sera tué, Aslauga, la fille de Sigurd et la femme de Ragnar Lodbrok, roi de Danemark, révélera à son mari les infidélités qu'il a commises dans ses courses lointaines. « Ce ne sont » pas tes compagnons de voyage qui m'ont appris » ton secret », lui dira-t-elle, « je l'ai appris par trois » oiseaux que tu as dû voir voltiger auprès de toi; » et pour preuve de ce que je te dis, il me naîtra un » fils dans les yeux duquel sera peinte l'image d'un » dragon. »

Les paroles d'Aslauga se réalisent, et Ragnar, qui avait recherché en mariage Ingibiörg, la fille du roi de Suède, refuse de l'épouser; ce qui fait éclater la guerre entre les deux royaumes scandinaves.

C'est encore dans l'Orient qu'il faut chercher l'origine de la fable du Sigfrid des *Nibelungen*, qu'une puissance magique a rendu invulnérable, à l'exception d'un seul endroit de son corps.

gallica.bnf.fr Bibliothèque nationale de France

Le *Wiwoho*, poëme javanais, que Sousouhounnan Pakon Bouwono a traduit du kawi, rapporte que Niwoto Kawotjo, un prince des géants de Ngimohi-Motoko (aujourd'hui Nonso-Barong, une île située au sud-est de Java), avait demandé vainement à Batoro Hendro, souverain seigneur du Sourolojo, la main d'une Widodari, nommée Souprobo, et que, pour se venger, il avait résolu de lui déclarer la guerre dans le Sourolojo.

Le redouté prince des géants avait reçu une force surnaturelle de Batoro Roudro. Aucune arme humaine n'était en état de le blesser, et les dieux et les esprits n'avaient aucun empire sur lui. Seul, le bout de sa langue pouvait être atteint, et toute blessure faite à cet endroit lui être fatale. Mais cette place vulnérable n'était connue de personne, et était même restée un mystère pour les dieux.

Batoro Hendro supplia Hardjouno, qui se livrait à d'austères expiations, de le délivrer de son redoutable ennemi.

Hardjouno refuse de se battre contre Niwoto-Kawotja; il préfère avoir recours à la ruse pour découvrir la place où Niwoto-Kawotjo peut être blessé. Souprobo est à cet effet envoyée à Ngimohi-Motoko afin de s'offrir elle-même comme épouse au prince des géants. Reçue avec bonheur par Niwoto-Kawotjo, Souprobo cherche, par ses douces et caressantes paroles, à lui dérober son secret, et le mystère est bientôt dévoilé.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Niwoto-Kawotjo, comprenant trop tard que l'apparition de Souprobo avait été méchamment suscitée par Batoro Hendro, devient furieux. Il se prépare aussitôt à la guerre et se lance avec une armée innombrable de géants contre le Sourolojo.

Les armées ennemies sont en présence. Le combat est acharné : des millions d'hommes tombent des deux côtés. Enfin, les géants sont victorieux et les bandes du Sourolojo sont mises en fuite. Hardjouno feint de s'enfuir avec elles. Les géants les poursuivent et leur lancent des flèches. Niwoto-Kawotjo frappe avec son tomoro, surtout sur Hardjouno. Celui-ci fait semblant d'expirer. Niwoto-Kawotjo, joyeux de son succès et riant à gorge déployée, tombe en arrière sur son char. Hardjouno profite de cette circonstance pour le percer à l'extrémité de la langue, ce qui entraîne la mort de Niwoto-Kawotjo.

Dans les *Nibelungen*, Sigfrid, après avoir tué le dragon, s'endort à l'ombre d'un tilleul et entend le chant d'un rossignol caché dans la feuillée. L'oiseau chantait :

> Celui qui se baigne dans le sang du dragon
> Acquiert une peau aussi dure que l'écaille,
> Insensible aux coups de la hache.

Le jeune homme ôta ses habits et se baigna dans la graisse du dragon. Sur ces entrefaites, une feuille

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

du tilleul lui tomba sur l'épaule droite. Aussitôt une peau d'écaille couvrit tout son corps, excepté l'endroit qu'avait touché la feuille du tilleul, et Sigfrid retourna à la forge de Mymer, emportant la tête du dragon comme trophée de sa victoire.

Les compagnons du forgeron tremblèrent en le voyant revenir de la forêt : « Maître, maître, s'écrièrent-ils, ayez pitié de nous ! » Maître Mymer alla au-devant du jeune héros et lui témoigna tout son contentement; mais lui, il le terrassa à l'instant même et Mymer ne se releva plus. Ses compagnons épouvantés se tinrent cachés dans la forge.

Sigfrid se forgea, du meilleur acier et du fer le plus dur, une épée, une cotte de mailles, un haubert, un bouclier et un casque, comme il convient à un chevalier; et ainsi équipé il s'en alla courir de nouvelles aventures.....

Alors, Hagen le rusé lui dit : « Il paraît, seigneur » Sigfrid, que personne ne peut vous suivre à la » course; je voudrais bien voir cela. »

Sigfrid accepta le défi et dit : « Celui qui arrivera » le premier à la fontaine sera vainqueur; mais il » gardera pour courir tout son attirail de chasse. »

Qui atteignit le premier la source, fut Sigfrid. Il suspendit au tilleul qui ombrageait la fontaine, sa lance, son épée et son bouclier, ce dont Hagen s'empara aussitôt. Et lorsque le héros se baissa pour boire, Hagen, armé de la lance, prit son élan et perça Sigfrid au seul endroit vulnérable de son corps; le

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

sang jaillit au loin. Bientôt Sigfrid pâlit; blessé mortellement, il chancelle et roule à terre.

IV

Le forgeron cité dans les *Nibelungen* n'est autre que Völand, le forgeron mythique de l'Edda. « Völand, dit M. Marmier, ce Dédale des temps modernes, dont le nom s'est répandu à travers l'Europe entière, Völand, ce forgeron magique, a été un des héros du moyen âge, le héros de l'art et de l'industrie, le représentant d'une pensée habile et intelligente qui invente et qui crée. Ce personnage n'a point l'attitude majestueuse, ni la mâle beauté que le peuple a coutume d'attribuer à ses héros. Les traditions ne parlent pas de ses longues boucles de cheveux blonds, ni de son œil étincelant, ni de ses membres nerveux; tout au contraire, elles le représentent faible et mutile, enfermé dans une île, et travaillant par l'ordre d'un maître cruel. C'est son intelligence qui fait sa beauté; son adresse est sa force; un savoir cruel sera son salut. »

Völand, à qui Nidung, roi des Nériciens, a fait une injure sanglante, a l'âme altérée de vengeance, et il assouvit bientôt dans le sang sa rage implacable.

A Java, ce mythe du forgeron est également connu.

Un jour, le roi de Padjadjaran fut averti qu'une de ses femmes allait donner le jour à un fils qui le

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

détrônerait. C'est pourquoi le radja, lorsque cet enfant fut né, le fit déposer dans une caisse qu'il jeta dans la rivière. Un forgeron la recueillit, éleva l'enfant, et lui ayant donné le nom de Tjong-Winoro, il lui enseigna son art. Tjong-Winoro fit tant de progrès et fut si habile à forger des armes, qu'il fut appelé à la cour du roi son père et chargé de faire des kriss ou poignards de grand prix. Il réussit à satisfaire le prince, et toutes les faveurs lui furent accordées. En peu de temps, il se vit élevé aux premières dignités de l'État et en possession de la plus haute considération. La prophétie devait s'accomplir; Tjong-Winoro crut le moment venu de réaliser ses projets ambitieux. Il invita le roi à une fête et l'enferma dans une cage qu'il jeta dans le fleuve; il fit ainsi subir à son père le même sort auquel lui-même avait été soumis. Les autres fils du roi disparurent aussi et Tjong-Winoro occupa le trône de Padjadjaran. Mais il n'en resta pas paisible possesseur.

Dans cette même île de Java, parmi les antiquités de Soukouh [1], on voit une pierre sur laquelle est gra-

[1] *Soukouh* est une colline de la chaîne des montagnes de Lawou, à 26 milles environ à l'est de la capitale Sourakarta. Le mot *soukouh* signifie « pied » en kawi; il a la même signification que *soukou* en javanais kromo. Il y en a qui le prononcent *soungkouh*, ce qui signifie en kawi « adorer, invoquer. » Le premier sens concorde parfaitement avec la situation de la colline qui est au pied de la haute montagne Lawou, et la deuxième interprétation convient au culte qu'on accordait à ce vieux monument.

Bibliothèque nationale de France

vée la figure d'un homme nu, occupé à forger des armes et des instruments de travail, qui ressemblent beaucoup à ceux usités encore aujourd'hui parmi les Javanais. Cette figure paraît se servir de son genou comme d'une enclume et de sa main droite comme d'un marteau. Cela concorde avec la tradition javanaise qui fait mention de forgerons, dont la force musculaire était si grande que leurs genoux servaient d'enclumes, leurs mains de marteaux et leurs doigts de tenailles.

Les Finnois ont aussi gardé le souvenir d'un forgeron mythique. Le *Kalevala* rapporte un dialogue entre Louhi, la mère de famille, et le Runoia éternel :

« O sage Wainamoinen, peux-tu me forger un » sampo, un sampo au couvercle splendide ? »

Le vieux Wainamoinen dit : « Je ne saurais te forger un sampo au couvercle splendide. Mais reconduis-moi dans mon pays, et je t'enverrai de là le » forgeron Ilmarinen. Il te forgera ce sampo, il martellera son couvercle, et il charmera la jeune vierge, » et il fera la joie de ta fille.

« Ilmarinen est un forgeron merveilleux, un habile » batteur de fer. C'est lui qui a forgé la voûte du » ciel, qui a martelé le couvercle de l'air, sans qu'y » paraissent les coups de marteau, ni les morsures » des tenailles[1]. »

[1] Traduction de Léouzon-Leduc.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Les Suédois et les Danois se disputent le berceau de ce forgeron légendaire. Les premiers, d'après MM. Depping et Francisque Michel, montrent une caverne de rocher, appelée Verlehall, dans une île du lac, au district de Kinnevald, comme ayant été son atelier, et ils placent son tombeau parmi de grosses pierres, auprès de Siseheck, en Scanie. Le district de Vaetland a même dans son sceau public un marteau et des tenailles; il prétend tenir son nom et ses armes du fameux forgeron [1].

D'un autre côté, le village de Vellev-by, dans le bailliage d'Aarhuus en Jutland, prétend aussi posséder le tombeau du forgeron.

En Angleterre, les anciennes poésies et les traditions locales font voir que les merveilles de l'art de Véland y étaient connues, admirées et célébrées, et que l'on transportait même sur le sol de l'Angleterre le séjour de l'habile artisan [2].

En France, la réputation d'artiste de Véland a été proverbiale au moyen âge comme celle de Salomon, ainsi que le constatent les poëmes de chevalerie de Fierabras, d'Alexandre, de Gugemer, ceux de Marie de France, du Chevalier au Cygne, et des manuscrits de la Bibliothèque nationale à Paris.

[1] *Véland le forgeron.*

[2] *Illustrations of anglo-saxon Poetry.* London, 1826, in-8°, p. 240. — *De Danorum rebus gestis*, Copenhague, 1815, in-4°, p. 36. — Boetii *Consolationis philosophia*, lib. II, metr. VII, v. 15. — *Specimens of early metrical romances*, 2e édit. Londres, 1811, in-8°. t. I, p. 77.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

V

Le dieu qui dans l'Edda devient le fondateur des castes scandinaves, accuse évidemment une origine orientale et rappelle les castes indiennes. Sa légende se retrouve dans l'Archipel d'Asie, mais altérée ; il n'y est plus un dieu, mais un héros. Il est devenu le radja Iskander Mouda, et sous ce nom les Malais désignent Alexandre le Grand, resté populaire parmi eux.

Comme le dieu Rig, Radja Iskander épouse plusieurs femmes et les abandonne successivement. Puis, celles-ci donnent le jour à des enfants qui seront les chefs de plusieurs royaumes. Voici comment cette légende a été recueillie à Mandaheling, dans l'île de Bornéo :

« Là, vivait un héros dans la grande terre, au delà des mers où le soleil se couche ; son nom était Sulthan Iskander ; il régnait sur beaucoup de peuples et ses fils régnèrent après lui.

« Un d'eux nommé Radja Maharadja (roi grand roi) dévasta Menang-Kabau et établit son siége à Pagar Ouyong. Il devint père de Radja Iskander Mouda ; celui-ci eut seulement des filles.

« Et il était prédit que les descendants du Sulthan

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Iskander devaient dominer sur tout Poulo Petja (Sumatra); c'est pourquoi Radja Iskander partit de son pays et chercha des femmes qui engendreraient des fils.

« Radja Iskander vint à Atchin et épousa une noble fille du pays; mais dès qu'elle fut enceinte, il l'abandonna. Du fils qu'elle mit au monde sont issus tous ceux qui depuis ont régné sur Atchin.

« Radja Iskander se dirigea vers Rambah, aux rives du Balang-Lobob, et épousa une noble fille du pays. Lorsqu'elle fut enceinte, il l'abandonna aussi, après lui avoir dit que le fils à qui elle donnerait le jour porterait le titre de Jang di Pertouan. De ce fils sont sortis ceux qui régnèrent sur Rambah.

« Ensuite Radja Iskander épousa une noble fille du pays de Siak; mais quand elle fut enceinte, il l'abandonna aussi. Du fils qu'elle mit au monde naquirent tous ceux qui régnèrent sur Siak! »

C'est à peu près de la même manière que le dieu Rig, dans la Rigsmaal-Saga, fait naître des enfants qui seront en Germanie les chefs des trois classes sociales :

« Un jour, le noble Rig, cet ase plein de force et de science, et aussi agile que vigoureux, marchait gravement par des chemins de verdure.

« Il suivait droit devant lui le milieu de la route, lorsqu'il rencontra une maison dont la porte était

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ouverte. Il entra. Sur le sol était l'ardent foyer devant lequel étaient assis mari et femme, Aae et Edda, c'est-à-dire le bisaïeul et la bisaïeule, vieux couple pauvrement vêtu.

« Rig sut faire goûter ses conseils aux deux vieilles gens. Il s'assit entre eux sur le banc, ayant à sa droite et à sa gauche les deux époux.

« Se levant ensuite, plein de sommeil, Rig, qui sut leur faire goûter ses conseils, se mit entre eux au lit, ayant à sa droite et à sa gauche les deux époux.

« Il demeura trois nuits, puis prit congé, et suivit son droit chemin. Ensuite neuf lunes s'écoulèrent.

« Edda guérit : l'enfant fut lavé ; et parce qu'il était noir de peau, on l'appela *Træl*.

« Rig alla plus loin son droit chemin et vint à une maison dont la porte était entr'ouverte. Il entra. Sur le sol brûlait l'ardent foyer, devant lequel était assis un couple adonné au travail.

« Rig sut faire goûter ses conseils à ses hôtes. Il se leva de table, désireux de dormir, et se coucha avec eux au milieu du lit, ayant à sa droite et à sa gauche les deux époux.

« Il demeura trois nuits ; puis neuf lunes s'écoulèrent. Amma guérit ; l'enfant fut lavé et reçut le nom de *Karl*.

« Rig alla de nouveau son droit chemin et vint à une salle dont la porte, tournée au sud, était entr'ouverte et ornée de cercles brillants.

« Il entra. Le plancher était saupoudré. Les deux

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

époux Fader et Moder étaient assis, se regardant et jouant avec leurs doigts.

« Rig sut faire goûter au couple ses conseils. Il s'assit au milieu du banc, ayant à sa droite et à sa gauche les deux époux.

« Il se leva : le lit était prêt. Il resta pendant trois nuits, puis prit congé, et marcha son droit chemin. Ensuite neuf lunes s'écoulèrent.

« Moder mit au monde un enfant qui fut lavé et caché dans des langes soyeux, et auquel fut donné le nom de *Jarl*[1]. »

C'est bien le même personnage qui semble revivre dans le dieu Rig et dans le radja Iskander.

VI

Tout le monde connaît *la Tentation de saint Antoine* de Jacques Callot, avec ses petits monstres et ses petits lutins. Ce que l'on sait moins bien, c'est que le R. P. Simon Martin a placé en tête de la Notice qu'il a consacrée à ce Saint[2] une gravure de Jacques de Weert, où l'on voit à côté du pieux ermite une jeune femme, le corps à moitié nu, une couronne sur la tête, un éventail à la main et des ailes de guêpe

[1] Traduction de Maximilien de Ring.
[2] *Fleurs de la solitude*, in-f°. Paris, 1652, p. 171.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

au dos, pareille à ces bayadères qu'Offenbach a fait paraître dans le ballet des Mouches de l'*Orphée aux Enfers*. « Empruntant la figure d'une fille affétée, qui » estoit honteusement découverte, le démon sollici- » toit de nuict ce saint solitaire à des actions crimi- » nelles, qui de leur seule penséo font rougir les âmes » chastes. » C'est ainsi que le moine Simon Martin explique cette gravure [1].

Dans le roman de M. Gustave Flaubert [2], c'est la reine de Saba qui tente le Saint. Elle arrive couverte de pierreries et entourée d'une cour splendide. Elle compare sa beauté à celle des autres femmes : « Toutes celles que tu as rencontrées, lui dit-elle, » depuis la fille des carrefours chantant sous sa » lanterne, jusqu'à la patricienne effeuillant des roses » du haut de sa litière, toutes les formes entrevues, » toutes les imaginations de ton désir, demande-les! » Je ne suis pas une femme, je suis un monde. Mes » vêtements n'ont qu'à tomber, et tu découvriras sur » ma personne une succession de mystères. »

Eh bien, cette légende de la tentation de saint Antoine n'était pas inconnue aux poëtes kawi, et le *Wiwoho*, le poëme javanais dont nous avons déjà parlé, mentionne un pénitent qui se livrait sur une montagne à d'austères macérations :

« Batoro Hendro ne sait pas encore si Hardjouno

[1] *Fleurs de la solitude*, p. 175.
[2] *La Tentation de saint Antoine.*

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

a anéanti en lui tout mouvement sensuel. Il a résolu de le mettre à l'épreuve, et lui envole à cet effet, à Hendro Kilo, sept des plus belles Widhodaris pour le tenter.

« Les sept Widhodaris viennent à Hendro Kilo, et trouvent le pénitent dans une méditation profonde, mort à la sensualité. Pendant trois jours et trois nuits, elles mettent tout en œuvre pour arracher Hardjouno à ses pensées et l'induire en tentation; mais il reste inébranlable.

« Les sept Widhodaris, ayant perdu leurs peines, retournent au Sourolojo et font part à Batoro Hendro de la résistance qu'Hardjouno a opposée à leurs séductions. Cette nouvelle réjouit fort Batoro Hendro et les dewos (dieux) du Sourolojo. »

Il est probable que cet épisode est emprunté au *Mahabharata*, poëme sanscrit qui raconte le voyage d'Ardschuna au ciel d'Indra. Il serait donc de la plus haute antiquité.

VII

Une autre légende chrétienne paraît être aussi une transformation d'un mythe de l'Inde. Les *Puranas* et le *Mahabharata* font mention de la lutte des dieux et des démons hindous pour se disputer l'Amrita, ou la coupe qui contient le breuvage de l'immortalité. Leurs combats sont figurés dans les sculptures qui

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

couvrent le temple de Nakhon Vat, au Kambodge, et des traditions birmanes, siamoises et mongoles y font allusion[1]. Chommsda ou Sakkho, ayant entendu parler de la disparition de l'Amrita, demanda à la nature entière où le recéleur l'avait cachée. Le silence seul répondit à ses cris. Enfin le soleil et la lune, épouvantés de ses terribles vociférations, lui révélèrent le refuge du voleur.

Dans le roman du *Saint-Graal*, cette lutte des dieux et des démons hindous est devenue un tournoi; et l'Amrita, le Saint-Graal. « L'autre jour, jour de la » Pentecôte, dit Robert de Boron, les chevaliers terrestres et les chevaliers célestes commencèrent ensemble à combattre les uns contre les autres. Les » chevaliers qui sont en péché mortel, ce sont les » chevaliers terrestres. Les vrais chevaliers, ce sont » les chevaliers célestes, qui commencèrent la quête » du Saint-Graal[2]. »

Parmi les chevaliers qui allèrent à la découverte du Saint-Graal, c'est-à-dire du bassin où Joseph d'Arimathie a recueilli le précieux Sang de Jésus-Christ, se trouva un des compagnons du roi Arthur, le gallois Parceval, dont Chrétien de Troyes a fait, au douzième siècle, le héros de son poëme. Et comme l'Amrita, qui procure l'immortalité, le Saint-Graal, dans la légende bretonne, procure tous les biens

[1] V. Bastian, Géographis. und ethnograph. Bilder.
[2] V. *Revue des Deux Mondes*, t. VII et VIII.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

spirituels et temporels, guérit toutes les blessures, et rend même la vie aux morts [1].

La légende du Saint-Graal devint si populaire en Europe, que des poëtes la traduisirent en gallois, en breton, en provençal, en français et en divers idiomes de la Germanie.

VIII

Non-seulement nous voyons les légendes de l'Orient se perpétuer dans les traditions germaniques, mais nous retrouvons encore dans les institutions des peuples du Nord de l'Europe des vestiges de celles de l'Inde. Nous lisons, en effet, dans le texte pâli du *Paritta,* publié par M. Léon Feer : « Celui qui joue avec » les femmes, qui joue avec les liqueurs enivrantes, » qui joue aux dés, cet homme-là perd peu à peu » tout ce qu'il a acquis; c'est là une porte de la » décroissance. »

Or, Tacite parle aussi de la passion des Germains pour le jeu de dés, et nous avons publié autrefois une ordonnance du quatorzième siècle, par laquelle des échevins flamands défendent à leurs bourgeois de jouer aux dés sous peine d'amende [2]. Encore de nos jours, la Flandre française, la Belgique, la Bre-

[1] Th. de la Villemarqué, *Contes bretons, épopées françaises.*
[2] *Les Flamands de France*, p. 57.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

tagne, aiment passionnément les combats de coqs, et des arrêtés de police ont dû souvent interdire ce qu'ils ont de barbare. Cette même passion existe également chez les Insulaires de Sumatra et des Philippines et chez la plupart des Malais, au rapport de Rienzi, qui a longtemps voyagé en Océanie [1], et celle du jeu est tellement répandue dans la plupart des villes de la Chine, qu'on y voit presque dans tous les coins des gens jouant aux dés et aux cartes, et mettant souvent pour enjeu leurs femmes et leurs filles [2]. On croirait lire ce que le grand historien romain écrivait des populations germaines : « Je m'étonne de les voir, étant à jeun, et au milieu des affaires sérieuses, se livrer aux jeux de hasard, avec une ardeur si téméraire dans le gain et dans la perte, qu'après avoir tout perdu, ils en viennent à jouer, par un dernier coup, leur propre liberté et leur personne [3]. »

IX

Le poëme de *Bidasari*, que nous nous proposons de traduire, contient aussi des épisodes identiques à ceux dont les compilateurs de l'*Edda* et des *Nibelungen* ont composé leurs épopées nationales. Dans

[1] *Océanie*, t. I, p. 133.
[2] *Voyage de* J. Barrow, chap. III.
[3] *Germania*, cap. 24.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

l'un et l'autre de ces poëmes, nous voyons un palais enchanté où dort une jeune fille.

Dans l'*Edda*, la belle endormie a le front couvert d'un casque, et le corps, d'une cuirasse. Sigurd fend la cuirasse du haut en bas, et la jeune fille s'éveille. Elle remercie son libérateur de l'avoir arrachée à son engourdissement, et lui enseigne la puissance des runes. Le jeune héros échange avec elle des serments d'amour et devient son époux.

Dans les *Nibelungen*, Sigfrid se repose à l'ombre d'un arbre, et aussitôt les doux accents du rossignol viennent frapper son oreille. L'oiseau chantait une jeune beauté d'Iscnland, et disait par quel courage de héros on pouvait obtenir cette beauté angélique. Sigfrid, qui avait déjà maintes fois lutté contre les bêtes féroces des forêts, se sentit tant d'ardeur, qu'il résolut de surmonter tous les obstacles et de délivrer la fille du roi, objet des continuels refrains du rossignol. Le petit chantre des bois devint son guide, et plus il faisait l'éloge de la charmante princesse et lui peignait les difficultés de sa délivrance, plus le jeune chevalier brûlait du désir de briser les chaînes de la royale prisonnière. Tous les oiseaux de la forêt entonnèrent un concert de louanges en l'honneur de Brunehilde, enfermée dans le château de Ségard, qu'entouraient des flammes éternelles; ils chantaient d'espoir de voir bientôt rendre à la vie et à la liberté cette belle dormeuse, qui ne pouvait se réveiller du sommeil où des maléfices l'avoient plongée.

gallica.bnf.fr Bibliothèque nationale de France

Monté sur Grani, le cheval du forgeron Mymer, Sigfrid eut bientôt gagné la mer; un petit navire le porta à travers les flots en furie. Le rossignol se percha au haut du mât, jusqu'à ce que le navire abordât à une terre de pauvre aspect, déserte et rocheuse. Grani gravit promptement le roc; il se mit à ruer et à hennir quand il sentit la chaleur du brasier, qui projetait autour du fort de Ségard des flammes sauvages et une lumière semblable aux rayons du soleil le plus éblouissant.

Plus l'impétueux coursier approchait du foyer incandescent, plus le chant du rossignol retentissait au-dessus de la tête de Sigfrid. Il chantait :

« La flamme entoure de tous côtés le château de » Ségard; jà, depuis cinquante ans, Brunehilde est » captive; mais le hardi chevalier franchit la bar- » rière ensorcelée de la forteresse. Marche, marche » sans peur, Sigfrid; par ton courage, tu obtiendras » la jeune et belle princesse. »

Le vent se taisait autour du château; la bannière du seigneur châtelain pendait immobile à la plus haute tour. La sueur coulait à grosses gouttes du visage du jeune héros; la chaleur le suffoquait. Rien n'y fait, Sigfrid lance son coursier à travers cette mer de feu. Les flammes se séparent et lui livrent un libre passage. Entré dans le château, Sigfrid reste

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

stupéfait : autour de lui un silence de mort, et, quoique depuis longtemps il fît jour, tout dormait encore. Sur les remparts, la garde sommeillait, le cor à la main; les chiens dormaient à l'entrée de la bassecour, les pigeons et d'autres volailles dormaient tranquillement sur la herse. Et quand Sigfrid se mit à marcher, ses pas résonnèrent solitaires par les longs corridors du château; personne ne vint au-devant de lui pour le recevoir. Dans la cuisine, l'aide du cuisinier était assis, endormi auprès de sa broche; là, ronflait une servante, un poulet à la main, prête à le plumer; le cuisinier dormait sous la cheminée. Et plus Sigfrid avança, plus grand devint son étonnement, car dans tous les appartements il ne voyait qu'hommes et femmes endormis. Enfin, il entra dans la salle d'honneur du château, et il fut ébahi de voir dans un riche et élégant fauteuil un chevalier armé de pied en cap, dormant d'un profond sommeil. Le casque qui lui ceignait la tête, son haubert, sa cuirasse et le bouclier qui lui pendait au côté, tout était d'un travail remarquable et étincelait d'or et de pierreries. Sigfrid ne put résister au désir d'ôter le casque à cet élégant dormeur. Il le fit, et, ô surprise! une jeune femme aux joues vermeilles se trouva devant lui. Telle qu'une rose épanouie qui brille au milieu d'une guirlande de verdure, ainsi se détachait de sa jaune cuirasse la plus belle figure de vierge. Aussitôt Sigfrid tira son épée, et de son tranchant délivra de cette armure étincelante les membres de la jeune

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

beauté, qui en sortit radieuse comme une rose du bouton qui la renferme.

Sigfrid fut dans l'admiration; il sentit une douce haleine s'échapper de ces lèvres virginales, et ne put se défendre d'y déposer un baiser. Aussitôt les yeux de la belle dormeuse s'ouvrirent; elle les porta avec amour sur son sauveur, comme l'étoile du soir qui scintille à travers des nuages diaphanes :

« Vous êtes Sigfrid, fils de Sigemond? » dit Brunehilde, car c'était elle qu'il avait devant lui.

« Qui aurait eu, si ce n'est vous, la force de briser » ces liens imposés par le sort, et le courage d'af- » fronter ce brasier ardent? »

Sigfrid répondit : « Je suis Sigfrid, fils de Sige- » mond, le tueur du dragon, et dès ce jour, vous » serez à moi. »

Brunehilde, la fière princesse, se leva de son siége comme une fleur qui se dresse sur sa tige aux premiers rayons du soleil.

Sigfrid parcourut avec elle les vastes salles de Ségard, et il trouva occupés tous les serviteurs du château. Maître d'hôtel, maréchal et chambellans, tous s'approchèrent avec respect de leur nouveau seigneur. La broche tournait dans la cuisine, les servantes étaient à leur besogne. Les chiens aboyaient dans la cour, les chevaux hennissaient dans les écuries, le guet sonnait la diane du haut de la tour, les pigeons voltigeaient autour du château. Toute magie fut vaincue et bannie, excepté celle de

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

l'amour, par laquelle Brunehilde s'attacha le héros Sigfrid.

Cet épisode de la délivrance de Brunehilde est devenu dans Perrault le conte de *la Belle au bois dormant*. Une fée avait prédit que la fille du roi tomberait dans un profond sommeil, et qu'après cent ans elle serait délivrée par le fils d'un autre roi. Quand les temps prédits furent venus, la princesse s'endormit. Son père la fit déposer dans le plus bel appartement de son palais, sur un lit couvert de broderies d'or et d'argent. « Au bout de cent ans », raconte Perrault, « le fils du roi qui régnait alors, et qui était d'une autre famille que la princesse endormie, étant allé à la chasse de ce côté-là, demanda ce que c'était que des tours qu'il voyait au-dessus d'un grand bois fort épais. Chacun lui répondit selon qu'il avait ouï parler : les uns disaient que c'était un vieux château où il revenait des esprits; les autres, que les sorciers de la contrée y faisaient leur sabbat. Le prince ne savait qu'en croire, lorsqu'un vieux paysan prit la parole, et dit : « Mon prince, il y a plus de cinquante ans que j'ai ouï dire à mon père qu'il y avait dans ce château une princesse, la plus belle qu'on eût su voir; qu'elle y devait dormir cent ans, et qu'elle serait réveillée par le fils d'un roi, à qui elle était réservée. » Le jeune prince, à ce discours, se sentit tout de feu; il crut qu'il mettrait fin à une si belle aventure, et, poussé par l'amour et par la gloire, il résolut de la tenter sur-le-champ.

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» A peine s'avança-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces et ces épines s'écartèrent d'eux-mêmes pour le laisser passer. Il marche vers le château, qu'il voyait au bout d'une grande avenue où il entra; et, ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l'avait pu suivre, parce que les arbres s'étaient rapprochés dès qu'il avait été passé. Il entra dans une grande avant-cour, où tout était capable de le glacer de crainte. C'était un silence affreux : l'image de la mort s'y présentait partout; et ce n'étaient que des corps étendus d'hommes et d'animaux qui paraissaient morts. Il entre dans la salle des gardes, qui étaient rangés en haie, la carabine sur l'épaule et ronflant de leur mieux. Il traverse plusieurs chambres pleines de gentilshommes et de dames dormant tous, les uns debout, les autres assis. Il entra dans une chambre dorée, et il vit sur un lit, dont les rideaux étaient ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu, une princesse dont l'éclat resplendissant avait quelque chose de divin. Il s'approcha en tremblant et en admirant, et se mit à genoux auprès d'elle. Alors, comme la fin de l'enchantement était venue, la princesse s'éveilla, et, le regardant avec des yeux des plus tendres :

« Est-ce vous, mon prince? lui dit-elle; vous vous » êtes bien fait attendre! »

» Avec la princesse, tout le palais s'était réveillé, et chacun songeait à reprendre sa charge..... »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Voici maintenant comment cette aventure est racontée dans le poëme malais de *Bidasari :*

« Un des jeunes mantris revint auprès du roi, s'inclina devant lui et dit : « Salut, ô souverain roi! » Nous avons cherché partout et n'avons pas trouvé » d'eau; mais nous avons vu un kampong, au milieu » du désert, magnifique comme celui d'un sultan, » avec toutes sortes de « mangis » et de « ramboutan »; » nous n'y avons pas vu un seul mortel. Il est entouré » de doubles remparts et de « sasaks », et il ne s'y » trouve pas une inscription. Toutes les portes sont » fermées, de sorte que nous n'avons pu y entrer. »

» A peine le roi eut-il entendu ces paroles de la bouche du jeune mantri, qu'il se précipita vers cette demeure. Arrivé à la porte, il s'arrêta stupéfait, et dit à ses mantris : « Vraiment, c'est comme vous » l'avez dit; j'ai été ici autrefois, et le bois était alors » rempli d'épines et de rotins. Ce n'est pas le kam- » pong d'un noble, et le jardin doit être fait depuis » peu de temps..... »

» Le roi en fit briser les serrures, et lorsque les portes furent ouvertes, il entra seul.

» Tous les mantris furent affligés et craignirent qu'il ne lui arrivât quelque malheur.

» Le roi vit tout cet intérieur richement orné comme un temple, d'innombrables tapis de soie et de tentures peintes figurant des nuages, des roues rayonnantes et des lampes appendues alternant avec

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

des lanternes chinoises. C'était comme un palais de roi. Les nuages simulaient des fleurs; les yeux en étaient éblouis, et des siéges et des tables complétaient l'ameublement.

» Le roi, en parcourant les appartements, fut de plus en plus étonné de tout ce qu'il voyait. Il alla à droite, à gauche; mais nulle part il n'aperçut de vestiges humains. A peine vit-il une nourie qui étendait ses ailes vers la terre et criait : « O roi, ô illustre » sultan, que faites-vous ici? C'est le séjour d'esprits » et de démons, qui vous déchireront dans le désert.

» Dang Semie est originaire de Pétanie et est » devenue belle-fille de Dang Lila; j'ai pitié de cet » homme, que les esprits frapperont sans que per» sonne l'accompagne dans la mort. »

» Le roi leva les yeux et s'étonna d'entendre parler un oiseau, qui s'envola ensuite et se cacha derrière un lit de repos.

» La disparition de la nourie le troubla : « Où s'est» elle envolée? s'écria-t-il; cherchons-la. »

» Le roi ouvrit les rideaux et aperçut un être humain qui dormait là comme un mort, étendu sur un lit de repos ayant la forme d'un dragon; il était couvert d'un drap bleu de ciel, mais ses traits reflétaient la douleur. Son sommeil était semblable au gémissement d'une chouette, mais doux comme une mer de miel.

» Le roi pensa en lui-même : « Serait-ce un enfant » d'origine céleste, ou bien aurait-il feint de dormir

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» à l'approche de quelqu'un et se serait-il couvert de » ce drap? »

» Le roi devint de plus en plus audacieux.

» Un parfum délicieux s'échappait de ce corps, mais ce corps était immobile comme le cœur d'un arbre.

» Le roi découvrit à ses côtés une boîte de bétel pleine de siri et de pinang.

» Alors il eut d'autres pensées : « Cette personne » paraît être une femme vivante, mais qui est hon- » teuse; elle est certainement d'origine céleste, mais » née peut-être d'une princesse. »

» Alors le roi s'approcha davantage, enleva le drap qui couvrait Bidasari, et à peine l'eut-il aperçue qu'il resta muet d'étonnement, car la beauté de ses traits était comme l'œuvre d'un artiste; il s'écria : « Éveille-toi, ma chérie, éveille-toi! »

» Et en même temps il souleva Bida, et dit en l'embrassant : « Non, amie, n'aie point peur de moi; » laisse-moi entendre ta voix, mon or, mon rubis, » mon joyau virginal! ton âme est liée à mon cœur. »

» Le jour, Bidasari ne cessait de dormir. Le roi revint vers la nuit, et la jeune fille se réveilla, et lui apprit qu'elle ne pouvait être délivrée de son fatal sommeil que si la cassette d'or, où est enfermé un petit poisson, était enlevée du sein de la reine.

» Le roi se chargea de cette mission, délivra ainsi Bidasari et la prit pour épouse. Les noces furent accompagnées de fêtes magnifiques et splendides. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

X

Dans ce même poëme de *Bidasari*, il est question d'un « garouda », comme d'un oiseau de malheur, semblable à celui qui, dans le poëme germanique de *Kûdrûn*, enlève Hagen et l'emporte au haut d'un arbre. C'est, selon la description de Du Bartas :

« ...... l'indois griffon, aux yeux étincelants, à la bouche rouge, au dos noir, aux griffes ravissantes, dont il va guerroyant par monts et par vaux. »

Mais, selon les idées mythologiques des Malais, le « garouda » est un monstre à quatre pattes armées de longues serres, et il a les ailes et le bec d'un oiseau de proie. Leurs manuscrits le mentionnent souvent : il ravage des villes et des pays entiers, tue les personnes ou leur crève les yeux; c'est le plus terrible fléau connu des insulaires de l'Archipel indien.

Il n'est donc pas étrange qu'un roi asiatique, à l'apparition de ce monstre, abandonne tout ce qu'il possède et se sauve en toute hâte.

Cette superstition est venue aux Malais des Hindous du continent, qui croient que leur dieu Vichnou est assis sur Garouda, et qui représentent cet oiseau avec la moitié du corps humain. Pour les Javanais,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

le garouda est un aigle, et dans le *Mahabharata*, il lutte contre un éléphant et une tortue, dont il finit par se rendre maître. Ce qui irrita la divinité Indra et d'autres dieux. Cependant ils se réconcilièrent, et rendirent Garouda immortel. C'est pourquoi on honora son image à Soukoub, où elle fut placée aux deux côtés de la porte d'un temple. Voici le portrait de cet oiseau d'après le *Harivansa*, traduit par A. Langlois, t. I, p. 208 :

« Garouda porte, comme collier, un des noirs serpents ses ennemis. Il enleva jadis l'astre qui est le réservoir de l'ambroisie, et il garde encore la trace de la foudre d'Indra irrité contre le ravisseur, auquel Vichnou seul put reprendre sa proie. Sa hauteur égale celle de Mandara, et sa force a cent fois paru dans les disputes des Dévas et des Asouras. Une aigrette surmonte sa tête, ceinte d'un diadème et ornée de pendants d'oreilles magnifiques. Son plumage varié brille comme une montagne féconde en minéraux divers. Ses serres et son bec sont aigus ; un duvet blanc comme les rayons de la lune couvre sa gorge parée du trophée conquis sur les serpents, lequel est pour lui la plus brillante des pierres précieuses. Quand il s'amuse à déployer dans le ciel ses ailes peintes de si riches couleurs, on dirait deux nuages, parcils à ceux que, vers la fin des saisons, sillonne l'arc d'Indra (l'arc-en-ciel). Son grand corps

... Bibliothèque nationale de France

est un étendard resplendissant où se déploient les trois couleurs : le noir, le rouge et le jaune. »

Marco Polo, en parcourant, au treizième siècle, les mers de l'Inde, entendit aussi parler des oiseaux *grif* : « que ils sont, dit-il, de tel façon comme » l'aigle; mais ils sont grant et desmesuré; car ils » dient que leur aisles cuevrent bien xxx pas et que » leurs pennes sont longues bien xij pas. Et est si fort » que il prent un olifans à ses piés et le porte moult » haut.... Et l'appellent les gens de ces isles : *Ruc*. »

Les Chinois, d'après une Encyclopédie du dix-septième siècle de notre ère, connaissent aussi un oiseau gigantesque sous le nom de *phêng*. C'est un être mythique, qui prend, dans les contes siamois, le nom de Phaya-Krhuth. Il est une cause de tourment même pour le ciel, où il enleva l'Amrita pour délivrer sa mère, prisonnière des serpents. On voit sa figure partout aux créneaux et aux portiques des ruines de Nakhon Vat, temple du Kambodje. Dans les fables, il est tantôt l'oiseau royal et le plus puissant; tantôt il y joue un rôle comique, comme le singe dans les fables d'Europe [1].

Dans la poésie épique de la Finlande, un aigle joue un rôle cosmique, que le *Kalevala* nous a révélé : « La mère de l'onde, la vierge, nage; elle nage à

[1] Bastian, Geographische und ethnologische Bilder.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

travers l'Orient, elle nage à travers l'Occident; elle nage à travers le Nord-Ouest et le Midi, elle nage à travers tous les rivages de l'air. D'effroyables douleurs lui brûlent les entrailles; mais celui qui doit naître n'est pas encore né, celui que nul n'a engendré n'a point encore vu le jour.....

» ..... Un instant, un court instant s'écoula, et soudain un aigle aux larges ailes prend son essor. Il sillonne l'air à grand bruit, cherchant une place pour son nid, un lieu pour sa demeure.....

» ..... Or, voici que la mère de l'onde, la vierge de l'air, éleva son genou au-dessus des vagues, offrant ainsi à l'aigle une place pour sa demeure, pour son nid bien-aimé.

» L'aigle, le bel oiseau, suspend son vol; il aperçoit le genou de la fille d'Ilma sur la surface bleue, et le prend pour un tertre de verdure, pour une motte de frais gazon.

» Il se balance lentement dans les airs. Enfin, il s'abat sur la pointe du genou et y bâtit son nid, et dans ce nid, il dépose six œufs, six œufs d'or et un septième de fer.....

. . . .
. . . .

» Et l'aigle mit le feu aux arbres abattus. La flamme bondit avec violence, les vents attisèrent l'incendie; tout fut dévoré et réduit en cendres.

» Alors le vieux Wainamoinen dit : « Je verserai » la semence sur la terre, à travers les doigts du

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» Créateur, la forte main du Tout-Puissant; je la » verserai sur cette terre féconde, sur ce champ bien » préparé[1]. »

Ceci rappelle bien l'habitude que l'on a en Asie de brûler les forêts pour préparer les champs qu'elles recouvrent à recevoir la semence.

Au reste, ce n'est pas là le seul point de contact que la Finlande ait avec l'Orient. On sait que parmi les Battaks, il est défendu de se marier entre personnes du même marga[2]. Or, cet usage se retrouve dans le *Kalevala,* dont les héros recherchent les filles de Pohjola. « Comment expliquer, » dit M. Léouzon-Leduc, « une telle recherche entre deux parties animées l'une contre l'autre d'une hostilité aussi flagrante? Le savant Castren nous apprend qu'elle avait sa raison d'être dans une institution commune à tous les peuples de race finnoise. En effet, ces peuples formaient jadis plusieurs tribus, divisées par un antagonisme fécond en luttes acharnées et sans cesse renaissantes. Or, il y était interdit aux hommes de prendre leurs femmes dans celle à laquelle ils appartenaient. De là, par conséquent, ces aventures, ces violences, ces épreuves étranges qui préludaient chez les Finnois à la conclusion des mariages, et dont les *Runot* ont perpétué le souvenir. Les chants héroï-

[1] Traduction de Léouzon-Leduc.

[2] V. *l'Archipel indien,* etc., ouvrage publié par nous, chez MM. Firmin Didot.

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ques des Ostiaks, des Samoièdes, des Tatars, etc., roulent aussi la plupart sur ce sujet, et encore aujourd'hui, parmi les peuplades d'origine finnoise de la Sibérie, l'usage d'enlever la jeune fille que l'on veut épouser est généralement répandu. Il est donc démontré que les héros du *Kalevala* vivaient sous l'empire de l'institution dont il s'agit : autrement n'eussent-ils pas choisi leurs femmes dans leur propre tribu, de préférence à cette région de Pohja qu'ils avaient en horreur? »

XI

L'Inde, le berceau de la plupart des mythes, des contes et des légendes de l'Occident, est aussi la source où les Birmans et les Siamois ont été puiser les leurs.

L'Indo-Chine est riche en contes et nouvelles dont sa littérature a conservé les uns, et la tradition orale les autres. Tous y sont parvenus par la propagande du bouddhisme, et ils sont généralement empruntés aux livres sacrés ou grands Wuttus du Xataka.

Dans le royaume de Siam, Bastian a vu à Bangkok trois volumes de contes. Le premier est intitulé « Nonthuk-Pakkaranam, » ou « le Bœuf prudent, » parce que cet animal joue le principal rôle dans les fables dont il est composé. Ces fables sont mises

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

dans la bouche de la princesse Kantras, qui les récite à son père, le roi de Pataliput (Palibothra), pour le sauver de la mort. Le héros de la collection du second volume est un certain oiseau, nommé Paksa-Pakkaranam ; le troisième volume, qui est relatif aux esprits, a pour titre « Pisat-Pakkaranam. »

Tous ces contes paraissent traduits du pali ou du sanscrit ; il est probable qu'ils ont subi, dans le passage de leur première patrie au royaume de Siam, des altérations ou des additions, comme le prouvent de nombreux calembours roulant sur des mots siamois et qui n'ont aucun sens dans une autre langue. D'autres contes siamois, qui ont été réunis sous le titre de « Sib-song-lien, » ont été déchiffrés sur le sarcophage d'un roi célèbre, nommé Naosavan. Ils sont au nombre de douze et imprégnés de la doctrine de Mahomet. Leur origine n'est donc pas dans l'Inde, comme le *Ramathien*, qui est une traduction et en partie un remaniement du Ramayana. D'ailleurs, toute la littérature siamoise consiste principalement en traductions. Ainsi, le Sankhok, nouvelle relative aux trois guerres, est emprunté au chinois. Ceylan a produit le Mahavong (Maha-Vansa), et le drame Inao est une imitation du poëme épique et national de Java.

Dans le Nonthuk-Pakkaranam, se trouvent deux fables avec lesquelles celles du *Héron* et du *Lion et du Moucheron* de notre La Fontaine ont la plus grande analogie.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Voici le résumé de la fable siamoise du héron :

« Dans les temps anciens, vivait un héron, nommé Kalaphangko. Cet oiseau en traversant les airs vit au-dessous de lui une mer pleine de poissons, et il médita en lui-même sur les moyens de s'en emparer et de les croquer tous. Il entra dans l'eau jusqu'aux genoux et s'y tint immobile comme une statue. Le héron attendit ainsi patiemment trois jours et trois nuits, et les poissons eurent en lui pleine confiance.

» Ils nagèrent plus près pour voir ce qu'il faisait là. Mais les vieux poissons et les plus expérimentés n'en pensèrent pas moins. « Le héron, se disaient-ils, est l'ennemi naturel du poisson. Cependant cet oiseau ne paraît pas préoccupé de nous, il est très-indifférent. — Oh! non, au contraire, pensèrent d'autres, ce héron est très-bienveillant et ne veut que du bien aux poissons. »

« Les poissons perdirent ainsi toute crainte, et, après qu'ils eurent fait connaissance avec le héron, quelques-uns des plus considérés parmi eux se réunirent autour de lui, l'interrogèrent et lui dirent : « N'êtes-vous pas affligé d'être ainsi abattu? quelle » peut en être la cause? » Le héron répondit en soupirant : « Grand est mon chagrin, et mon cœur » gémit quand je vous vois. — Pourquoi êtes-vous » attristé à cause de nous? demandèrent les poissons. « — Je ne le sais pas encore, repartit le héron. Dans » cette maison, des filets et des hottes sont préparés,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» et les gens qui s'y trouvent disent tout haut qu'ils » veulent parcourir cette mer pour vous pêcher et » vous saisir tous. C'est pourquoi je suis désolé pour » vous et médite le moyen de vous préserver de ce » malheur. »

« Les poissons furent saisis d'épouvante et délibérèrent sur les moyens d'éviter cette catastrophe. Ils prièrent à la fin le héron de leur indiquer une planche de salut. L'oiseau leur dit qu'il connaissait au haut de la montagne un immense lac dont l'eau était claire et peu profonde et fournie de toutes sortes de plantes alimentaires. Il leur offrit de les y installer. Les poissons avant d'accepter la proposition chargèrent une carpe d'aller d'abord voir les lieux. La carpe pria le héron de la mener au haut de la montagne; l'oiseau la prit dans son bec et la déposa au bord du lac. La carpe le visita en tous sens, et de retour dans la mer auprès des poissons, leur raconta que tout était comme le héron l'avait dit. Alors tous les poissons crièrent à l'envi au héron : « Prends-moi, prends-moi. » L'oiseau ne se fit pas prier longtemps et saisit chaque poisson un à un et le transporta non pas au bord du lac de la montagne, mais au haut d'un arbre, où il les croqua tous les uns après les autres. Le carnage dura huit jours et huit nuits. Enfin, il ne resta plus qu'un crabe, et le héron trouvant son enveloppe trop dure à briser, renonça à le prendre. Mais le crustacé supplia l'oiseau de l'emporter aussi, en lui disant qu'il s'attacherait à son cou

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

avec ses croes. Le héron y consentit et le crabe, en voyant les restes des poissons morts, et pour éviter leur sort, mordit le héron au cou et le tua. »

Dans la fable siamoise, le héron est un glouton qui, pour assouvir sa gourmandise, a recours à la fourberie du Malais et à l'astuce du Chinois ; c'est une espèce de Gargantua, qui, pour remplir son estomac, n'a pas trop de tous les poissons de la mer.

Dans la fable de La Fontaine, le héron est devenu un grand seigneur du siècle de Louis XIV. Il est friand et se nourrit d'ortolans. C'est un gourmet habitué aux plats les plus exquis, et qui par ton dédaigne ce que d'autres trouvent excellent.

Moi, des tanches! dit-il, moi héron, que je fasse
Une si pauvre chère! Et pour qui me prend-on?
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
Du goujon! c'est bien là le dîner d'un héron!
J'ouvrirois pour si peu le bec! aux dieux ne plaise!
(VII, 4.)

Ainsi parla le héron.

Un jour..... il côtoyoit une rivière.
L'onde étoit transparente ainsi qu'aux plus beaux jours,
Ma commère la carpe y faisoit mille tours,
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchoient du bord, l'oiseau n'avoit qu'à prendre ;
Mais il crut mieux faire d'attendre.

Et il attendit si bien qu'il ne vit plus aucun poisson.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Dans les deux fables, la morale à en tirer est la même : Il faut savoir modérer ses désirs et se contenter de ce que l'on a. Et La Fontaine ajoute :

Ne soyons pas si difficiles,
Les plus accommodants ce sont les plus habiles;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.

Dans la fable du *Lion et du Moucheron*, le fabuliste français fait dire au Lion :

« Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre. »
L'autre (le Moucheron) lui déclara la guerre.
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de Roi
Me fasse peur ni me soucie?
. . . .
. . . .
A peine il achevait ces mots,
Qui lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large,
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincèle :
Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.

Au royaume de Siam, cette fable est ainsi racontée :

« A Schin-taï, tous les habitants de la forêt vinrent présenter leurs hommag[illegible] lion, le roi des animaux. La petite fourmi vint [illegible]si s'humilier devant lui. Mais les gens nobles la repoussèrent avec mépris. Lorsque le roi des fourmis apprit cette injure, il entra en fureur et excita un ver à pénétrer dans

l'oreille du lion et à le tourmenter. Aux terribles hurlements que lui fait pousser la souffrance, les animaux accourent de tous les côtés et lui offrent leurs services pour combattre l'ennemi partout où il se présenterait. Mais aucun ne pouvait l'aider. A la fin, après beaucoup de négociations difficiles, le roi des fourmis se laisse attendrir et permet à un de ses sujets d'entrer dans cette oreille et d'en extraire le ver. Depuis ce temps, les fourmis ont le privilége de vivre partout et en tout lieu, tandis qu'un séjour spécial est assigné aux autres animaux.

La conclusion que La Fontaine a tirée de sa fable, c'est que les grands doivent ménager les petits, parce qu'ils peuvent en être tourmentés. Le fabuliste siamois insinue au contraire qu'un bienfait n'est jamais perdu, et il conseille d'être partout et toujours bienveillant et généreux. Le dévouement doit être universel, comme la fourmi qui habite par toute la terre.

XII

Si nous étudions maintenant le poëme de Bidasari en lui-même, nous sommes obligé d'avouer que nous n'avons pu en découvrir l'auteur, et que nous ne savons rien quant au lieu et au temps où il a été écrit.

Les quatre premières lignes de ce roman nous apprennent seulement qu'un faquir, un moine men-

urle gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

diant ou un mendiant au service de Dieu, en a emprunté le sujet à un récit en prose, et qu'il l'a mis en vers malais. Aux huit dernières lignes de son œuvre, le poëte parle encore de lui, mais ce n'est que pour nous dire qu'il l'a composée avec l'intention de se distraire et de se consoler de sa triste destinée.

Les noms des personnes et des lieux cités dans le poëme ne peuvent pas davantage faire connaître le temps et le pays où il a paru. M. Jacquet est d'avis qu'il faut chercher dans le sanscrit le nom de l'héroïne *Bidasari*, qu'on devrait lire, dit-il, *Bida Sri;* mais Van Hoëvell persiste à croire que Bidasari est le vrai nom, parce qu'il concorde parfaitement avec le javanais Widhosari, qui signifie « fleur » ou « belle, aimable. » En javanais, beaucoup de noms propres ressemblent à celui de Bidasari et tous signifient « fleur remarquable, étincelante ». On pourrait donc conclure de là que le poëme est d'origine javanaise. Mais quand on considère, d'un autre côté, qu'il s'y trouve aussi beaucoup de noms malais et que les scènes et les mœurs qui y sont décrites sont malaises; que les dénominations des rangs et des offices sont celles des Malais; que tout ce qui est javanais y passe pour être d'origine étrangère; qu'enfin, si on compare le manuscrit du poëme avec les manuscrits de Palembang, on pourra peut-être soutenir que cette contrée est la patrie de Bidasari, et que l'épopée qui porte son nom est postérieure à l'arrivée des Européens dans l'Archipel d'Asie.

4

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Cependant, nous croyons qu'il faut distinguer entre l'époque où le poëme a été écrit et celle où circulait la légende recueillie par le poëte.

Pour déterminer cette dernière époque, un passage du poëme pourra nous être de quelque secours. Au deuxième chant, le poëte dit :

« Alors, on prit un petit poisson, on lui enleva son » esprit vital et on le fit aspirer à Bidasari ; puis on » déposa le petit poisson dans une boîte d'or, la boîte » d'or dans une caisse et la caisse dans un vivier. »

Or, les Malais bouddhistes croient que l'âme d'une personne peut passer dans le corps d'une autre personne ou dans celui d'un animal, et qu'il existe alors entre ces deux êtres un rapport mystérieux qui fait dépendre le sort de l'un de celui de l'autre.

Cette croyance repose sur ce principe de la théologie hindoue, à savoir que l'esprit divin, âme du monde, s'unit dans tous les êtres animés, et que l'âme humaine est Dieu même. On lit en effet dans le Pourana intitulé *Matsyia* ou le Poisson, que « le maître du monde prend diverses formes pour préserver de la destruction les animaux, les brahmanes, les hommes vertueux, les Védas et toutes les choses précieuses ; mais sous toutes ces formes qu'il anime, comme l'air qui pénètre dans tous les corps, il est toujours le même, parce que son essence est inaltérable. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

La croyance à l'âme universelle est donc bien ancienne. L'Ecclésiaste avait aussi posé la question : Où va l'âme des animaux? Platon vante dans un de ses dialogues la communication de l'homme avec les bêtes de l'âge d'or, et Montaigne fait remarquer la parité qui existe entre nous et les animaux, « nos confrères et compaignons. »

Aujourd'hui encore, les Malais ne voient dans tous les êtres de la création que de purs esprits qui ont pris les formes d'hommes, de quadrupèdes, d'oiseaux et de reptiles. Ainsi, pour eux le dimanche est le jour du feu. Dieu créa ce jour-là les sept sphères dans le ciel et sous la terre, et fit des esprits ayant la forme de serpents pour veiller sur ces sphères. Le lundi est le jour des êtres fabuleux. Dieu créa le soleil, la lune et les étoiles, et fit des esprits sous la forme de cerfs pour veiller sur le soleil, la lune et les étoiles. Le mardi est le jour du padi. Dieu créa les esprits qui sont dans le ciel et sur la terre, et tout ce qui est et vit dans la mer. Il fit des esprits sous la forme d'éléphants pour veiller sur la terre. Le mercredi est le jour de la fleur du cocotier. Dieu créa toutes les eaux, la mer, les rivières et les sources avec tout ce qui y croît; aussi les arbres de la terre. Il fit des esprits ayant la forme humaine pour veiller sur ce nouveau domaine. Le jeudi est le jour des singes. Dieu créa le ciel et ses ornements, et l'enfer et le paradis, des esprits vengeurs et des esprits produisant des fruits. Il fit des esprits sous la forme de souris

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

pour les garder. Le vendredi est le jour de l'oiseau Péka. Dieu créa l'homme et la femme, les laissa errer dans le ciel et fit des esprits sous la forme de chamois pour les surveiller. Le samedi est le jour des sauterelles. Dieu a fini de créer en haut et au-dessous de la terre, mais il fit encore des esprits sous la forme de grenouilles pour veiller sur ses œuvres.

L'intelligence humaine s'est donc préoccupée de tout temps, et dans tous les pays, de la recherche de la solution du problème qu'ont suscité les rapports de l'homme avec tout ce qui a vie et n'est pas homme, avec la nature animale et végétale tout entière. J'ai cité ailleurs[1] la page éloquente que la marquise de Blocqueville a consacrée à cette étude. Avant elle, Mickiewicz avait dit du haut de sa chaire du Collége de France : « Les livres des chrétiens se trouvent remplis d'exemples d'une sympathie profonde entre l'homme pieux et l'animal. Je lis dans mon bréviaire que, lorsque saint Antoine mourut dans le désert, les lions arrivèrent la nuit et creusèrent une fosse, où son compagnon l'enterra. Lorsque saint Antoine de Padoue parlait, les animaux dressaient les oreilles, et on a vu les poissons se diriger vers lui. Ne nous en étonnons pas! La même force qui ouvre nos oreilles et nos âmes aux accents d'une voix inspirée, ce rayon invisible qui traverse la parole palpable se fait sentir même à un esprit inférieur. Saint François d'Assise,

[1] *L'Archipel indien.*

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

le grand thaumaturge, avec quel amour parlait-il des oiseaux et des animaux, qu'il appelait toujours ses frères, ses sœurs! » Et le philosophe américain Emmerson ajoute : « Le temps est venu de donner à la base de nos connaissances plus de largeur et plus de profondeur; mais pour l'élargir et pour la réformer, il faut nous réformer intérieurement. Il faut commencer une vie nouvelle, se faire une conscience nouvelle, en aspirant une nouvelle dose de cet esprit universel qui anime et ranime tout. »

La sympathie entre deux êtres vivants, quoique de nature différente, mais participant également à l'âme universelle de Dieu, est donc l'explication rationnelle de ce passage où, dans le poëme de Bidasari, se trouve mentionné l'échange des deux esprits vitaux entre la jeune fille et le petit poisson. De là aussi on peut conclure que ce fait remonte à une époque antérieure à l'invasion de l'islamisme dans l'Archipel indien, antérieure par conséquent au quatorzième siècle. D'ailleurs, l'ensemble même du poëme paraît se rapporter à une époque où la civilisation n'a pas encore élevé l'amour conjugal à la dignité d'un sentiment.

Dans le *Bidasari*, nous ne voyons que l'instinct. En effet, comment le roi d'Indrapoura exprime-t-il son affection pour son épouse? Le poëte répondra :

« Le prince mangea du siri, prit Lila dans ses bras,
» la couvrit de baisers et lui donna un « sépah »; il

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» la flatta, la caressa et s'humilia devant elle. » — Et ailleurs : « Le roi s'assit pour manger du siri, » caressa les genoux de la princesse, prit un « sépah » » et le lui mit dans la bouche. Et elle, elle le pria de » le saupoudrer d'ingrédients. » — « Le puissant roi » se livrait avec elle toutes les nuits à des jeux et des » ris jusqu'à l'heure de minuit. » — « Rentré, il s'assit » auprès de la princesse ; il l'embrassa et caressa ses » joues. » — « Quand le soir fut venu, les deux époux » se bercèrent mutuellement. » — « A minuit, les » deux époux allèrent se reposer derrière des rideaux » d'Égypte ; le prince berça et embrassa sa femme. »

Cette manière d'exprimer l'amour conjugal indique bien que le poëte primitif a dû vivre à une époque où l'instinct, qui incite deux personnes de sexe différent l'une vers l'autre, n'est pas encore parvenu à l'état de sentiment. « Quand l'homme est grossier, dit M. Saint-Marc Girardin, ses sentiments ne sont pour ainsi dire que des instincts ; quand l'homme est poli par l'éducation, ses instincts deviennent des sentiments ; et plus l'éducation est forte et pure, plus les sentiments sont à la fois énergiques et délicats. La supériorité de l'homme tient à la faculté qu'il a d'épurer ses instincts et d'en faire des sentiments. C'est là le pouvoir de l'homme ; c'est aussi son devoir [1]. »

[1] *Cours de littérature dramatique*, t. II.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Enfin, ce qui me fait croire encore que la légende recueillie par le poëte de *Bidasari* est bien antérieure à l'époque où ce poëme a été écrit, c'est qu'on y voit cités des noms de dieux du Panthéon brahmanique, tels que Batara Brahma, le dieu suprême ou créateur, et Batara Indra, le dieu du ciel. Ce dernier y a de beaux palais et des jardins magnifiques, auxquels les poëtes malais et javanais comparent souvent ceux de la terre. Ainsi, dans le *Romo*, la demeure du roi Dhosoroto est semblable au paradis céleste, et tous les ornements sont comme ceux du palais de Batoro Hendro. La jeune Bidasari est comparée, tantôt à Mendondari, qui est l'épouse de Rawana et renommée pour sa beauté, ses charmes et son bon caractère; tantôt à Souprobo, qui est la plus belle des Widhodaris du Sourolojo, ce qui signifie en langue kawi « nymphes du ciel », ou en d'autres termes « habitantes du séjour lumineux. » Aussi, quand nous rencontrerons dans le texte des pensées empruntées au Koran, nous les attribuerons à l'écrivain qui était islamite, et non à la légende qu'il a écrite en vers.

XIII

Il nous reste à parler de notre traduction du *Bidasari*. Nous nous sommes servi de celle de Van Hœvell, qui a translaté le texte malais en néerlandais.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Cet idiome du Nord a pu conserver fidèlement le sens de l'original. Le néerlandais a pour cela une aptitude particulière; il a la faculté de composer des mots, et cette souplesse lui donne la puissance de s'assimiler avec une grande facilité l'idiome des Malais; tandis que le français de nos jours, si bref, si précis, si net, se plie avec peine aux caprices enfantins d'une langue agglutinante. Nous avons voulu observer le précepte que M. Egger nous a enseigné à une des séances du congrès scientifique d'Amiens. Nous avons tenu compte du degré de développement auquel est parvenu le néerlandais et de la convenance naturelle qui existe entre cette langue et celle de l'original, et nous espérons être, au moyen de cet intermédiaire, l'interprète fidèle de l'auteur de *Bidasari*.

Toutefois, il est un épisode de ce poëme que nous n'avons pas cru devoir traduire; c'est celui où le poëte raconte l'enivrement du fils du roi de Kembajat après son mariage avec les Widhodaris. Ce passage peut ne pas paraître obscène à des populations asiatiques; il blesserait certainement des oreilles françaises. Cependant de Humboldt était d'avis de ne pas le supprimer, parce qu'il permet, disait-il, d'apprécier le degré de délicatesse des sentiments d'un peuple et comment il comprend l'accomplissement de ses devoirs. Nous n'avons pas osé suivre le conseil de l'illustre savant allemand.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



BIDASARI

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BIDASARI

POËME MALAIS

TRADUCTION

CHANT PREMIER

Écoutez un chant de l'histoire du roi d'un dessa du pays de Kembajat. Un faquir a compilé ce récit avec l'intention d'en faire un poëme.

Il y avait un roi, un sultan, beau, instruit, parfait. Il était de la race des plus grands rois. Il faisait regorger le pays d'étrangers et de marchands. D'après ce qu'ont dit les hommes de ce temps, il était un prince valeureux, qui n'avait pas encore éprouvé de contrariétés. Mais le jour du lendemain et du surlendemain est incertain.

Après que le sultan royal, l'homme accompli, fut marié de quelques mois et quelques jours, sa royale épouse devint enceinte; lorsqu'il s'en aperçut, l'amour

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

enflamma davantage son cœur. C'était comme s'il avait trouvé une mine de diamants, en voyant que sa femme allait devenir mère.

Quelques jours encore durèrent la joie et le bonheur sans nuages. Mais le moment vint où le prince connut le malheur et dut abandonner le siége de son royaume. Un oiseau sauvage plana dans les airs, c'était un *garouda*, un oiseau effrayant. Il désola et ravagea tout le pays. Il volait en étendant les ailes et les serres, en poussant des cris épouvantables. Tous, grands et petits, furent frappés de stupeur; tout le pays fut affligé et craintif, et l'on courut de ci et de là. Le peuple alors se présenta au roi; celui-ci entendit la rumeur, semblable à celle d'une mêlée, et demanda irrité : « D'où » vient ce bruit? » Dès que le prince eut parlé, un garde du corps lui répondit respectueusement : « Illustre sei» gneur, prince miséricordieux! nous sommes tous » poursuivis par un *garouda*. » Quand le roi eut entendu ces paroles, son doux visage pâlit.

Les mantris se levèrent et se frappèrent la poitrine.

L'anxiété du prince était d'autant plus grande, que la reine était grosse de sept mois; son trouble augmenta de plus en plus; il prit sa compagne par la main et partit sans se pourvoir d'aucun moyen d'existence pendant le voyage. Il se confia et laissa tout à la garde de Dieu, le souverain dispensateur du salut de l'univers. La reine ne prononçait pas une parole et marchait en versant des larmes. Ils allèrent alternativement par les

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

kampongs et les champs, accablés d'une chaleur brûlante. La princesse, qui était d'un jaune pâle devint noire, ce qui affligea encore la population. Le prince atteignit le désert et eut le corps blessé par les épines des ronces et des rotins.

Son anxiété et sa douleur furent à leur comble lorsqu'il vit l'état de sa compagne, qui ne pouvait même plus se traîner et qu'il fallut diriger par la main. Il fut très-désolé en considérant le sort de la reine. Durant tout le voyage, il s'efforça de satisfaire à tous ses désirs. Après une période de deux mois et deux jours, la reine était si affaiblie qu'elle ne pouvait plus rien supporter. Alors, le roi se rendit tout droit au kampong d'un marchand. Le chemin était raboteux et très-difficile à parcourir. Le prince s'arrêta devant les palissades; — Dieu l'avait fait arrêter et s'asseoir.

Le sultan royal dit :

« Quel serait ce kampong? Je voudrais bien y entrer, » mais je n'ose... Eh bien, je me reposerai ici. »

La reine pleura et dit :

« O mon bien-aimé, que dirais-je? Je souffre toutes » les douleurs; mon cœur est troublé et je tombe de » défaillance. »

Le roi fut tout hors de lui, il perdit connaissance et avec elle la parole. Enfin il murmura d'une douce voix : « Peut-être allez-vous enfanter. Partons, efforcez-vous » un peu; cherchons un lieu de repos auprès d'une » rivière, afin que nous ne soyons pas surpris. » Le roi et la reine partirent, et le roi soutint la reine; ils allè-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

rent chercher le bord d'une rivière; mais à chaque pas ils s'arrêtaient.

Quand le roi fut arrivé au bord de la rivière, il vit une pirogue avec un toit de bambous fendus et une tente de kadjang; alors il dit : « Reposez-vous ici, prin- » cesse. » La lune projetait des rayons de fête et le ciel scintillait de toutes ses étoiles. Mais la princesse souffrait d'indicibles souffrances, et le prince était triste de la voir ainsi souffrir.

La lune avait quinze jours, et c'était trois heures avant l'aube; les rayons de la lune brillaient d'un grand éclat. — Mais le prince était désolé de voir souffrir la reine. Un frais zéphyr soufflait du côté du midi, les coqs des bruyères chantaient et les paons leur répondaient comme pour saluer un enfant royal. Un nuage couvrit la moitié de la lune, semblable à une vierge qui voile son visage et regarde timidement du côté de son amant. Alors la reine mit au monde une fille. Elle enfanta une princesse dont les traits ressemblaient à Mendoudari[1]. Elle souffrait le martyre; le prince fit reposer sur ses genoux la tête de sa compagne. Son enfant était pareille à une fleur; elle était belle comme une statue d'or[2], et avait la couleur des fleurs du *tjempakka* cueillies par une reine[3].

[1] Épouse de Rawana, renommée pour sa grande beauté, ses charmes et son bon caractère. Dans presque tous les poëmes malais, les belles femmes lui sont comparées.

[2] Une statue d'or est, dans la poésie malaise, le type de la beauté.

[3] Le Tjempakka est une fleur jaune, ayant la forme d'une tulipe et quelques feuilles oblongues.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Lorsque la reine fut accouchée, le prince la regarda et lui dit :

« Ma bien-aimée, levez-vous et allez vous baigner » avec votre enfant. »

Quand elle se fut purifiée, elle prit l'enfant dans ses bras et lui donna le sein; mais son cœur était triste de ce qu'elle devait partir et abandonner son premier-né. Tous les deux furent anxieux et affligés en admirant les traits charmants de la jeune princesse.

Le roi pleura et dit : « Il ne sera pas facile de la prendre » avec nous, par ce chemin parsemé de ronces et » d'épines, et brûlé d'une chaleur excessive. » — « Amie, » dit-il à sa compagne, amie, perle de mon palais! ne » pleurez pas ainsi sur le fruit de vos entrailles; confiez- » vous au Dieu tout-puissant! Abandonnons notre en- » fant et offrons-le à Dieu. Puisse Dieu lui accorder » d'être recueillie par des humains qui la soigneront et » la nourriront! »

Dès qu'ils eurent résolu d'abandonner la jeune princesse, leur douleur ne connut plus de bornes. Ils voulurent aussitôt s'éloigner, — mais le prince prit l'enfant dans ses bras, la berça sur ses genoux, accablé de douleur, et l'endormit : « Dors, fruit de mon cœur; dors, » mon âme; dors, mon enfant; dors, miroir des yeux » de ton père. Ne pleure pas sur ta mère; elle veut te » prendre avec elle, mais les difficultés sont trop gran- » des. Dors, mon enfant, prunelle de mes yeux; enfant, » reflet de ton père. Reste ici, ne crains pas, je te confie » au Seigneur du monde. Dors, mon enfant; couronne

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» de ma tête, laisse ton père s'éloigner. Te contempler » déchire mon cœur, comme s'il était percé d'un poi- » gnard ! Ah! mon enfant, tendre petit corps, ton père » t'aime et ton père t'abandonne; — sois heureuse, ne » connais pas les maladies et vis! »

La princesse fut endormie par son père; l'enfant royale sommeillait; le roi la descendit de ses genoux et la déposa sur une fine toile de l'Inde; il étendit sur elle un vêtement de satin qu'il recouvrit d'un *sindous* d'or. La mère toute troublée vit cela avec douleur. Lorsque le matin approcha, elle fut encore plus émue dans son âme. Elle vêtit l'enfant d'un tissu de batiste, orné de joyaux pareils à des fleurs sculptées.

Elle saisit l'enfant et l'embrassa en versant des flots de larmes :

« Ah! mon enfant, belle jeune fille, je te confie au » Seigneur du monde! »

La mère se lamenta en prononçant ces paroles, et baigna de ses pleurs le corps de son enfant. « Ah! » mon enfant, siége de mon sein, vis heureuse, puisque ta » mère t'abandonne! Ta mère est bien à plaindre; — » à peine son cœur s'est-il un instant réjoui, pendant » qu'elle avait son enfant près d'elle; — et maintenant ton » père veut t'abandonner! — Ta mère pense autrement; » elle préfère rester avec son enfant et vivre tous en- » semble. Autrement parle ton père, il veut t'abandon- » ner! C'est pourquoi le cœur de ta mère faiblit du » moment qu'elle doit te délaisser. Neuf mois et neuf » jours je t'ai portée au milieu des broussailles, et main-

Bibliothèque nationale de France

» tenant tu dois rester seule. Comment mon cœur ne » serait-il pas désolé? »

La princesse pleura amèrement et s'évanouit. Le prince vit la désolation de sa compagne et voulut se tuer, tellement il était ému : il prit la tête de la reine sur ses genoux. Par la toute-puissance du créateur de la mer, la princesse revint à elle et se dressa.

— Et elle pleura longtemps en revoyant sa fille.

« Si je ne te retrouve plus, belle âme, que ta mère » partage ton sort! Sa vie tient à celle de son enfant; la » prunelle des yeux de ta mère est obscurcie; l'espé- » rance est éteinte en elle, parce qu'elle ne te verra » plus. »

La princesse pleura et dit :

« Poids de mon cœur, prunelle de mes yeux, nous » devons maintenant nous séparer; reste ici, mon en- » fant; vis sans soucis. »

La princesse pleura amèrement, son cœur était tout troublé : « J'espère que tu seras encore heureuse, mon » enfant. Puisse une personne charitable te découvrir! »

Le prince essuya ses larmes en entendant parler sa compagne : « Eh bien, ma chérie! éloignons-nous » d'ici, l'aurore va bientôt paraître. »

Le prince partit, mais il se retournait constamment et voulait revenir; enfin l'illustre roi réfléchit et s'éloigna en se retournant toujours. Les deux époux marchaient, solitaires, sans compagnons, sans amis; ils marchaient affligés et soucieux, et la lune brillait plus pure.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

CHANT DEUXIÈME

Dans ce chant, il est question d'un marchand et de ses richesses. Ses biens et ses trésors étaient immenses et son bonheur sans mélange, dans la ville d'Indrapoura, où sa fortune n'avait point d'égale.

Il possédait mille esclaves, vieux et jeunes, de Java et d'autres pays; ses trésors étaient sans pareils, son rang plus élevé que celui de Panggawa. Il avait deux femmes légitimes et plusieurs jeunes concubines; mais quelque chose manquait à son cœur, il n'avait pas un seul enfant.

Par la volonté du créateur de la mer, le marchand sortit de grand matin avec une de ses femmes et alla droit à la rivière.

Le marchand Lila Djouhara entendit la voix gémissante d'un enfant qui pleurait; cette voix était claire comme les sons d'une flûte et venait d'une pirogue rapide. A ces cris, il alla de sa personne au-devant de la nacelle merveilleuse, et aperçut un enfant avec un beau

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

visage. Il s'en réjouit extrêmement, comme s'il avait trouvé une mine de diamants. Les deux époux se dirent l'un à l'autre : « A qui serait cet enfant? Un homme de » haut rang doit avoir été ici, et il a déposé là cet » enfant. »

Le marchand devint joyeux en voyant briller les traits du petit être. Il le prit dans ses bras et le porta à sa demeure. Il fut heureux d'avoir trouvé cet enfant, et réunit ses serviteurs vieux et jeunes. Quatre femmes furent chargées de lui donner des soins et deux nourrices de le nourrir.

Tous les appartements de la maison furent ornés et reçurent de nombreux tapis; des rideaux et des tentures de couleur orange furent appendus.

La princesse fut placée avec les nourrices sur un lit de repos incrusté d'or, un lit de parade magnifique; des chandelles, des lanternes et des lampes furent allumées.

Le marchand et sa femme l'aimèrent de tout cœur comme leur propre enfant. Ses traits ressemblaient à ceux de Mendoudari, et elle reçut le nom de Bidasari. Alors on prit un petit poisson et on lui enleva son esprit vital qu'on échangea; on le baigna dans une boîte d'or, et l'on mit ensuite la boîte dans une cassette. Puis le marchand fit un jardin de plaisance avec toutes sortes de pieux et des vases à fleurs, des berceaux de verdure et des lianes; il fit un beau vivier qu'il entoura de pierres précieuses alternées de topazes, à l'instar du pays de Pelanggam, un charme pour les yeux. Le sable était d'or, les pierres d'albâtre, mélangées de perles

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

rouges et de saphirs. L'euu était eluire et prafonde. La cassette fut déposée dans ee vivier.

Depuis que le marehand et sa femme avaient trouvé Bidasari, la jaie était entrée dans leur maisan. Ils ne firent que boire et manger, battre des mains et danser. Ils veillèrent et saignèrent l'enfant nuit et jaur. Ils lui dannèrent des vêtements d'ar, des colliers et des bijaux de farmes diverses, des anneaux, des jayaux, des ceintures et des ceinturans et des eassalettes; des broches en forme de lunes et des *pedakas,* des fleurs d'or pour les cheveux, et des *soutings* de *tjempakka,* et des mules brodées à la mode de Saurat.

Jaur et nuit, le marchand et sa femme veillaient sur elle.

Tandis que Bidasari eraissait, la beauté de ses traits augmentait aussi. Son teint était blanc et jaune, et elle était exeessivement jalie et gentille. Les pendants d'areilles et les braeelets la paraient eamme une pierre précieuse dans un verre. Sa beauté était sans pareille et ses traits comme ceux d'une nymphe céleste. Le marehand en était épris et jayeux. Elle ne eannut aueune eantrariété; elle eut autant de rabes qu'elle en voulait, autant qu'une prineesse de Java. En un mat, dans taut le pays, il n'y avait pas une seeande Bidasari.

Il est questian maintenant de Djauhan Mengindra, qui régnait en qualité de sultan sur Indrapaura; son

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

royoume était très-étendu, pourvu de mantris et de bandharas, et de milliers de jeunes guerriers d'élite, qui tous entouroient le trône. Ce prince illustre était marié seulement depuis deux ans à lo princesse Lilo Sori, oimoble et grocieuse. Dons tout le dessa ou negory, personne ne lui était comparable. Le roi étoit extrémement beou, et n'avait pos son semblable dons Indrapouro. Sa science et ses habitudes étaient ce qu'elles devoient être, et sa conversation très-offable. Aussi longtemps qu'il o été l'heureux époux de la princesse Lila Sari, il l'a oimée et tendrement chérie; il satisfaisait tous ses désirs, et il était payé de retour; mais lo princesse était orgueilleuse : « Personne, se di» soit-elle, n'est belle comme moi! » Leur union devint toujours de plus en plus intime, comme celle de l'âme et du corps. Aussi le roi se persuado-t-il qu'il n'y ovoit pas deux femmes d'un oussi noble caroctère que la princesse.

Un jour, les deux époux se livraient ò des jeux et s'omusaient; la princesse se mit ò chanter :

« Venez, mon bien-aimé, écoutez-moi; vous m'as» surez souvent de votre amour; mois je ne connois pas » encore le fond de votre cœur. Si un molheur m'acca» blait, me resteriez-vous fidèle? »

Le prince sourit et dit : « Aucun molheur ne peut » t'atteindre, mo chérie; mois quoi qu'il arrive, je sens » dons mon âme que si tu succombes, je succomberoi » ovec toi. »

Joyeuse, la princesse reprit:

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

« O beou et excellent prince, s'il se trouvait une » femme d'une beauté à nulle outre pareille, la pren- » driez-vous pour épouse? »

Le roi répondit en riant : « Mon amie, ma toute » belle, quelle femme accomplie pourroit être mise en » parallèle avec toi? Tu es charmante, tu es parfoite; » où pourrais-je trouver une outre toi-même? Si je cher- » chais par tout le poys, je ne trouverois pos ton égale, » ma princesse chérie! mon âme! Tu es d'une illustre » race, tu es sans défauts, soge et belle : dans tous les » dessas, personne n'est comme toi, tu es comme les » opparitions célestes au milieu des nuages. Tes traits » sont ravissants, tu es douce et aimoble à mes yeux, tu » es soudée à mon cœur, et ma pensée ne peut se séparer » de toi. »

La princesse sourit et se réjouit, et sa figure s'enflamma de bonheur; mais tout à coup cette idée traversa son esprit : « Qui sait s'il n'y a pas une femme » plus belle que moi? »

La princesse s'écria : « Écoutez, mon ami; s'il y ovait » une femme belle comme un chérubin, voudriez-vous » eo faire votre épouse? Si elle paroissait ò vos yeux » plus belle que moi, votre cœur ne brûleroit-il pos pour » elle? »

Le prince sourit et ne répondit pas. La princesse sourit oussi, et remarquant l'hésitation du prince, elle continua : « Puisque vous hésitez, vous l'épouseriez » certainement? »

L'illustre prince répondit alors : « Mon cœur, or pur

urce gallica.bnf.fr · Bibliothèque nationale de France

« de mon âme, si ses formes et sa naissance sont égales « aux tiennes, je l'associerai à tes destinées. »

Lorsque la princesse l'entendit ainsi parler, elle trembla et s'oublia elle-même, et, lui jetant un regard oblique, elle se leva et quitta son siége royal.

Le prince la saisit aussitôt et lui dit : « Or, rubis, « amie la plus chère, je t'en prie, ne sois pas fâchée! « Poids de mon cœur, lumière de mes yeux, ne me garde « pas rancune dans ton cœur, parce que j'ai répondu à « ce que tu m'as demandé. »

Le prince mangea du siri, prit Lila dans ses bras, la couvrit de baisers et lui donna un *sépah;* il la flatta, la caressa, et s'humilia devant elle. Le regard de la princesse retrouve sa douceur; elle écoute de nouveau les tendres propos de son époux, mais son cœur de femme reste endolori et sombre. Elle alla s'asseoir à l'écart et pensa en elle-même :

« Eh bien, demain je ferai faire des recherches; je « crains qu'il n'y ait dans le pays, parmi les habitants, « une jeune fille plus belle que moi; je tâcherai de l'at- « tirer par ruse en ma puissance. Je la ferai mourir « pour donner libre cours à ma vengeance, et afin qu'elle « ne devienne pas ma compagne. Si le roi l'épousait, « il l'aimerait plus que moi; il aurait plus d'amour « pour la plus jeune de nous deux, et mon cœur serait « constamment déchiré. »

Toutes ces pensées augmentèrent sa colère, comme si son cœur eût été plein de fiel : « Que je sois maudite « si je ne vais pas jusqu'au bout dans mon amour! » Le

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

cœur de la princesse ne s'apaisa paint; elle saupirait et gémissait dans la salitude.

Larsque le jaur parut, le roi et la reine se levèrent et allèrent, comme de jeunes mariés, se baigner; la beauté de leurs farmes était inexprimable; ils étaient comme des fleurs rassemblées.

Après avair mangé, le roi partit accompagné de taus ses mantris et d'un grand nombre de marchands.

Dans l'intervalle, la princesse Lila Sari fit mander un arfévre; elle appela en même temps ses quatre dayangs, qui arrivèrent et s'assirent.

Dang Wilapat s'inclina et dit : « Salut à toi, ô prin-
» cesse accamplie! »

Alars la reine lui dit : « Allez, dayangs, me chercher
» de l'or et de la paussière d'or, et portez le tout à un
» orfévre; allez, dayangs, et dites-lui de prendre cet
» ar et de faire paur moi un éventail entauré de jayaux,
» orné de rubis et de perles, et une ceinture virginale
» camplète. Surtaut, ne faites aucune difficulté paur le
» prix. Je désire posséder tout cela le plus tôt passible. »

Les dayangs se hâtèrent, prirent l'or, s'inclinèrent, sartirent de la ville et parcaururent taut le kampang des arfévres. Les dayangs s'approchèrent de la maisan de l'un d'eux, s'inclinèrent, et en étalant l'ar lui enjoignirent d'en faire un ceinturon aussitôt. L'or fut martelé et brilla de diverses améthystes et de joyaux; ce fut merveille de voir cette partie de la toilette d'une

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

femme de sultan ; plusieurs pierres précieuses y furent incrustées, et on ne peut en estimer la valeur. Trois jours après, au quatrième jour, la ceinture était achevée.

Tout ce temps, la princesse n'avait pas mangé, à cause de la douleur qu'elle éprouvait. L'orfévre s'inclina et présenta l'éventail qu'il avait fait. La princesse le prit et sourit en le voyant si beau, qu'il n'y avait pas son pareil parmi les objets de toilette des princesses de Java. Elle eut du plaisir à le regarder, et appela les quatre dayangs : « Je vous en prie, dayangs, dit-elle, » je veux vous confier un secret ; allez, dayangs, je » vous en conjure, au kampong des mantris, pour mon- » trer cet objet et l'exposer en vente. Faites-le voir à » quiconque le désire, mais ne le confiez pas à d'autres. » Exposez-le en vente, mais n'en dites pas le prix. » Voyez en même temps s'il est quelque part une per- » sonne plus belle que moi, et si vous la trouvez, retour- » nez aussitôt auprès de moi. Si vous obéissez à mes » ordres, je vous accorderai tout ce que vous désirez, » je vous élèverai toutes quatre en autorité et vous » nommerai inspectrices du palais. »

Les dayangs promirent et partirent. Tous ceux qu'elles rencontrèrent étaient leurs amis ou connus d'eux. Elles surent plaire à tout le monde, visitèrent tous les kampongs, s'arrêtèrent à tous les carrefours et se tinrent comme des prisonnières. Quand les serviteurs des mantris dirent aux dayangs : « Qu'avez-vous donc à vendre ? » ne voulez-vous pas nous montrer votre marchandise ? » les quatre dayangs très-joyeuses répondirent à tous,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

vieux et jeunes : « Il ne nous convient pas de la montrer. » Mais la plupart insistèrent et dirent : « Allons! » dayangs, qu'est-ce donc? Montrez-nous ce que vous » avez, nous mourons d'envie de le voir; si la chose » n'est pas faite pour nous, nous la porterons à nos » maîtres. »

Les dayangs sourirent et dirent : « Pouvons-nous vous » accompagner? » Et elles laissèrent voir un bracelet qui les étonna tous par sa beauté.

Chacun des serviteurs alla dire à son maître : « Voulez-vous acheter des bijoux? Les dayangs de la ville » ont un objet magnifique à vendre. » Lorsque les filles des mantris entendirent ces paroles, elles en furent réjouies, et dirent : « Vite, courez, apportez-le ici. » Les serviteurs des mantris sortirent, allèrent rejoindre les dayangs et dirent : « Notre maître désire votre mar- » chandise. »

Les dayangs les accompagnèrent et entrèrent dans les maisons en faisant mille politesses. Et les jeunes filles leur dirent : « Quel est le prix, dayang Wiravan? » La dayang Pondagah leur répondit : « Je retournerai à la » maison pour m'en informer et reviendrai aussitôt. » La dayang Wiravan ajouta : « C'est un objet princier; » quand je saurai le prix, je vous le dirai. » Ainsi elles parlèrent, et quand elles eurent regardé autour d'elles, et n'ayant pas vu parmi ces jeunes filles une seule qui fût plus belle que la princesse, elles se disposèrent à partir. Alors les dayangs se dirent entre elles, fatiguées d'avoir couru tout le jour : « Où chercherions-nous en-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» core? Attendez! dans le kampong des étrangers et des » prêtres. »

Les doyongs ollèrent donc aussi de ce côté et y apportèrent l'objet de toilette d'or pur; mais quiconque le vit dit : « Cet objet ne nous convient pas. » Et chacun pensa en soi-même : « Qu'o donc la reine, qu'elle laisse » vendre un tel objet de toilette? »

Personne n'osa même le toucher.

Alors les dayangs se reodirent au kompong des marchonds, qui ovait une double ligne de remparts, et d'où il s'élevait une grande rumeur. Elles y pénétrèrent, ollèrent ou *lungar* et se dirent l'une à l'autre : « Dans » ce kampong, il y a plus de bruit, plus de mouve- » ment, de jeux et de danses que dans celui des » mantris; voyons un peu ce que nous pourrons y » faire. »

Les quatre dayangs s'informèrent partout si le chef étoit là : « Ne voudroit-il pas acheter des objets de toi- » lette? Nous vendons cette chose rare et curieuse? »

Lorsque les jeunes gens entendirent ces paroles, ils ouvrirent leur porte et dirent :

« Que demondez-vous, dayangs? »

Alors les doyangs se dirent l'une à l'autre : « Nous » désirons parler au marchand; nous avons à faire voir » beaucoup d'objets de toilette, si sa femme veut les » acheter. »

Les dayangs ojoutèrent en riont :

« L'objet que nous avons avec nous est magnifique et » sans pareil; il o été foit par un artiste de Javo. »

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Lorsque les gens de Bidasari virent les dayangs, ils leur dirent :

« Apportez ici ces objets. Donnez-les-nous; nous les » montrerons à notre maître, qui en achètera bien un » ou deux. »

Les dayangs sourirent et dirent :

« Ces biens ne sont point à nous; si une des pierres » précieuses s'égarait, nous serions punies, car tous les » objets de toilette que nous avons emportés avec nous » appartiennent à la reine. »

Alors les dayangs de Bidasari se réjouirent et dirent : « Asseyez-vous, amies, et attendez; nous rapporte- » rons ceci à Bidasari et lui demanderons si elle veut » voir ces objets. »

Elles s'en retournèrent et trouvèrent la jeune fille assise dans son fauteuil, et à côté d'elle ses nourrices et ses femmes.

Les dayangs s'inclinèrent et dirent : « Voulez-vous » acheter des objets de toilette faits d'or pur et d'une » rare beauté? De jeunes dayangs en ont apporté, et » elles disent qu'elles sont chargées de les vendre de la » part de la reine. »

Bidasari entendant ces paroles se réjouit beaucoup, et dit en souriant : « Allez, dayangs, et apportez-moi » ces objets de toilette, afin que je les voie. »

Les dayangs répondirent :

« Nous avons déjà dit cela nous-mêmes, et exprimé » le désir de vous les montrer; mais les dayangs ne veu- » lent pas y consentir, parce qu'elles craignent que cet

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» objet d'origine royale ne s'égare. Quiconque veut » l'ocheter peut les appeler, et elles l'opporteront elles- » mêmes. »

Bidosari reprit :

« Foites venir ici les dayongs ; si leurs objets me ploi- » sent, je les ochèteroi. »

La dayong dang Ratno Wntie sortit et leur opprit que lo jeune fille Bidasari désirait voir leurs morchandises.

Les quatre doyangs entrèrent ensemble. Lo joie rayonnoit sur leur figure, mais leur mointien étoit celui de la politesse et de lo modestie, comme si elles avnient été craintives et timides.

Aussitôt les femmes de Bidasari leur odressèrent la parole : « Venez, jeunes dames, nous sommes toutes » soumises au roi ; entrez, sœurs oinées et amies. »

Lorsque les dayangs eurent regardé autour d'elles, elles furent ébahies en voyant la stoture de Bida. Le cœur battait violemment dans leur poitrine lorsqu'elles contemplaient ses beaux traits. Elles se dirent l'une à l'outre : « La personne de Bidosari est plus helle que » celle de lo reine ; Bidosari lo surpasse en beauté, c'est » comme la fille d'un être céleste ; si le roi la voit, il la » prendro certoinement pour épouse ; elle n'a pas sa » poreille dans le pays, ses troits sont comme ceux de » Mendoudori. »

Les femmes dirent en riant : « Pourquoi êtes-vous si » étonnées, dayangs ? Montrez-nous tout ce que vous » avez apporté ; où sont-ils ces objets fabriqués à Java ? »

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Les dayangs tremblèrent et eurent honte, et dirent toutes troublées : « Voici l'objet de toilette que vent » vendre notre glorieuse princesse? »

Puis riant, elles ajoutèrent : « Nous sommes toutes » ravies de voir cette charmante jeune fille, et nous en » sommes éprises. »

Lorsque Bidasari vit ces superbes choses à l'usage des femmes, et l'éventail enrichi de joyaux, d'opale et de pierres lazuli, elle s'empara de la boîte de bétel comme pour manger du siri, et prit l'éventail entre ses mains : « Voyez un peu, nourrices, comme cet éventail est ma- » gnifique. J'ai toutes sortes de robes, mais un tel éventail » me manque. Allez vite, mes chères, et demandez de » l'or à mon père. »

Une d'elles alla trouver le marchand et sa femme, et s'inclinant devant eux, dit : « Votre fille m'envoie vers » vous et m'ordonne de vous demander de l'or, parce » qu'elle veut acheter un éventail orné de joyaux, » qu'ont apporté ici les dayangs de la ville et qui appar- » tient à la reine. »

Après avoir entendu les dayangs, le marchand dit à sa femme : « Allez vite, voyez ce dont il s'agit, pesez l'or » et donnez-le-lui. »

Elle alla, et lui la suivit. Ils s'assirent près de leur enfant, virent ces choses extraordinaires et les admirèrent tout stupéfaits. Mais la femme du marchand, qui avait de l'esprit, se dit heureusement en elle-même : « Cette manière de trafiquer de la princesse est étrange; » qui sait s'il n'y a pas là-dessous quelque piége? »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Alors elle dit à Bidasari : « N'achetez pas cet éventail! Non pas, ma chère, que je ne veuille pas vous le » donner : j'en chercherai pour vous un aussi beau. » Votre mère ira chez l'orfévre en faire faire un qui » sera plus orné de pierres précieuses que celui-là. » Laissez ces femmes emporter l'éventail de la princesse. »

Mais lorsque la mère vit la désolation de la jeune fille, elle eut pitié d'elle, l'embrassa et lui dit : « Consolez-» vous, mon enfant, ma chère et bonne fille, cet éventail n'est pas si extraordinaire, j'en ferai faire un plus » beau que celui-ci, et qui, sous le rapport de la forme, » ne lui sera pas comparable. »

Mais Bidasari pleurait toujours..... Sa mère l'embrassa, mais elle s'était fâchée : « Si je n'ai pas cet » éventail, je me détruis moi-même », dit-elle.

Le marchand Lila Djouhara entendit ces paroles et courut aussitôt vers Bidasari. Il prit sa fille sur ses genoux, la caressa et lui donna un sépah : « Rameau de » mon cœur, ne vous fâchez pas, ne vous désolez pas » ainsi. Que le prix de cet éventail soit aussi lourd que » toi, je l'achèterai. Eh bien! dayangs, vous qui avez » apporté ici cet éventail, quel en est le prix?

La dayang Tjendra Melinei répondit : « S'il était de » deux timbangs, oseriez-vous l'acheter? »

Le marchand sourit et dit : « Je suis pauvre, bien » pauvre; mais parce que mon enfant est la prunelle » de mes yeux, j'achèterai l'éventail à tout prix. »

L'or fut pesé et donné; les dayangs s'inclinèrent et

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

partirent; elles retournèrent auprès de la princesse, qui en les voyant s'écria : « Venez ici. »

Alors la princesse leur demanda si elles avaient pu tout voir.

Les dayangs s'inclinèrent et dirent : « Oui! et nous » avons agi avec finesse. »

Elles entrèrent toutes quatre dans la chambre à coucher de la reine, s'inclinèrent lentement et dirent : « Par un bonheur extrême, nous avons trouvé ce que » vous désiriez. Nous avons parcouru divers kampongs » et nous nous sommes fatiguées à les parcourir, et nous » avons souffert la faim et la soif. Nous avons été par- » tout, et personne n'a paru plus belle à nos yeux que » notre illustre reine.

» Cependant, il y avait un kampong de marchands, » gens très-graves et riches; le chemin pour y arriver » était difficile et étroit à cause d'un double rem- » part. Là, s'est trouvée une princesse avec des traits » extraordinairement beaux, avec des formes sembla- » bles à celles d'un ange du ciel; elle était comme une » digue de miel contre les flots de la mer. Oui, le nombre » des anges peut être grand, mais aucune des femmes » de ce pays ne peut lui être comparée. Son maintien » est ce qu'il doit être; elle est bien élevée et instruite; » son nom est Bidasari. Si notre glorieux roi la voit, » qu'arrivera-t-il? Il fera de cette jeune fille sa compa- » gne, et lui accordera tout l'amour de son cœur. Elle » est délicate, élancée, bien faite, bientôt nubile; ses » mouvements et son innocence sont charmants. Comme

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» un nuage qui couvre un rayon de lumière, ainsi veil-
» lent sur elle un marchand et sa femme. Sa cheve-
» lure est bouclée comme une fleur épanouie. Vainement
» chercherait-on ailleurs sa pareille; bien qu'elle ne soit
» que l'enfant d'un marchand, elle est certes plus belle
» qu'un enfant de mantri. Son front ressemble à la
» lune qui n'a qu'un jour; il est comme un anneau fait
» à Ceylan. Si vous la prenez pour compagne, elle
» éclipsera votre beauté. »

La princesse entendit cela et répondit : « Je sens la
» haine s'enflammer dans mon âme; que mes yeux ne la
» voient jamais! Mon cœur brûle de colère, rien que
» d'en entendre parler. A quoi voyez-vous qu'elle soit
» plus belle que moi? »

Les dayangs reprirent humblement : « Votre agréable
» langage, princesse, nous ne l'avons pas encore en-
» tendu; mais le regard de ses yeux est doux, son sou-
» rire est gracieux et attrayant, son teint est de la cou-
» leur d'un tjempakka vert; elle est pareille à une
» statue bien faite. Ses joues sont comme le bec d'un
» oiseau qui vole, ses épaules comme les épaules du
» wayang; nous aimions à contempler son cou; quand
» elle mange un pinang, celui-ci est éclipsé par sa beauté.
» Son nez est comme le bouton du jasmin; sa physio-
» nomie est comme le jaune d'un œuf, ses pensées sont
» pures comme le cristal. Sa coiffure *mayang moukoor*
» lui va bien; ses lèvres sont comme une petite boîte
» bien polie; son cou est comme un récipient ciselé.

» Les *soutings* de fleurs d'*angrek* lui vont bien et aug-

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» mentent la pureté de ses traits. Ses dents sont comme » une grenode éclatonte, et le cœur s'épanouit quand » on la voit. Il y a aussi dix ômes qui se lamentent, mais » elles se réjouissent en la voyant. Sa taille est svelte, » sa gorge bien faite, son sein est comme des œufs de » kepandang. C'était notre bonheur de la contempler, » semblable à une princesse du mont Lidang. Sa dé- » marche est légère; sa grâce est sans pareille; qui- » conque la voit en est épris; ses jambes sont souples » comme les tiges du padi, ses paroles et son intelli- » gence sont parfoites; elle est oimable, compatissante » et banne; ses traits sont ceux de Nilagendi. Ses talons » sant comme des œnfs de poule, et lo font ressembler » à une princesse de Siam. Oh! elle peut paraître ici, » si vaus voulez la voir. Ses doigts sont plus effilés que » les plumes du hérisson, et l'ongle de sa moin gauche » est solide. Les mantris ont beaucoup de jeunes filles, » mais pas une n'est comparable à Bidasari. »

Lorsque la princesse entendit les dayangs faire oinsi l'éloge de Bidnsari, elle eut l'âme attristée comme si une épine l'eût blessée. Ses yeux jetaient des éclairs; elle dit : « Ne me porlez plus d'elle, si vous m'oimez encore; » n'ébruitez pas ce que vous venez de m'opprendre. »

La dayong dang Bidouri s'inclina et dit : « Sans » doute, nous vous aimons; que pourrions-nous désirer » davantage? — Vous êtes une princesse accomplie. »

La princesse Lila Sori reprit : « Eh bien, dayang » dang Bidouri, si ce que vous me dites est vrai, ame- » nez-moi Bidasari. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

La dayang s'inclina et dit : « Permettez, princesse, » que nous disposions d'abord les présents, il nous sera » plus facile d'atteindre le but que nous poursuivons. »

Les dayangs s'inclinèrent et partirent pour aller trouver Bidasari. Si elles laissaient passer un jour sans voir la jeune fille, celle-ci les faisait appeler. Il s'écoula ainsi deux mois dans des entretiens mutuels; les dnyungs nouèrent des liens d'amitié avec Bidasari, et l'uimèrent sincèrement.

Le marchand et sa femme remarquèrent les visites assidues des dayangs, et combien elles uimaient leur fille. C'est pourquoi ils leur donnèrent tout ce qu'elles désiraient.

Alors les dayangs se dirent entre elles : « Comment » pourrons-nous l'amener? Car nous avons pitié d'elle, » et elle nous aime de tout cœur. Son père et sa mère » ont confiance en nous et nous accablent de présents. » — Mais quand la princesse nous interrogera, que lui » répondrons-nous? Car elle est une reine puissante, et » elle exécute ce qu'elle dit. — Et si nous rendons mal- » heureuse l'enfant de ces braves gens, est-ce que nous » ne commettrons pas de péché? Mais la princesse est » si violente de caractère! nous avons déjà entendu son » langage emporté, et sa jalousie s'enflammera et n'aura » pas de bornes si le roi entend parler de cette affaire. »

Dang Djoudah répondit : « Nous pourrions aller vers » elle; une bonne parole serait peut-être utile pour apai- » ser son ressentiment. Elle est bien notre souveraine, » mais le roi a la puissance suprême : si Bidasari dédai-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» gne le trône, nous renoncerons à nos fonctions; car
» ce que la reine désire est injuste, et si nous lui sommes
» infidèles, nous serons accablées de malédictions. »

Après avoir ainsi parlé, elles se rendirent au kampong des marchands; elles avaient l'intention d'aller trouver Djauhara pour en obtenir ce qu'elles désiraient.

Cependant la princesse Lila Sari attendait tous les jours l'arrivée de Bidasari, et les dayangs ne revenaient pas.

Un mandor alla les trouver, et rencontra dang Bidauri; le mandur lui dit : « Venez, amie; la princesse
» vous appelle. »

Aussitôt les dayangs se rendirent auprès d'elle, et virent le roi occupé à dîner. Elles s'approchèrent en s'inclinant toujours. La princesse les aperçut, et leur fit comprendre d'un clin d'œil de ne pas parler de manière à être entendues du prince.

Les dayangs sourirent joyeuses, et leurs regards dirent qu'elles avaient compris.

Le prince a fini son repas. Il prend du siri de la boîte au bétel, se couvre de parfums, et se livre au plaisir et à la gaieté : « Donnez-moi du siri, ma chère; je vais me
» rendre au pavillon, et apprendre à tous les jeunes gens
» à monter à cheval et à tirer de l'arc. »

La princesse sourit et dit : « Eh bien, mon ami, allez
» vous distraire; apprenez à nos guerriers à exceller
» dans le maniement des armes. »

Le prince se dirigea ensuite vers le pavillon, réunit tous ceux qui s'y trouvaient, leur proposa toutes sortes

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

de jeux, et s'amusa beaucoup à les voir se livrer à ces divertissements.

Pendant ce temps, la princesse Lila Sari appela les dayangs auprès d'elle : « Pourquoi rentrez-vous si tard? » Où est-elle, cette Bidasari? »

Dang Bidouri s'approcha en s'inclinant et répondit : « C'était difficile de vous l'amener, car le marchand et » sa femme ne la quittaient pas un seul jour : sa mère » l'aime extrêmement, veille sur elle et la garde de près; » et toutes ses nourrices et ses femmes l'entourent » constamment. Si vous désirez la voir, princesse, vous » ferez bien de la demander à ses parents; traitez-la » comme votre enfant, car elle est encore si jeune! Si » vous l'aimez, vous obtiendrez de son père tout ce que » vous voudrez, car son père est très-riche, et son enfant » sera en outre confiée à vos soins. Si vous ordonnez de » la conduire ici, laissez-nous partir seules et la cher- » cher, car Bidasari nous suivra volontiers. »

Ensuite elles s'efforcèrent de calmer le ressentiment de la princesse. Mais la princesse courba le front et se tut; son âme était très-affligée. Son cœur hypocrite brûlait de haine et d'envie : « Les dayangs, » se dit-elle, » aiment l'enfant du marchand; c'est une chose bien » difficile. Eh bien, je l'attirerai ici par ruse, et je ferai » qu'elle ne devienne pas ma compagne. Lorsque Bida- » sari sera en ma puissance, mon cœur ne souffrira » plus. »

Et la princesse reprit : « Allez, dayangs, je vous or- » donne d'aller trouver le marchand et sa femme, et de

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» conduire ici Bidasari. Si le marchand Lila Djouhara » m'aime et m'est dévoué, et que sa femme et lui veuillent être tous les deux ma sœur et mon frère, j'élèverai Bidasari au rang de princesse. Déjà depuis trois » ans je suis mariée au roi; en cet espace de temps, » beaucoup de trésors ont été perdus: mon corps changera bientôt de vieillesse, et je n'ai pas encore d'enfant. C'est pourquoi, dnyangs, partez aussitôt; prenez » avec vous la dayang Magendra. Quand Bidasari sera » arrivée, cachez-la pendant un ou deux jours, et parlez » avec douceur et amicalement au marchand et à sa » femme. Dites au marchand Lila Djouhara : « Si vous » consentez à vous séparer de Bidasari, la considération pour les étrangers et les prêtres deviendra plus » grande. » Entourez le marchand de toutes les consolations. Je n'abaisserai pas son enfant; quand il voudra la voir, laissez-le venir auprès de moi. »

A ces mots, les dayangs s'inclinèrent toutes joyeuses; elles prirent avec elles le nécessaire, et dix mandars les suivirent.

À leur arrivée, les dayangs s'inclinèrent devant le marchand et sa femme, et s'inclinèrent aussi devant Bidasari, qui leur cria aussitôt: « Venez ici! »

Mais le marchand dit : « Que voulez-vous donc? et » pourquoi venez-vous ici en si grand nombre? »

Les dayangs répondirent : « Notre reine bien-aimée » nous a envoyées. La princesse salue le maître de céans » et sa femme; si vous lui êtes dévoués et que vous le » permettiez, nous venons chercher Bidasari. »

urce gallica.bnf.fr Bibliothèque nationale de France

Lorsque le marchand et sa femme entendirent ces paroles, ils se frappèrent la poitrine : « Ah! notre fille » est l'unique enfant de ses parents! il lui est bien difficile de devenir la servante d'un prince. En outre, notre » enfant est très-capricieuse; elle est habituée à faire » sa volonté en toutes choses; ses traits ne sont pas non » plus formés. Nous vous en prions, dayangs, retournez; » priez la princesse de nous pardonner, inclinez-vous » jusqu'à terre devant l'illustre princesse, dites-lui combien nous souffrons et quels sont les déchirements » de nos entrailles! »

Les dayangs furent désolées, et dirent doucement : « Ne vous effrayez pas des commandements de la princesse. »

Les dayangs rapportèrent toutes les paroles de la princesse.

D'abord les traits du marchand s'éclaircirent. Lui et sa femme espérèrent que la reine Lila Sari aimerait Bidasari, et le marchand reprit : « Je porte les ordres » de la princesse sur ma tête. Non pas que je n'aie pas » voulu consentir, je craignais seulement que Bidasari » fût blâmée : je la fais donc la servante de la princesse, » d'autant plus qu'elle l'a adoptée pour son enfant. » Bidasari vous accompagnera. Seulement je supplie » la reine de la laisser revenir au bout de trois jours, » parce que l'enfant n'est pas habituée à se trouver avec » des étrangers; elle ne nous a jamais quittés d'un » jour. »

Alors la dayang dang Bidouri reprit : « Nous ferons

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» part de ceci à la princesse; car pourquoi notre reine
» accomplie n'accorderait-elle pas cette faveur à Bida-
» sari? »

Bidasari fut conduite au bain par ses parents, et ses nourrices ôtèrent ses vêtements; elle fut lavée par ses jeunes compagnes et enduite de parfums. Quand elle fut baignée, on la couvrit et l'on changea ses vêtements. Elle fut vêtue d'une sijrash ornée de fleurs de pekan, une robe de satin fleuragé d'occident et garnie de franges d'or. Elle portait une plaque en or repoussé, attachée à un collier ciselé et enrichi de joyaux. La tunique de dessus était de soie couleur orange, garnie de boutons sur lesquels des serpents avaient été gravés. A ses deux mains elle avait trois bracelets, des bagues à ses doigts, d'une valeur considérable, et des pendants d'oreilles ayant la forme d'une roue en mouvement, d'une très-grande richesse. Des anneaux d'or artistement travaillés relevaient encore sa beauté. Puis, elle avait en outre des sountings faits d'or, couronnés de tjempakka d'or, rivés à des fleurs de mendalicks; on regrettait seulement qu'elle ne portât pas de pedaka.

Ainsi habillée, elle fut resplendissante de grâce et de beauté. Sa figure ressemblait à la spraba céleste, lorsqu'elle descend sur la terre.

La dayang Limangan l'avait vêtue comme il convenait, de sorte que sa beauté était comme une apparition du ciel, comme une fleur dans un vase, dont le parfum se répand aussi loin qu'on la voit.

Quand elle fut ainsi parée, elle fut embrassée avec

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

des larmes, car l'amour pour elle augmentait de plus en plus, et elle parut aussi vouloir pleurer.

Alors le marchand et sa femme lui dirent en la serrant dans leurs bras : « Humiliez-vous profondément aux » pieds de la princesse; souvenez-vous toujours que vous » êtes là en présence du prince et des mantris. Quand » vous désirerez venir nous visiter, vous en demanderez » la permission à la princesse. Vous êtes en présence » du trône; observez toutes les convenances; parlez » avec douceur et amicalement, et n'élevez pas trop » la voix. »

Le marchand l'avertissait ainsi sans cesse.

« Et vous, dayangs, continua-t il, mes enfants, si » vous aimez Bidasari, ne la troublez pas. »

Les dayangs répondirent, attristées, en séchant leurs larmes : « Soyez sans inquiétude; confiez votre enfant » à notre maîtresse. »

« — Mon enfant, reprit le marchand, vous allez » maintenant habiter le palais, au pied du trône du » puissant roi. Je viendrai vous y visiter souvent, vous » y serez mieux qu'ici. »

Bidasari fléchit la tête et resta silencieuse; elle pleurait : « Venez, ma mère, s'écria-t-elle enfin, venez avec » moi; ne voulez-vous pas m'accompagner? »

Les deux époux, en entendant ces paroles, se frappèrent la poitrine; ils étaient étonnés de ce que la reine n'avait pas invité la mère.

Cependant le marchand prit Bidasari et la porta au dehors de l'enceinte du kampong; la mère demeura et

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

versa des larmes amères; elle avait le cœur déchiré et brûlant. Lui, il accompagna sa fille jusqu'aux portes de la ville. Là, il s'assit et dit : « Ici, je me sépare de toi, » mon enfant; prunelle de mes yeux, fruit de mon » cœur, sois sans crainte. »

Bidasari fut alors portée plus loin par les nourrices, et le marchand la suivit des yeux. Ses larmes coulaient et son cœur était serré.

Bidasari fut introduite par la porte dérobée, entourée des dayangs et des mandars : un grand nombre d'autres dayangs vinrent la voir, mais Bidasari tenait toujours la tête baissée, et ne la relevait jamais.

Lorsque le soleil annonça le soir, et que le roi était encore entouré de ses mantris, Bidasari entra dans le palais et parut devant la reine. Toutes les dayangs s'assirent à terre, et aussi les nourrices et les suivantes. Bidasari s'inclina à la manière des pengawas, en présence de toutes les dayangs de la reine.

Celles-ci étalèrent devant la reine tous les présents du marchand et de sa femme en signe d'hommage.

La souveraine fut étonnée et ébahie; elle prit Bidasari pour une divinité sous une forme humaine.

Dang Bidouri s'approcha alors seule et dit : « Vous » voyez, princesse, Bidasari, la fille du marchand Lila » Djouhari. »

A ces mots, la reine se troubla, fut stupéfaite, et pensa en elle-même : « Vraiment, c'est comme les dayangs » l'avaient dit. Elle est belle comme un chef-d'œuvre » de l'art. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Tout ce que le marchand et sa femme avaient dit fut fidèlement rapporté par dang Bidouri.

La reine s'inclina et se tut, mais de mauvaises pensées traversèrent son cerveau.

Un combat violent se fit dans son âme; elle craignait que le roi ne vît la jeune fille.

Enfin, elle dit aux dayangs : « Faites retirer les nour-» rices et les suivantes. »

Bidasari, entendant que la reine renvoyait les nourrices et ses femmes, devint triste, baissa la tête et pleura amèrement.

La reine l'appela à elle : « Ne pleurez pas, Bidasari; » elles reviendront plus tard. Quand vous voudrez retour-» ner, je leur dirai de vous accompagner. — Dayangs, » sortez; vous n'avez plus à vous occuper de Bidasari, » je lui procurerai moi-même des nourrices et des dames » de compagnie; vous pouvez venir de temps en temps. »

A cet ordre, les dayangs se levèrent et saluèrent.

Les quatre dayangs étaient inquiètes, leur charmant visage s'assombrit.

La reine conduisit Bidasari dans un appartement, où elle la laissa seule et tout effrayée.

Lorsque le soir fut venu, le grand roi se hâta d'aller trouver la princesse.

Dang Seadari apporta le souper. Le roi s'assit et invita sa compagne à s'asseoir à ses côtés : « Venez sou-» per, ma mie! »

Il se leva et alla au-devant d'elle, et elle s'assit auprès de lui. Il sourit et parla tout joyeux, comme s'il

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

avait été le jeune Bedonwandas à cheval, le glaive à sa ceinture. « Ma chère, ma royale épouse, comme tu » m'aimes! bien que tu souffres la faim et la soif, tu » n'as pas voulu souper sans moi. »

L'illustre roi mangea ainsi, en murmurant de tendres et douces paroles, et lorsqu'il eut fini, il se retira dans sa chambre à coucher.

Mais Bidasari était abattue de douleur et versait des flots de larmes. Elle restait là dans une obscurité profonde et ne pouvait parler à personne. Elle pensait à ses parents, étant seule. « O mon Dieu, pourquoi suis-je » dans cet état! » La solitude lui faisait peur.

Elle voulait chercher ses nourrices et ses femmes comme si elle avait été dans la maison paternelle. Sa douleur était telle qu'elle pleura jusqu'au milieu de la nuit; elle se lamentait en pensant à sa mère.

« Qu'est cela? dit le roi. Quelle est cette voix si triste » et si douce à la fois? »

A peine la reine eut-elle entendu ces mots, qu'elle eut les sens tout troublés et trembla. « Peu importe, » s'écria-t-elle; c'est sans doute un enfant qui erre dans » l'obscurité. »

Le cœur de la reine était brûlant; elle fit dire à Bidasari de ne pas pleurer. Elle était soulevée de colère, mais elle se contint et attendit le matin.

Et Bidasari pleurait toujours, et tous ceux qui l'entendirent furent touchés de compassion. Elle cria à haute voix qu'elle voulait s'en retourner.

Toutes les dayangs accoururent pour voir Bidasari;

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

mais l'appartement était fermé à clef, et personne ne pouvait y entrer.

Bidasari épouvantée pensa en elle-même : « Qu'ai-je » donc fait à la princesse, qu'elle est si irritée contre » moi? »

Lorsque le jour apparut, le roi retourna au pavillon, et la reine, inquiète, ouvrit la porte de l'appartement de Bidasari et y entra seule.

Dès que Bidasari aperçut la princesse Lila Sari, elle inclina le front, la salua, baisa ses doigts et la supplia de la laisser partir : « Illustre princesse, que Votre Ma- » jesté ait pitié de moi, je désire partir; plus tard je » reviendrai. »

Mais la reine la frappa de sa main et répondit : « Je » ne t'accorde pas cela; n'espère plus, Bidasari, revoir » la maison paternelle. »

Bidasari laissa tomber la tête et pleura, toute tremblante de peur. Elle ne put comprendre pourquoi la reine était si irritée; elle s'approcha en s'inclinant et se jeta en pleurant aux pieds de la princesse. « Je m'hu- » milie devant vous, ô ma souveraine; pardonnez-moi » le mal que j'ai commis en paraissant devant vous. Ne » me suis-je pas présentée assez respectueusement, et » est-ce pour cela que vous êtes fâchée contre moi? Je » suis encore une enfant, bien ignorante; pardonnez- » moi, je vous en prie, la faute que j'ai commise. »

La reine, en entendant ces paroles, la frappa encore davantage et dit : « Bidasari, je connais tes desseins, tes » projets. Comment! je devrais rester indifférente lors-

gallica.bnf.fr Bibliothèque nationale de France

» que je te vois étaler tes grâces et prétendre devenir » par ta beauté ma rivale et la compagne du roi? »

Alors seulement Bidasari comprit que la jalousie était la cause de la colère de la reine; sa peur augmenta; elle tressaillit et gémit sur son sort.

Tout le jour elle fut insultée, battue et privée de nourriture.

La reine sortit de l'appartement de Bidasari avant le retour du roi. Bidasari avait perdu son teint d'autrefois; elle était devenue noire, comme si elle avait été brûlée; elle voulait ouvrir les yeux, mais elle ne put. Elle souffrait tant; aucun de ses membres n'obéissait plus à sa volonté. Elle gémit et s'écria : « O Dieu, ô » Seigneur, créateur de la mer, je ne me connais pas » de méfait, et la reine me traite comme si j'étais cou» pable; je n'ai pas le moindre péché à me reprocher, » et la reine me fait tant souffrir! Je n'en puis plus, » c'est comme si un serpent empoisonné me mordait le » cœur. Par votre toute-puissance, je souffre tout un » enfer sur cette terre. Plutôt que de vivre aussi mal» heureuse, je veux mourir! Vous êtes bon et compa» tissant, faites-moi mourir dans la foi; oui, Seigneur, » laissez-moi mourir; ma douleur augmente, mon âme » est toute troublée, mon visage est devenu noir de » chagrin. Oui, Dieu Très-Haut, je ne veux plus vivre; » toutes sortes de peines m'ont martyrisée. — Faites-moi » mourir avant le lever de l'aurore. Mes parents ne me » sont plus utiles, ils m'ont abandonnée dans ce pa» lais. Qui donc m'a ainsi calomniée et accusée, pour

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» être accablée sous une telle infortune? Je ne la subis
» que depuis que je me suis liée aux dayangs comme à
» des sœurs. Je n'aurais pas dû les regarder ainsi; leurs
» lèvres sont souriantes, mais leur cœur est corrompu.
» Leur bouche est douce comme du miel, mais leur
» cœur veut le mal. C'est par leur hypocrisie que ce
» malheur m'accable. Que dirai-je? C'est la volonté du
» Dieu tout-puissant. »

Telle fut la douleur de Bidasari, et ses larmes coulèrent.

Quand le roi fut sorti de nouveau, la reine revint auprès de Bida; elle l'injuria, la frappa et dit : « Pourquoi pousses-tu des gémissements si bruyants? Ne
» cherche pas par tes cris à attirer l'attention du roi
» sur ta beauté. Tu espères, Bida, devenir sa jeune
» épouse? Tu es fière de tes belles formes. — Je saurai
» bien te trouver! Tes jolis traits sont à peine changés,
» mais tu espères devenir plus belle encore. »

Bidasari fut stupéfaite; elle dit en versant d'abondantes larmes : « Je suis votre très-humble servante,
» mais que je sois maudite si j'ai eu un tel dessein; vous
» êtes une princesse, une puissante reine; je vous demande pardon; voyez, et si j'ai mal fait, que je sois
» punie! Car si j'ai péché contre vous, que je meure à
» l'instant; la vie est inutile au malheureux! M'avez-
» vous fait venir ici pour me maltraiter? Je suis un sujet
» fidèle, je ne nourris aucune mauvaise pensée, et cependant vous m'avez fait tant souffrir! — Vous n'avez
» donc aucune compassion? »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Emportée de colère, la princesse reprit : « Non, je » n'ai pas de pitié; je te hais quand mes yeux te voient, » N'ouvre plus la bouche! »

Et la reine la saisit par les cheveux et s'empara d'une pièce de bois pour en frapper Bidasari. La jeune fille ne put retenir ses larmes et s'évanouit.

On entendit alors la voix du roi qui revenait. Aussitôt la reine se hâta de sortir et ordonna à un mandar de fermer l'appartement de Bidasari, afin que rien ne pût être remarqué.

Le roi demanda : « Qui avez-vous frappé? »

La princesse répondit hypocritement : « Un enfant » qui n'obéissait pas à mes ordres. »

Le roi dit en souriant et avec amabilité : « N'y a-t-il » pas des vieillards pour cela? Devez-vous frapper vous-» même? »

Alors le roi s'assit pour manger du siri; il caressa les genoux de la princesse, prit un sépah et le lui mit dans la bouche. Elle le pria de le saupoudrer d'ingrédients.

Tant que la princesse fut là, toutes les dayangs du palais virent la désolation de Bidasari; elles en eurent pitié et se dirent entre elles : « Qu'elle est cruelle la » conduite de la princesse! Elle nous fait mener ici une » enfant pour la maltraiter le long du jour. Si c'était sa » servante, sa conduite pourrait être excusable; mais » elle n'a jusqu'à présent aucun motif pour la traiter » ainsi; c'est comme si elle voulait la tuer. »

Les dayangs entrèrent à tâtons et à la dérobée; quelques unes d'entre elles restèrent en vedette pour prévenir



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

de l'arrivée de la princesse; elles prirent de l'eau et la versèrent sur Bidosari. Lorsqu'elle revint à elle et qu'elle ouvrit les yeux, elle leur dit : « Amies, ayez pitié de » moi et me reconduisez à la maison paternelle. »

Une dayong fut toute émue et verso des larmes : « Pre» nez courage, ma pouvre enfant, dit-elle; ne soyez pas » inquiète, résignez-vons à lo volonté du Très-Hout. »

— « Hélas! répondit la jeune fille, ne vous préoccupez » pas de moi; mon sort ne peut être changé, il est écrit » de toute éternité. Priez la princesse de me délivrer de » la vie, car mon corps est comme une colline inclinée; » je ne puis plus me dresser. Mes os sont faibles; elle » n'a pas pour moi lo moindre commisération.... »

Ces poroles de Bidosari émurent profondément les doyangs, qui s'éloignèrent ò lo hâte dans lo crainte d'être surprises por lo reine.

Duront ce temps, le marchand et sa femme pleuraient tout le jour, et soupiraient après leur enfant Bidusori.

Depuis que Bidasari hobitait le palois, ils n'avaient cessé de gémir; la nuit, ils ne dormoient plus, et ils se lumentaient sans cesse.

Chaque jour, ils envoyaient ò la princesse des présents de toutes sortes; la moitié en devait être destinée à Bidasori, mais la princesse ne lui donnait rien.

Lorsque Bidasari eut passé cinq nuits chez la reine, leur désir de la voir fut si violent, qu'ils soupiraient tous les jours après elle. Ils appelèrent la dayang Mengora : « Allez au palais, direut-ils, vers la reine, » cette fleur superbe, avec beaucoup de respect et de

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» convenance; demandez pardon à la reine, et dites-lui » que je désire revoir mon enfant Bidasari, et qu'après » deux ou trois jours je la reconduirai moi-même. »

La dayang se rendit auprès de la reine, s'inclina respectueusement et dit :

« Le marchand et sa femme vous saluent; ils languissent après le retour de Bidasari. »

A ces mots, les traits de la princesse se contractèrent; elle lança sur la dayang un regard de colère et dit :

« Ne m'ont-ils pas donné leur enfant? Elle est à peine » ici de quelques jours, et déjà ils veulent la revoir! Est-» ce peut-être votre propre désir, ou est-ce celui du » marchand qui est impatient? J'ai dit moi-même que la » jeune fille peut aller et venir à sa guise. Si Bidasari » tient à s'en retourner, ne puis-je pas la faire reconduire? »

La dayang entendant ce langage s'inclina, et partit en se frappant la poitrine et étant très-affligée de ce qu'elle n'avait pu voir la jeune fille. Elle avait voulu la demander; mais elle n'osa pas, terrifiée qu'elle fut de la colère de la princesse.

Sur ces entrefaites, Bidasari entendit la voix de la dayang et sentit son cœur éclater dans sa poitrine, parce qu'elle ne pouvait la voir et qu'elle désirait tant lui parler pour envoyer de ses nouvelles à ses parents.

Le lendemain matin, après que le roi se fut rendu de nouveau auprès de ses mantris, la princesse gagna de son côté l'appartement de Bidasari pour la maltraiter.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

A peine celle-ci l'eut-elle aperçue qu'elle la supplia en ces termes :

« Ah! ma souveraine, reine accomplie, laissez-moi » m'en retourner à la maison de mon père! »

Mais la reine tremblait de colère, et son visage était brûlant comme le feu. « N'ouvre plus la bouche, mal- » heureuse! s'écria-t-elle, je veux t'assassiner! »

A ces mots, Bidasari fut hors d'elle-même; elle sentit ses forces disparaître de crainte et de douleur; elle tremblait et étouffait dans les larmes. A qui pourrait-elle s'adresser maintenant? Elle se soumit à la volonté du Très-Haut, et dit d'une douce voix :

« Seigneur mon Dieu, mon Seigneur, en quoi ai-je » donc failli, que vos créatures n'ont plus pitié de moi? » Elles n'éprouvent plus la moindre pitié à la vue de mes » maux. Oui, Seigneur, ô mon Dieu, faites-moi mourir » à l'instant! Exaucez à l'instant les vœux de la reine, » car, dans sa colère excessive, elle m'accable de repro- » ches immérités, bien que je sois faible et pauvre, et que » je n'aie fait tort à personne. Je suis séparée de mes pa- » rents, et ils ne me témoignent pas le moindre souvenir. »

En entendant ces paroles, la reine sentit la colère enflammer davantage son cœur; elle frappa la jeune fille des pieds et des mains, mais celle-ci avait perdu connaissance. Alors la princesse prit une serviette, la tordit comme une corde, et appela dang Ratna Wali : « Aide-moi à arracher ce bois du sol, je veux la tuer. »

Bidasari allait expirer sous les mauvais traitements de la reine; et s'en apercevant, cette femme, aussi

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

lâche que cruelle, prit la fuite. Le spectre de Bidasari se dressa souvent devant elle. Cependant l'infortunée jeune fille reprit connaissance; elle sentit toutes ses douleurs : son corps était exténué, son cœur brisé; elle versa d'abondantes larmes.

Elle pensait en elle-même : « Je réciterai à la reine » le conte de ce poisson d'or, afin qu'elle le sache, car » je ne puis pas endurer plus longtemps mes souffrances. » Et elle dit à la reine :

« N'hésitez pas, ô ma souveraine; vous voulez que je » meure à l'instant. Faites chercher une petite caisse » qui est cachée dans le vivier de mes parents et où il se » trouve un poisson. Si vous la faites chercher, je vous » dirai aussitôt ce dont il s'agit. »

A ces mots, la princesse appela la dayang Sendari et lui dit : « Faites venir tout de suite les dayangs du mar- » chand. » Lorsque celles-ci furent arrivées, la princesse sortit et leur dit : « Allez, dayangs; Bidasari dit qu'il y a » une petite caisse à l'endroit où elle se baigne; attendez » que tout soit silencieux et que personne ne vous voie; » allez donc, dayangs, enlever la petite caisse que le » marchand et sa femme y ont déposée. Allez la chercher » et apportez-la ici. »

Les dayangs répondirent : « Nous vous prions pour » Bidasari; les désirs de ses parents sont extrêmes, car » ils en sont séparés depuis sept jours. Ses parents sont » dans une inquiétude mortelle et versent des larmes » amères. Pardonnez-nous, princesse, nous désirons la » ramener avec nous. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

La reine répondit en souriant : « La jeune fille est » heureuse et joyeuse ; que ses parents ne soient pas dé» solés ; je désire la garder encore deux jours, et si » Bidasari veut s'en retourner, je la laisserai partir. Elle » est très-contrariée de ce que vous venez ici si souvent. »

Les dayangs s'inclinèrent en souriant et dirent d'une douce voix :

« Venez, charmante enfant, âme pure, sortez ; vrai» ment, ce n'est pas gentil de vous comporter ainsi. » Nous venons ici pour vous voir, pour nous délecter, » ô chérie, de votre regard. »

Bidasari entendit la voix des dayangs et fut d'autant plus désolée ; et ne pouvant leur parler, elle leur répondit par des larmes.

Mais la princesse dit aux dayangs : « Ne parlez pas » davantage ; si vous pouvez apporter ici la petite caisse, » vous réjouirez le cœur de Bidasari. »

Alors les dayangs s'inclinèrent devant la reine et se retirèrent. Elles se rendirent à la maison de plaisance de Bidasari. Elles voulaient d'abord s'en retourner. Enfin elles enlevèrent la petite caisse et l'apportèrent au palais de la reine. Elles appelèrent Bidasari : « Venez » ici, chérie, recevez-la vous-même. »

Mais la princesse leur dit : « Vous pouvez vous reti» rer, dayangs, car Bidasari dort en ce moment ; revenez » demain. »

Les dayangs, à ces mots, s'inclinèrent et quittèrent de nouveau la ville, tandis que la princesse rentra dans l'appartement de Bidasari, portant la petite

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

caisse. Elle l'ouvrit sous les yeux de la jeune fille. Il s'y trouvait une boîte très-belle en agate, remplie d'eau où nageait un poisson vivant d'une forme ravissante. La princesse fut ébahie en voyant avec des yeux de feu un poisson nager.

Alors elle se crut heureuse et dit avec un accent de joie en s'adressant à Bidasari : « Quel rapport ce poisson » a-t-il avec toi ? Qu'en ferai-je ici ? »

Bidasari s'inclina et dit : « L'âme de ma vie est dans » ce poisson. Le matin vous devez l'enlever de l'eau et » le soir l'y replacer. Ne le laissez pas reposer ici au là, » mais attachez-le à votre cou. Si vous agissez ainsi, je » mourrai bientôt. Mes paroles sont vraies. Ne négligez » pas un seul jour de faire ce que je vous dis ; avant trois » mais je serai morte. »

A peine la reine eut-elle entendu ces paroles, qu'elle fut dans une joie indicible. Elle prit le poisson, lui attacha un ruban et se le mit autour du cou.

Bidasari lui dit alors lentement : « Si vous avez pitié » de moi, rendez mon corps à mes parents quand j'aurai » cessé de vivre. » A ces mots, elle s'évanouit.

La princesse crut ce que Bidasari lui avait dit. Elle la crut morte, et elle cessa de la maltraiter.

Bidasari vivait cependant, mais elle était comme morte.

La reine, toute joyeuse, la couvrit d'un drap blanc et s'écria : « Dayangs, emportez Bidasari avec vous, à la » maison de son père. »

Les dayangs, en voyant que Bidasari avait rendu le dernier soupir, tremblèrent et gémirent de douleur et

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

de compassion. Elles dirent, toutes hors d'elles-mêmes et en versant d'abondantes larmes : « Ah! chérie, or » virginal! que dirons-nous quand vos parents vous » verront? — Ils mourront de se frapper la poitrine. » Ils vous ont donnée au roi, parce qu'ils se fiaient à » nous! »

Mais la reine, la figure rouge de colère : « Que restez- » vous là encore ensemble? Remportez-la chez elle, cette » malheureuse! »

Les dayangs, voyant la princesse dans une telle colère, chargèrent la jeune fille sur leurs épaules et l'emportèrent à la maison de son père.

Elles partirent aux premières ombres du soir et arrivèrent à minuit. Bidasari fut portée hors du palais du roi, quand la lune se cachait. Elle toucha au seuil paternel, portée par les dayangs éplorées.

Le marchand fut saisi de frayeur et demanda : « Qu'est-ce que cela? — Quoi? — Pourquoi? Que » portez-vous ici, dayangs? Et pourquoi vous donnez- » vous tant de peine? »

Les dayangs répondirent : « Venez ici! Tandis qu'elle » lui plaisait, elle lui a donné un autre vêtement. »

Puis, les dayangs la déposèrent à terre.

Le marchand et sa femme, hors d'eux-mêmes, pleurèrent, anéantis, et embrassèrent Bidasari. « Je me » fiais, s'écria-t-il, à la reine, et c'est pourquoi je lui ai » confié Bidasari; je lui ai accordé tout ce qu'elle a » demandé et lui ai envoyé tous les jours des témoigna- » ges de mon respect. Ah! mon enfant, si jeune et si

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» accomplie! Qu'as-tu donc fait qui ait déplu à la reine
» pour en être ainsi punie et être réduite en cet état?
» Chaque jour ton père te faisait demander à Lila par
» les dayangs. Elles disaient que la princesse était très-
» dévouée à Bidasari. Je les ai crues, d'autant plus que
» les dayangs t'aimaient aussi. Et parce que j'ai cru
» ce qu'elles me disaient, je t'ai laissé conduire au palais.
» — Et la princesse pouvait-elle avoir le cœur de mal-
» traiter ainsi Bidasari? Pendant sept jours, elle l'a gar-
» dée jusqu'à ce qu'elle fût morte, et elle la renvoie sans
» vie.... Ah! mon enfant de noble sang, tu affliges et
» déchires le cœur de ton père; il n'entend plus ta voix!...
» Parle à ton père, mon enfant, ma perle, joyau de toutes
» les femmes, rameau de mon cœur, or épuré, pourquoi
» ne me tranquillises-tu pas? O mon enfant, ma Bida-
» sari! pourquoi gardes-tu le silence? Console tes pa-
» rents. — Mais tu gardes toujours le silence, je t'inter-
» roge et tu ne me réponds pas. — Es-tu irritée contre
» ton père? Lève-toi, mon enfant, lève-toi, lève-toi pour
» jouer avec tes nourrices. Tu dors si fermement, mon
» enfant bien-aimée... Vois, ta mère vient à toi, — dis-
» la bienvenue. Pourquoi es-tu si insensible? n'as-tu pas
» pitié, ma chérie, de voir ton père accablé de douleur?
» Mon cœur éclate de désespoir, parce que tu es
» perdue pour moi. »

Le marchand gémit ainsi longtemps : « Tu es, mon
» enfant, comme l'ombre d'une déesse, — et quand tes
» parents te retrouvent, âme pure, tu es perdue pour
» eux! Qu'ai-je maintenant encore à vivre? Puisque tu

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» es morte, ton père veut partir aussi. C'est son sort de » soupirer jour et nuit après toi. Mon Dieu ! je ne comprends pas, c'est au-dessus de mon intelligence, que » mon enfant soit victime d'un tel malheur; les dayangs » seules en sont les auteurs ! »

Tous les marchands du kampong poussèrent des lamentations; ils se roulèrent à terre avec un bruit de tonnerre; leur cœur était brûlant; ils voulurent parler, mais ils ne le purent. Le marchand reprit et raconta son infortune; il redemandait sa fille.

Les dayangs émues versèrent des larmes et dirent doucement : « Ne parlez pas si haut et avec tant d'animation! Nous ne sommes que de pauvres servantes; » nous craignons que la princesse nous entende! Si » quelqu'une de nous avait commis ce méfait, nous » irions le dire au roi. Le destin seul est coupable; ne » soyez pas irrité contre nous, notre dessein n'était point » méchant. Nous n'avions d'autre but que de voir votre » enfant grande et puissante. Le roi ne sait rien de ce » qui vient de se passer; — la reine est très-jalouse et » envieuse ! »

Le marchand et sa femme pensèrent : « Ces paroles » des dayangs sont justes; la conduite de la reine est celle » d'une femme jalouse; elle se sera aigrie contre Bidasari. »

Lorsque la nuit fut plus avancée, le marchand et sa femme dirent : « Eh bien, dayangs, vous pouvez vous en » aller chez vous. Je parle en vérité, je crains que la princesse apprenne que vous vous attardez auprès de nous » et que vous soyez punies. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Les dayangs reprirent : « C'est vrai, la princesse » se fâcherait contre nous, ses esclaves. » Puis elles s'inclinèrent et s'en retournèrent ; elles s'en retournèrent le cœur enflammé.

Alors le marchand et sa femme soulevèrent leur enfant Bidasari. Ils pleuraient, se lamentaient et défaillaient de douleur.

Le marchand, en gémissant, la prit sur ses genoux, toute enveloppée de soie cramoisie. Lorsqu'il eut entr'ouvert ce linceul, il sentit la chaleur revenir dans son corps. Il pensa à son esprit vital qui était dans l'eau, déposa la jeune fille sur une natte et ordonna à dang Poulam d'aller chercher la petite caisse du vivier ; mais on ne la trouva pas.

Le marchand se troubla ; les nourrices et les femmes allèrent aussi à la découverte, mais ne trouvèrent pas la petite caisse de Bidasari. Le marchand se frappa la poitrine. Tous les deux, lui et sa femme, pleurèrent.

Lui, embrassant la jeune fille, il dit : « Rameau de mon » cœur, prunelle de mes yeux, nous espérions que tu » serais devenue une princesse. Où irons-nous mainte- » nant pour nous plaindre ; j'ai perdu ma raison. J'espé- » rais retrouver ton esprit vital, mais la petite caisse est » perdue. Ah ! l'espoir de tes parents est anéanti ! Les » dayangs l'auront peut-être volée ; elles sont fidèles à » leur souveraine, et nous ne pouvons pas nous fier à » elles, car elles ne sont que haine et ruse. »

Bidasari était toujours sans connaissance. Mais au milieu de la nuit, elle se remua pour la première fois.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

On alluma alars des flambeaux et on les plaça à droite et à gauche derrière des rideaux égyptiens. Diverses lampes furent aussi placées par les nourrices et les mandars. Beaucoup de serviteurs veillèrent et abservèrent ses mauvements avec la plus grande attentian. L'anxiété des parents fut grande. Le père ne quittait pas sa fille du regard, et épiait le mament aù sa bien-aimée reviendrait à elle.

Il était déjà bien tard dans la nuit, lorsque Bidasari fit un nauveau mouvement; à peine le marchand et sa femme s'en furent-ils aperçus, que leurs traits s'enluminèrent.

Bidasari, en ouvrant les yeux, se vit dans sa propre couche et entaurée de ses parents, de ses nourrices et de ses femmes. Elle voulut parler, mais elle ne le put; ses larmes coulaient. Elle se retaurna lentement et leva les yeux sur ses parents.

Lorsque le marchand vit que Bidasari était revenue à elle, il la plaça sur ses genaux, fit venir du riz et le lui présenta. Son corps était camme une calline inclinée; elle ne pouvait se lever parce qu'elle avait les membres endolaris. Le marchand lui présenta un peu de riz. Bidasari reprit quelques farces et put gagner elle-même san lit de repos.

Larsqu'elle se ressauvint des agissements de la reine, elle se mit à pleurer amèrement.

Le marchand et sa femme essuyèrent ses larmes. Ils lui présentèrent tautes sartes d'aliments et lui mirent dans la bauche tout ce qu'elle désirait.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le marchaud murmura avec tendresse : « Mau enfant, » ma Bidasari, quel mal as-tu danc fait pour que la prin- » cesse se conduisit ainsi cnvers toi ? »

Bidasari versa des flats dc larmes et dit : « Jc n'ui » connais aucun méfait; à l'impraviste elle vint sc mo- » quer de mai et m'insulter. »

Et taute la conduite de la reine fut racantée par Bidasari.

Le marchnnd ct sa femme furent stupéfnits en cnten- tendant ce récit.

Le marchand s'écria en gémissant : « Rayan de mes » yeux, ma bien-uimée, sans daute tu es innaeentc, » car sa conduite est cclle d'une insensée. Je ne préac- » cupe pcu de sa haute naissance. Seulcs, la sagesse et » la vertu lient les cœurs. Ces dayangs, an ne dait pas » les namner amies; elles sont du paisau ct nan pas » des plantes médicinales. Le temps présent est mé- » chant; il en cst beaueaup qui eamnettent l'injustice. » Tautes ces dayangs sont dcs persannes pusillanimes ; » elles ne sant pas dignes d'habiter lc palais; leurs pro- » messes ct leur fidélité ne sant pas fermes, ct ellcs men- » dient paur naus passéder. Croyez-le, amis, ceci est » le signe quc le dernier jaur approche. Mahamet, le » sceau des praphètes, a dit : « Cela est visiblement le » signe dc l'imam Mahadi. » Ces dayangs sant de la » race dcs csclaves. Elles trampent ct accasiannent dc » plus en plus des mensanges. Puisqu'elles se campar- » tent ainsi, leur cœur dait être insensible à taut ce qui cst » ban. Dès que la princesse saura que Bidasuri vit encare,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» tous nous devrons mourir, car la princesse est très-
» irritée et ne craint personne. Sa conduite est arbitraire;
» aussi il n'est personne qui la contredise. Elle est bien
» une reine illustre, mais ses paroles sont dures et
» cruelles. Elle ne connaît pas la justice et ne craint pas
» le Seigneur du monde. Est-ce la coutume des princes
» puissants de mettre à mort des innocents? Que la ma-
» lédiction du Dieu unique l'atteigne et l'anéantisse!
» Par toi, Dieu de bonté, elle recevra la rémunération
» de tels forfaits. Celui qui poursuit et martyrise un
» autre sera rempli d'inquiétude et de remords; ainsi
» Dieu l'a voulu.

» Dieu l'a voulu. Celui qui nuit à autrui souffre bien-
» tôt à son tour, et il lui est fait selon qu'il a agi envers
» les autres. Eh bien, mon enfant, couronne de ma
» tête, ne t'alarme pas davantage, confie-toi à Dieu,
» notre guide. Elle sera traitée comme elle t'a traitée. »

Le marchand gémissait ainsi à minuit; ses larmes étaient comme des saphirs.

L'innocente jeune fille, beauté de marbre, dormit jusqu'au crépuscule du soir. Vers l'aube, elle s'évanouit de nouveau.

Le marchand et sa femme furent très-inquiets de ce que la nuit elle revenait à la vie, et qu'ils la perdaient pour ainsi dire le jour. Cela désolait le marchand. Il voulut chercher une retraite isolée.

Les deux époux s'écriaient : « Ah! chère enfant,
» ce temps est un temps de trahison; la haine et la
» colère sont les compagnes des gémissements et de la

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» malédiction. On mendie pour de l'or et des biens, et
» l'on dédaigne les promesses de Dieu et la fidélité qu'on
» lui doit. Pardonnez, ô Dieu! Je n'avais pas pensé que
» les dayangs agiraient ainsi. Parce qu'elles ont commis
» ce méfait, Bidasari a subi cet outrage. Eh bien, puis-
» que les dayangs sont si méchantes, et que leurs agis-
» sements sont ceux du démon, allons bâtir une demeure
» au désert, et qu'elle soit un refuge caché et inabor-
» dable. »

Après qu'il eut emporté tout son bien et satisfait tous ses serviteurs, il mit ses résolutions à exécution et bâtit une demeure au désert, un pays agréable. Il construisit là une cabane, entourée de remparts et de sasaks, pourvue comme un beau kampong de sept doubles rangs de palissades et de sasaks cloués à l'intérieur. On y plaça beaucoup de vases et des fleurs, et toutes sortes d'arbres fruitiers y furent plantés. Le jardin se faisait admirer par des arbres couronnés de pisang et par de nombreux pavillons. Le marchand donna à ce jardin de plaisance le nom de *Penglipourlara*. Sa splendeur était indicible, comme celle du jardin de Batara Indra [1]. Tout près de sa demeure le marchand planta des raisins et des grenades. Nul autre jardin n'était si beau; c'était comme le jardin de plaisance du puissant Batara Brahma [2]. Il s'y trouvait diverses sortes de fruits.

Quand tout fut prêt, le marchand et sa femme s'y

[1] Divinité hindoue, dieu du ciel.
[2] Dieu créateur hindou.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

rendirent. Ils partirent vers le soir, emmenant leur fille Bidasari et emportant des provisions. Après avoir voyagé deux jours, ils eurent atteint leur demeure dans le désert. Des tapis de Chine furent étendus et les décors étaient de couleur variée. Toute l'habitation fut ornée de tentures et le plafond figurait le ciel et des nuées; des lanternes et des lampes furent appendues partout. Des rideaux et un lit de repos complétèrent ce séjour enchanteur. La lumière était uniforme, une lumière éclatante. C'était comme un palais de roi, élégant et magnifique à voir. Il y avait aussi une table posée sur un tapis humide et où se trouvaient des boissons pour Bidasari seule, et des bols d'or et des vases de sonasa remplis d'eau. Tout cela était à côté du lit de repos avec du siri jaune et du pinang odorant et très-pur, à l'usage de la douce jeune fille. Le tout était recouvert d'un tissu de fils de soie.

Bidasari portait des bracelets, des bagues et des pendants d'oreilles chargés de brillants. Quatre vêtements ornés de bijoux étaient disposés pour elle sur un coussin.

Quand le soir fut venu, Bidasari se réveilla; elle fut baignée par ses parents et enduite d'aloès et de musc. Après avoir été baignée, elle fut parée de ses vêtements. Ses traits étaient alors beaux et superbes; elle était élancée, svelte et tendre, et elle était redevenue ce qu'elle avait été auparavant; de sorte que le marchand fut tout étonné en la contemplant. Il ne lui cacha point qu'il voulait l'abandonner, et en lui parlant ainsi il perdit toute sa sagesse et sa prudence. Il l'embrassa et lui

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

dit : « Rameau de mon cœur, prunelle de mes yeux, » mon enfant, ne sois pas inquiète; ce que je dis n'est » pas pour te rendre malheureuse. »

Le marchand lui fit toutes sortes de recommandations et lui chanta les plus douces paroles : « Ton père » ne veut pas te méconnaître, mais te dérober à la » mort. »

A ces mots, Bidasari pleura amèrement; elle réfléchit sur son sort, se jeta sur les genoux de son père et s'écria, en versant d'abondantes larmes et comme hors d'elle-même : « Pourquoi voulez-vous me rebuter, mon père; » pourquoi délaisser votre enfant dans ce désert? Je » n'aurai personne autour de moi, et si j'encourais quel- » que danger, qui me viendrait en aide? Je redoute de » rester seule ici; avec qui parlerai-je? Quand mes pa- » rents sont ici près de moi, alors seulement je me sens » heureuse et joyeuse. »

Le marchand entendit ces paroles de Bidasari, et il pleura avec sa femme. Leur cœur était brisé de douleur; cependant ils purent donner à leur enfant maint bon conseil : « Ah! ma fille, ornement de ma tête, ma cou- » ronne, rameau de mon cœur, rayon de mes yeux, » écoute ton père; ne sois nullement inquiète. Je t'ai » conduite ici dans cette retraite, loin de la ville, parce » que si la reine apprenait que tu vis encore la nuit, les » dayangs reviendraient ici aussitôt; et qui aurait le » courage de l'empêcher?... Nous, pauvres et humbles » serviteurs, nous sommes haïs aux yeux des autres. » Les dayangs sont des personnes comme des fleurs

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» multicolores, très-versées dans toutes sortes de ruses;
» ici, elles sont très-aimables; là, cruelles. C'est à elles
» que nous devons tout ce malheur. Je n'ai plus con-
» fiance en elles, car elles sont rusées et trompeuses. Si
» elles venaient ici et voyaient que tu es ici (car c'est
» leur habitude d'errer partout), elles iraient aussitôt
» l'annoncer à la reine qui te ferait chercher, et elles
» sauraient bien s'en disculper. Mais plutôt que cela
» arrive, je suis bien décidé à mourir et à me faire hacher
» en morceaux. Ne sois donc pas tourmentée à ce sujet,
» ma chérie, ma jeune et belle enfant, ma fille accom-
» plie, ne laisse pas ton cœur brûler d'inquiétude. Ton
» père ne peut pas te laisser une compagne, mais après
» deux jours il reviendra : demeure ici, ma fille, ma
» Bidasari; tes parents retournent à la ville, mais leur
» absence sera de courte durée et ils seront bientôt de
» retour. »

Bidasari pensa en elle-même : « Mes parents disent
» vrai; si l'on se doutait que je suis ici, elles revien-
» draient pour me maltraiter. »

Bidasari dit ensuite, tout éplorée et saisie de frayeur :
« Donnez-moi au moins une compagne. »

Le marchand répondit en adoucissant la voix : « Mon
» enfant, ne te fie pas aux domestiques ni aux esclaves,
» car ces gens-là n'agissent que moyennant salaire. »

Bidasari se tut; elle ne pouvait rien objecter à ces
paroles.

Le marchand et sa femme inclinèrent le front et
pleurèrent amèrement.

source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Bidasari invita olars ses parents à manger des friandises qui se trouvoient sur la table; mois ils en goûtèrent peu, à cause de lo douleur qu'ils ressentaient dans leur cœur.

A l'aurore, Bidasari perdit de nanveou connoissance.

Le moreband et sa femme voulurent s'en retaurner ò la ville. Lui, il pleuro d'ottendrissement et dit : « Prunelle de mes yeux, perle de toutes les femmes, rameau de mon cœur, or pur, tes parents te quittent avec une profande tristesse; ils sant affligés et molheureux parce qu'ils n'ont plus un seul enfant; mais cansale-toi, mo chérie, nous revenons bientôt. »

Les deux époux partirent et laissèrent à leur enfont une « nourie [1] », qui ovait la porole ogréable, pour distroire Bidasari.

Le marchand fermo toutes les portes des sept remparts.

Les deux épaux se dirigèrent par un bais touffu en suivant un sentier étrait et raboteux. Ils marchoient, ruisselonts de fatigue et de larmes, et pleins de confiance en Dieu. « Oui, Seigneur; oui, mon Dieu, sayez avec elle; donnez-lui votre oide et votre protection. »

Lorsque les deux époux eurent otteint leur maisan, ils s'assirent onxieux. Ils prièrent tout le jour et donnèrent beaucoup d'oumônes.

Le soir venu, Bidasari se réveilla, et se voyant seule, elle fut troublée et eut peur. Des lormes amères roulè-

[1] Un oiseau.

rent de ses yeux. Que dira-t-elle? Elle se livra au Dieu du ciel.

Hélas! la destinée est comme un roc, et sa destinée fut d'être seule. Il n'est au pouvoir de personne de détourner, de changer ce qui est fatal.

Bidasari s'assied désolée; elle ne peut plus dormir; le hibou gémit lorsqu'il entend le cri du « peladou ».

A l'arrivée de ses parents, chargés de toutes sortes de fruits, elle oublia un peu son malheur et mangea et but toute joyeuse. Son courage se ranima aussi à la voix de cette nourrice avec qui elle pouvait causer.

Ainsi s'écoulèrent ses jours; le marchand revint constamment auprès d'elle, sous prétexte de chasser les cerfs.

---

gallica.bnf.fr Bibliothèque nationale de France

CHANT TROISIÈME

Écoutez un chant où il est parlé du roi Djouhan.

Le sage et puissant prince n'agissait qu'à sa guise, et la princesse Lila Sari était très-heureuse, mais vaine. Depuis qu'elle avait fait mourir Bidasari, sa joie n'était plus pure. Elle pensait en elle-même : « Désormais » le roi ne prendra pas une seconde épouse, puis- » que Bidasari, ma rivale, ne se trouve plus dans la » négory. »

Le roi sans pareil adorait la princesse Lila Sari ; il accomplissait toutes ses volontés et lui donnait tout ce qu'elle aimait. Il était épris d'elle et allait au-devant de ses moindres désirs.

Lorsque la princesse était irritée, le prince cherchait à la calmer par de douces paroles et des baisers, et lui chantait des vers et des sonnets afin qu'elle revînt à son état ordinaire. Le puissant roi se livrait avec elle, toutes les nuits, à des jeux et des ris jusqu'à l'heure de minuit.

Une fois qu'il sommeillait, couché dans son lit, il eut

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

le cœur tourmenté par un rêve. « Que signifierait ce » rêve ? pensa-t-il. Eh bien, je chercherai demain à me » l'expliquer. »

Lorsque le matin apparut, les deux époux se levèrent. Lui, il s'assit sur un tapis d'Égypte et déjeuna avec la princesse.

Après qu'elle eut goûté de tous les mets, les dayangs arrivèrent portant une feuille chargée de parfums; le prince s'en servit et se rendit ensuite au jardin. Tous les mantris, vieux et jeunes, y étaient assemblés. Dès qu'ils aperçurent le roi, ils s'inclinèrent et firent silence.

Le puissant roi dit en voyant le ferdana mantri : « Viens, mon oncle, approche et assieds-toi; je veux » t'interroger. »

A peine le mantri eut-il entendu ces paroles qu'il dit : « Salut, prince miséricordieux ! »

Il s'assit alors au pied du trône. Le roi reprit : « Je » dormais depuis peu de temps, quand je rêvai que la » pleine lune tombait des nues. Que signifie cela ? »

Le ferdana mantri s'inclina et dit en souriant gracieusement : « C'est un signe que vous trouverez une com- » pagne; ainsi l'expliquent les devins; quand la lune » tombe du ciel, cela ne signifie rien autre chose que » vous trouverez une personne d'une origine égale à la » vôtre, accomplie, sage, bien élevée, et la plus aimable » de tout le dessa. »

A ces paroles le visage du prince s'éclaircit et s'anima. Djouhan dit en souriant : « J'ai promis à la princesse de » ne pas prendre une seconde femme si je n'en trouve

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» pas de plus belle qu'elle; et maintenant, mon oncle le » mantri, la princesse est à mes yeux si belle, que son » égale ne peut être trouvée nulle part et qu'on la pren- » drait pour une fleur. Mais quand elle est en colère, » rien ne peut la calmer de longtemps, parce que son » caractère est si acariâtre! La seule pensée qu'elle » est si étrange m'attriste. Si l'on ne satisfait pas à ses » désirs, elle devient furieuse et veut se détruire. Mais » c'est ma destinée, c'est écrit. La princesse est comme » un joyau dont le reflet brille comme un éclair. A ce » moment même, je le dis encore, aucune autre femme » n'est plus belle à mes yeux. La princesse est liée à » mon cœur et étouffe tout autre sentiment. »

A ces mots, le mantri sourit : « Ce que vous dites, ô » roi, est juste; si vous trouviez une personne plus belle » qu'elle, vous pourriez observer vos promesses d'une » autre manière. Si elle est sage et bien élevée, vous » réfléchirez davantage. La belle figure de Lila Sari » peut s'altérer, elle peut être atteinte par les rayons » du soleil. D'après mon interprétation de ce songe, » celle que vous épouserez a quatre qualités. Lorsque » vous trouverez, ô prince, une personne qui désire de- » venir la reine de votre palais, elle doit être d'abord de » race noble; ensuite, elle doit être la plus riche du » dessa; en troisième lieu, extraordinairement belle et » accomplie; enfin, sage et bien élevée. »

Le prince dit en riant : « Vos paroles sont vraies, » mon oncle le mantri; il y a bien des princesses, mais » le difficile est de trouver ces quatre qualités. La reine

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» est bonne et sage et sait gagner les cœurs. Elle com-
» prend tout, les lois et les coutumes, comme il convient;
» c'est pourquoi je ne désire pas épouser une seconde
» femme, ni faire de la peine à celle avec qui je vis
» déjà depuis trois ans en bonne harmonie. Si je voyais
» une apparition céleste, peut-être m'oublierais-je, peut-
» être voudrais-je d'abord l'épouser et donner une com-
» pagne de plaisir à mon épouse. »

A ces mots, le mantri sourit : « Vous dites vrai, prince
» accompli, restez longtemps uni à votre bien-aimée;
» elle possède tout, beauté et intelligence. »

La conversation finie, le roi se leva de son trône et rentra dans son palais au milieu des témoignages de respect des mantris.

Rentré, il s'assit auprès de la princesse; il l'embrassa, caressa ses joues et dit : « Tu es le rayon d'une belle
» reine; oui, tes traits brillent de beauté, comme un
» joyau dans un verre. Quand je dois me séparer de toi,
» j'en suis attristé et n'ai d'autre désir que de revenir;
» tu es comme le mont Maha Mirou. »

La princesse dit au roi : « Pourquoi êtes-vous si vif?
» vous êtes comme un jeune fiancé. »

Le roi sourit et dit : « Rameau de mon cœur, ma
» chérie, ne te fâche pas contre moi, ne puis-je donc
» pas te parler? O ma bien-aimée, ma toute chère, ne
» t'inquiète pas. Je t'ai parlé avec toutes les convenan-
» ces qui te sont dues, n'interprète pas autrement mes
» paroles. C'est comme dans ce vieux dicton : D'abord
» on est épris d'un joli visage, ensuite viennent la sagesse

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» et la prudence, et avec elles on accompogne la bien-
» aimée jusqu'à la mort. Si tu te comportes ainsi, ma
» toute belle, jamais mon cœur ne se partagera entre
» deux femmes, tu l'auras seule. »

Loin d'être irritée, la reine fut charmée des bonnes paroles du roi et de ses tendresses pour elle.

Quond le soir fut venu, les deux époux se bercèrent mutuellement. La reino s'endormit, mois le roi veillait encore. Il était tout ému à la vue de la lune qui brillait ou travers des nuages. Il fut muet d'étounement en se rappelont son rêve.

Il ne sommeilla qu'à l'approcho de l'aube; il entendit lo voix d'un hibou, semblable à lo voix d'un peladou.

Quand il fit jour, le roi et lo reine se levèrent. Ensemble ils déjeunèrent, et le roi se rendit ensuite à l'assemblée des mantris. Là, il donno des ordres : « Préparez
« tout pour demoin, mes seigneurs; rassemblez les
» houloubalangs et les pohlouwons, et les chiens de
» chasse. »

Ainsi parloit le puissont roi : « Prépores tout demain
» et après-demain; voyez tout por vous-mêmes; je veux
» me livrer ou plaisir de la chasse aux cerfs. »

Ayant oinsi parlé oux pegawas et aux bedonwondas, le prince rentra dons son palais et dit ò la reine : « Pré-
» pare, ma chérie, des provisions; je veux aller parcou-
» rir les forêts; ordonne à nos esclaves que tout soit prêt
» pour l'heure où les étoiles brilleront au ciel. »

En entendant ces paroles, la reine fut toute joyeuse et ordonno aux bitis de foire tous les préparatifs : « Fai-

ur e Jallı ɑ.bnf.fr | Bibliothèque nationale de France

» tes cela encore cette nuit, dit-elle; qu'on ne man-
» que de rien. Le roi veut partir cette nuit; cherchez tout
» ce qui est nécessaire. »

Alors les dayangs s'inclinèrent respectueusement et dirent : « Pardonnez-nous, ô princesse! que votre bonheur augmente! Ne vous troublez pas; nous ferons » immédiatement tous les préparatifs. »

A minuit, les deux époux allèrent se reposer derrière des rideaux d'Égypte; le prince berça et embrassa son épouse. Ils ne dormirent pas toute la nuit; lui, il pensait à son rêve et il en était affligé, comme un hibou soupire après le chant du peladou.

A l'aube, le couple royal se leva.

Le roi, le sourire sur les lèvres, demanda : « Les » houloubalangs et les mantris sont-ils déjà rassemblés? »

« Un des bedouwandas s'approcha en s'inclinant et dit : « Salut à vous, mon prince! Tous sont présents; » tous les mantris, vieux et jeunes, attendent vos » ordres. »

Alors le roi dit à la reine, en l'embrassant et lui donnant un sépah : « Reste ici, ma toute belle; je te quitte, » mais je reviens encore aujourd'hui. »

La princesse était joyeuse et elle dit en souriant : « Cherche-moi une jeune biche et emporte avec toi un » kidjang; je t'en conjure, n'oublie pas la petite biche. » J'ordonnerai à mes serviteurs d'en avoir soin, afin » qu'elle soit apprivoisée. »

Le roi répondit en souriant : « Tout ce qu'il est possi-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» ble de faire, ma chérie, je le ferai, et tes désirs seront
» satisfaits. »

Le roi prit congé de la princesse, l'embrassa et lui donna un sépah.

Il se rendit dans la cour en avant du jardin, entouré des mantris, qui portèrent à sa droite et à sa gauche tous les ustensiles de chasse.

Le roi montait un cheval brun avec une selle de velours ornée de franges de perles. Des porteurs de lances, de boucliers, de flèches et de fusils à vent en rotin se trouvaient autour du prince, à son entrée dans les bois.

Le matin, au premier rayon du jour, les bêtes fauves s'enfuirent. Lorsque le soleil fut levé, les mantris et les palhouwans lâchèrent les chiens, et les chasseurs poussèrent des cris sauvages. Vers midi, on aperçut un des animaux que l'on pourchassait.

Alors le roi dit à ses mantris qui étaient assis sous un pagasiri : « Nous sommes tous si échauffés et fatigués !
» Reposons-nous ici. »

La moitié de son escorte s'était égarée, parce que chacun voulait être le premier. L'illustre roi, suivi de trois mantris qui ne l'avaient point quitté, se reposa là et dit à ses trois mantris : « Allez, mantris, chercher de
» l'eau et apportez-la-moi. J'ai une soif brûlante ; cher-
» chez-moi seulement un peu à boire. »

Aussitôt les trois mantris allèrent à la découverte d'une rivière ou d'un vivier. Ils coururent aux alentours et vinrent à la fin au jardin de plaisance de Bidnsari.

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Ils s'arrêtèrent ébahis, puis s'approchèrent.

Quant ils furent près de ce beau jardin, ils se dirent entre eux : « Autrefois il n'y avait pas de jardin ici. » Et l'un demanda à l'autre : « A qui donc appartiendrait-» il ? C'est un endroit charmant ; c'est peut-être un » séjour des esprits. On n'entend pas une voix humaine, » et seulement le cri des minahs et des bajans. Qui » appellerons-nous ? Pourvu que les spectres n'apparais-» sent pas à notre appel ! »

Les mantris errèrent autour des remparts et y découvrirent une porte fermée avec une lourde barre de fer, et essayèrent inutilement de l'ouvrir.

Un des jeunes mantris revint auprès du roi, s'inclina devant lui et dit : « Salut, ô souverain roi, nous avons » cherché partout et n'avons pas trouvé d'eau ; mais » nous avons vu un kampong au milieu du désert, ma-» gnifique comme celui d'un sultan, avec toutes sortes de » mangis et de ramboutans ; nous n'y avons pas vu un » seul mortel. Il est entouré de doubles remparts et de » sasaks, et il ne s'y trouve pas une inscription. Toutes » les portes sont fermées, de sorte que nous n'avons pu » y entrer. »

A peine le roi eut-il entendu ces paroles de la bouche de ses mantris, qu'il se précipita vers cette demeure. Arrivé à la porte, il s'arrêta stupéfait et dit à ses mantris : « Vraiment, c'est comme vous m'avez dit ; j'ai été » ici autrefois, et le bois était alors rempli d'épines et de » rotins. Ce n'est pas le kampong d'un noble, et le » jardin doit être fait depuis peu de temps. Essayez

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» d'appeler les mantris, et voyons s'ils auront peur et ne » répondront pas. »

Les mantris crièrent avec une voix perçante : « Frères, amis, écoutez-nous ! — Venez ici, je vous en » prie ! Donnez-nous un peu d'eau. »

Ils crièrent ainsi sept fois par intervalles, mais il n'y avait personne qui répondît. Alors le roi dit : « C'est » bien, c'est assez ; c'est comme si l'on parlait à des » morts. »

« C'est ainsi, reprirent les mantris ; car s'il y avait » quelqu'un, il en serait autrement. Qui sait si ce n'est » pas le séjour de démons et de spectres ? Il vaut mieux » ne pas y entrer ; nous avons peur et sommes sans » courage ; que tarderions-nous plus longtemps ici ? Ce » sont certainement des esprits qui errent ici. Nous vous » en prions, seigneur, retournez plutôt ; s'ils sortaient, » il pourrait vous arriver malheur ; ne vous exposez pas, » notre crainte est grande. »

Le roi sourit aux mantris et leur parla d'un ton amical : « Comment, vous craignez démons et spectres ? » Mai je n'ai aucune peur. Allez, appelez les houloubalangs ; je veux aussitôt leur ordonner de forcer les » serrures et briser les obstacles, et alors j'entrerai seul. »

Les mantris partirent, rencontrèrent les houloubalangs et leur dirent : « Arrivez bien vite, houloubalangs ! »

Les houloubalangs se rendirent auprès du prince. Le roi dit en riant : « Venez, jeunes houlaubalangs, brisez » les serrures qui sont là. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Aussitôt les houloubalangs se précipitèrent et brisèrent facilement les serrures.

Le roi s'en réjouit, et lorsque les portes furent ouvertes, il entra seul. Tous les mantris furent affligés et craignirent qu'il ne lui arrivât quelque malheur.

Les mantris lui crièrent : « Laissez-nous vous accompagner, car il y a peut-être beaucoup de démons et » de spectres qui se cachent et restent silencieux. »

Le prince entendit les vieux mantris parler ainsi et leur répondit gaiement : « Non, révérends mantris, je » ne veux pas vous prendre avec moi, j'entrerai seul; » ne soyez pas inquiets et ne parlez plus de cela. Quand » Dieu a décidé quelque chose, ses desseins doivent » s'exécuter. Même, si je devais brûler dans les flammes, » je me confierais encore à Dieu; sa volonté est infailli» ble; il détournera tout malheur. Nous, hommes, nous » n'avons aucune puissance. Je veux voir une fois cette » apparition; si c'est ma destinée de la voir et la volonté » du Dieu unique, je sortirai sain et sauf, mes amis; » soyez sans inquiétude pour moi. Si mes yeux décou» vrent quelque chose de mal, je vous appellerai et vous » accourrez. J'ai peur aussi et ne suis pas courageux, » mais vous ne devez pas pour cela m'accompagner. Main» tenant j'entre, et vous, attendez-moi ici. »

Les mantris s'inclinèrent et dirent : « Nous ne pou» vons pas nous y opposer, puisque vous le voulez; » entrez donc seul. »

Lorsque le roi eut entendu ces paroles, il entra sans aucune suite. Il vit tout cet intérieur richement orné

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

comme un temple ; innombrables tapis de soie et tentures peintes, figurant des nuages et des roues rayonnantes, et des lampes appendues alternant avec des lanternes et des candélabres. C'était comme un palais de roi ; les nuages représentaient des fleurs, les yeux en étaient éblouis, et des siéges et des tables complétaient l'ameublement.

Le roi en parcourant les appartements fut de plus en plus étonné de tout ce qu'il voyait. C'était un signe de la toute-puissance de Dieu. Le roi alla à droite, à gauche, et nulle part il n'aperçut de vestige humain. A peine vit-il une nourie qui étendait ses ailes vers la terre et criait : « O roi, ô illustre sultan, que faites-vous ici ? » C'est le séjour d'esprits et de démons qui vous déchi» reront dans le désert. »

« Dang Semie est originaire de Pétanie et est devenue » belle-fille de dang Lila ; j'ai pitié de cet homme, que » les esprits frapperont, sans que personne l'accompa» gne dans la mort. »

Le roi leva les yeux et s'étonna d'entendre un oiseau parler, qui s'envola ensuite et se cacha derrière un lit de repos.

Il fut stupéfait de la disparition de la nourie : « Où » s'est-elle envolée ? s'écria-t-il ; cherchons-la tout de » suite. »

Le roi ouvrit les rideaux et aperçut, étendu sur un lit de repos en forme de dragon, un être humain qui dormait là comme un mort, couvert d'un drap bleu de ciel, mais dont les traits reflétaient la douleur. Son

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

sommeil était semblable à celui d'une chouette qui gémit, mais doux comme une mer de miel.

Le roi pensa en lui-même : « Serait-ce un enfant » d'origine céleste ? ou bien aurait-il feint de dormir à » l'approche de quelqu'un et se serait-il couvert de ce » drap ? »

« Pourquoi, dit le prince, pourquoi ferme-t-il telle- » ment les yeux ? Éveille-toi, viens, faisons connais- » sance, soyons amis et aimons-nous. »

Ainsi parla le prince trois fois, mais il ne remarqua aucun mouvement.

Il se plaça de sa personne sur le lit de repos et pensa en lui-même : « Si c'est un démon ou un fantôme, pour- » quoi tient-il les yeux si fermés ? S'il s'obstine à se taire, » il quittera au moins le lit en me sentant près de lui. » Peut-être est-ce bien un mort qui est possédé par son » père. »

Le roi devint de plus en plus audacieux.

Un parfum délicieux s'échappait de ce corps, mais ce corps était immobile comme le cœur d'un arbre.

Il découvrit à ses côtés une boîte de bétel pleine de siri et de pinang.

Alors il eut d'autres pensées : « Cette personne paraît » être une femme qui n'est pas morte, mais qui est hon- » teuse ; elle est certainement d'origine céleste, mais » née peut-être d'une princesse. »

Alors le roi s'approche davantage, enlève le drap qui couvre Bidasari, et à peine l'eut-il aperçue, qu'il resta muet d'étonnement, car la beauté de ses traits était

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

comme l'œuvre d'un artiste. Taut hors de lui, il s'écria : « Éveille-tai, ma chérie, éveille-toi. »

Et en même temps il souleva Bida et dit en l'embrussant : « Non, amie, n'aie paint peur de moi ; laisse-» mai entendre ta voix, mon ar, mon rubis, man joyau » virginal ; tan âme est liée à man cœur. »

De nouveau il la serra dans ses bras, et la couvrant de baisers il lui chanta diverses chansons : « Ma bien-» aimée, tu ne recouvres pas ta pensée ; je te regarde, » mais tu es évanouie. C'est cependant un être humain » que j'ai devant mai, puisque je la vois respirer. »

Le rai ne put revenir de son étannement ni rien s'expliquer : « Comment tes yeux sont-ils ainsi fermés? » dit-il. Ne sommeille pas trop longtemps, mn bien-» aimée ! Ton visage est si beau, il a conquis man cœur : » mon trouble est extrême. »

Et il l'embrassa de nouveau ; en la serrant dans ses bras il la couvrit de nouveau de baisers.

Il prit du siri de la baite de bétel et en sortit le sépah ; il la contempla et l'aima d'un cœur brûlant. Et il s'écria : « Ah ! ma chérie, ah ! être céleste, le plus digne d'amaur » du mande entier ! »

Maintenant, il est encare question des mântris.

Camme ils étaient assis, ils se levèrent et se dirent l'un à l'autre : « Que fait dane ici le rai si longtemps ? »

Un des bedauandas dit : « O mantris accamplis, priez » danc le roi de retourner ; si quelque malheur lui sur-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» venait, que deviendraient les mantris? Tout le pays en
» serait affligé. Rappelez-le, mes seigneurs. »

Aussitôt le ferdana mantri longeu la maison et s'écria :
« Prince accompli, retournez, je vous en prie, à la né-
» gory! Vous vous oubliez; qu'attendez-vous donc?
» Déjà le soir approche; revenez plutôt demain avant
» le lever de l'aurore. Nous craignons fort que les esprits
» ne se mêlent à cette visite. Revenez donc, ô roi; vos
» mantris et vos houloubulangs ont faim. »

Mais l'illustre prince était fou d'amour pour Bidasari.

Lorsqu'il entendit la voix du mantri, il revint à lui.

Il était tout ému et troublé; il l'embrassa et dit :
» Rameau de mon cœur, rayon de mes yeux, je t'aban-
» donne, ma bien-aimée, mon or virginal. »

Il couvrit alors Bidasari d'un drap nommé « sersaric» :
« Oui, ma chérie, vous êtes comme un ange; je revien-
» drai demain pour sûr. »

Alors il quitta le lit de repos, tout attristé et sans pouvoir proférer une parole.

Après avoir fait deux ou trois pas, il retourna près d'elle : « Ah! ma bien-aimée, mon adorée, mon cœur
» est horriblement déchiré lorsque je te contemple, ô
» ma belle. »

Il l'embrassa encore une fois et s'écria, comme s'il rêvait éveillé : « Ah! ma bien-aimée, si tu étais vrai-
» ment morte, mon cœur ne t'aimerait pas ainsi; quand
» je te regarde attentivement, tu vis, ma chérie, tu n'es
» pas morte. Peut-être es-tu irritée? et à cause de cela,
» ton cœur serait-il tout troublé? »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le prince finit par surmonter son émotion et sortit.

Il trouva les mantris assis les uns à côté des autres, murmurant et très-contrariés : « Pourquoi, ô roi, vous » attardez-vous si longtemps, comme si vous donniez » audience dans votre palais? Nous, vos humbles sujets, » nous craignions qu'il ne vous arrivât malheur. Qu'y » a-t-il donc à voir là de si étrange, que vous soyez si » imprudent? »

Le roi répondit en riant : « Il n'y a là rien à voir. »

Les mantris remarquèrent que son regard s'obscurcissait; ils s'approchèrent lentement, s'inclinèrent et dirent : « Il nous paraît, ô roi, que vous êtes très- » affligé. »

Le prince répondit en riant : « Pas la moindre émo- » tion n'agite mon cœur. Mais parce que j'eus mal à la » tête, je m'endormis sur un lit de repos. C'est sans con- » tredit un séjour de démons et d'esprits, mais ils se » tiennent cachés; lorsque j'entendis la voix du mantri, » je me troublai et fus effrayé. »

Ainsi parla le roi; il se leva, ferma lui-même la porte et dit : « Venez, mantris, et retournons, de peur que » les démons ne viennent nous surprendre. »

Les mantris approuvèrent le roi parce qu'ils étaient anxieux et tremblants. Et le roi s'en retourna entouré de ses mantris.

Il partit très-ému et dit au mantri ferdana : « Nous » nous sommes fatigués bien inutilement, mon oncle; » nous n'avons eu aucun avantage, revenez cette nuit » et nous récommencerons demain. Car j'ai promis à la

9.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» princesse de lui rapporter une jeune biche ot un » kidjang. »

Les mantris et les houlanbalangs furent très-réjauis et dirent : « Nous exécuterans taus vos ordres; ce jaur- » ci nous a été contraire, demain peut-être nous aurans » du gibier. »

Larsqu'ils furent rentrés dans la négary et que le rai cut passé le seuil de son palais, il pensu à Bidasari en voyant la princesse.

Il se soulagea en lui adressant la parale : « Ah! ma » bien-aimée, ar virginal, je n'ai pas réussi à t'apporter » ce qua tu désires; ne sais pas fâchée, ma chérie, je » n'ai pu rien décauvrir. Mais j'ai résolu de retaurner » demain à la chasse, afin de mériter une récampense » camme j'ai mérité aujourd'hui tes reproches. Mon » rubis, ma chérie, man cœur étauffe d'amour pour » toi et j'épraave une peine indicible à me séparer de » tai. Rameau de man cœur, rayan de mes yeux, tan » image est gravée dans man âme. »

La princesse répondit en lui sauriant : « Sayez apaisé, » man ami; je ne suis nullement fâchée contre vaus. Ce » n'était pas notre destinée d'avair du gibier aujourd'hui. » Eh bien, ne me quittez plus. »

Puis, le rai invita la princesse à se mettre à table, entaurée d'un grand nombre de dayangs. Mais pendant le repas il était taut distrait et son cœur agité.

Après avair dîné, il prit du siri dans la baîte de bétel et dit : « Viens, ma bien-aimée! » Et il la conduisit par la main dans sa chambre à caucher. Taut san être était

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

tourmenté et son cœur était près de Bida. Il chercha à se distraire en embrassant la princesse et en la caressant. Elle s'assit sur ses genoux.

Le prince était très-agité ; il soupira et gémit profondément. De toute la nuit il ne ferma l'œil et s'assit en s'appuyant aux coussins ; ses pensées étaient auprès de la jeune fille, et il se représentoit toute sa beauté.

Avant l'aube, au chant des coqs, le couple royal se leva.

Le prince donna l'ordre aux mantris de se réunir et de se rendre près de lui, et à ceux qui voulaient l'accompagner de paraître avec leurs armes. A l'aurore, le roi partit.

Revenons maintenant à Bidasari. Lorsque la nuit fut dissipée, elle se leva dans sa solitude ; elle mangea et but ce qu'elle désirait. Puis elle alla se baigner, et après s'être parfumée, elle revint dans sa chambre à coucher et prit du siri dans la boîte de bétel. Elle y aperçut un sépah récemment employé ; elle le jeta loin d'elle et pensa en elle-même : « Qui aurait fait usage de cela ? Quelqu'un est-il venu ici ? »

Très-inquiète, elle parcourut ses appartements, allant çà et là, mais rien n'était dérangé ; le sépah fut la seule chose qu'elle trouva dans la boîte de bétel. Puis elle se dit : « Quelqu'un a été ici tout près de moi et s'est » caché quand je me suis levée. » Tout ce qui lui vint à l'esprit était enveloppé de doute et elle s'écria : « Dieu

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» nous garde! faut-il voir ici l'action d'un démon qui
» m'aurait rendue malheureuse? Si c'eût été un homme,
» il m'aurait certainement embrassée. Si c'eût été mon
» père, il en serait resté quelque trace; les mets seraient
» augmentés de ceux qu'il m'aurait apportés.

Elle découvrit ensuite sur son lit que la courte-pointe était déplacée et que le siri de la boîte de bétel était répandu; à cause de cela elle devint toute craintive : « Qui donc a été ici, pensa-t-elle, et s'est arrêté » ainsi près de moi? Mon père a été bien imprudent de » me laisser ici seule. »

Elle s'assit sur son lit de repos, le cœur affligé, et versa un torrent de larmes sans pouvoir confier sa peine à âme qui vive.

Elle se dit en elle-même en pleurant sans cesse : « Quand on ne peut vivre comme il convient, il vaut » mieux mourir. Mes parents ne peuvent être pardonnés » de m'avoir abandonnée ici comme une impie. Quand » je serai malheureuse, ils seront inconsolables. »

Et les minas, et les bajaus, et les nouries commencèrent à chanter. Elle prit un drap chargé de dessins, s'en couvrit et s'endormit.

On raconte maintenant comment le roi erra dans le désert et les bois, suivi de ses houloubalangs et de ses mantris auxquels il avait ordonné de l'accompagner à la chasse. Il suivait le chemin qu'il avait choisi. Son cheval frappa du pied le sol et vola au kampong de Bidasari,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Tous les mantris s'inclinèrent devant lui et dirent : « Vous ne prenez pas le bon chemin, ô roi! Ceci, ô » prince accompli, est le kampong des démons et des » spectres. Vous suivez un chemin où vous ne trouverez » pas de gibier. Ne nous y engageons pas, car les spec- » tres nous déchireront. »

A ces mots, le roi se tut et sourit; il fit comme s'il n'avait pas entendu et se dirigea vers le kampong de Bidasari.

Les mantris et quelques autres voulurent s'y opposer; ils revinrent à la charge, s'inclinèrent et dirent : « Rien, » ô prince, ne peut vous faire obstacle; votre courage » est imprudent. »

Lorsqu'on fut arrivé près des palissades, les mantris crièrent et firent du bruit : « Soyez maudits, démons, » sortez d'ici, envolez-vous dans les ronces. » — « Ne » sont-ils pas des pegawis d'élite, ceux qui suivent par- » tout le roi? S'ils étaient lâches et sans courage, ils ne » pourraient porter ce nom. »

Tous s'inclinèrent alors en souriant et répondirent avec politesse : « Si vous voulez éprouver le courage de » vos vieux serviteurs, nous vous prions de nous con- » duire au milieu des mauvais esprits. »

Le prince leur dit en riant et en ouvrant la porte de Bida : « Ne vous inquiétez pas, messeigneurs, laissez- » moi seulement un instant; j'entre et sors aussitôt. »

Les mantris répondirent en s'inclinant : « Faites, ô » prince, comme vous dites, nous portons vos ordres sur » nos têtes et vous recommandons au Tout-Puissant. »

ource gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le prince entra seul dans la demeure de Bidasari. Il fut stupéfait à la vue de ses appartements; car il découvrit dans la salle de bains un vêtement mouillé; il voyait des lanternes et des lampes bien entretenues pleines d'huile. Il se rendit ensuite dans un lieu de repos, et, ouvrant les bahuts qui étaient là, il remarqua les traces d'un récent repas. Dans un autre endroit, il aperçut les restes de boissons qui venaient d'être versées.

Après avoir parcouru ces chambres, il s'approcha du lit, ouvrit les rideaux et vit Bidasari couverte d'un drap chargé d'images. Il pensa en lui-même : « Il est certain » maintenant qu'elle n'est pas morte et qu'elle vit, et » que c'est peut-être son sort de vivre la nuit et de » mourir le matin. »

Alors il s'approcha un peu plus et contempla ses traits brillants. Un parfum délicieux s'exhalait de son corps; il enleva le drap et se délecta à ce spectacle. Il la contempla et vit que des larmes avaient naguère roulé de ses yeux, et que les coussins ornés de broderies en étaient tout mouillés. A cet aspect, son âme devint plus triste.

La figure de la jeune fille était belle et ses cheveux bouclés l'encadraient artistement. Ses sourcils ressemblaient à un nuage et ses yeux étaient gonflés par les pleurs. Il la prit dans ses bras et s'écria en l'embrassant : « Ah ! mon joyau virginal ! rameau de mon cœur, rayon » de mes yeux, pourquoi parais-tu si affligée ? »

Il la prit sur ses genoux, la caressa et lui donna des baisers.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Il étoit ivre d'amour et de douleur; il pleurait d'émotion : « Mon or, mon rubis, ma carboucle éclatante! tes traits sont comme ceux de Nila Sépraru, » ton origine est pure et sans tache; comment ne t'ai-» merais-je pas? Ta beauté est indicible, tu es au-dessus » de toutes les couronnes, la gloire de tous les pays. » Hier, j'ai été ici pour me trouver seul avec toi, ma » chérie, je pris alors du siri de ta boite de bétel; mais » je vois maintenant que tu as rejeté le sépah. Mon cœur » t'aime, mais je ne suis plus maître de moi. Je ne puis » plus vivre sans toi, tu es l'âme de mon être : n'as-tu » donc pas pitié de moi? Je suis comme si ma respira-» tion s'étoit arrêtée dans ma poitrine. Je suis accablé » sous ton charme. Les membres de mon corps sont » affaiblis et j'ai perdu ma science et mon entendement. » Je veux satisfaire à ma passion; — mais si vos parents » survenaient par hasard, — car ils appartiennent à une » autre race et ont aussi d'autres mœurs, — et si quel-» qu'un de nous deux péchait, tous deux nous en subi-» rions les conséquences. »

Plus il la regardoit, plus il s'affoloit et devenait éperdu. Il prit la jeune fille sur ses genoux, l'embrassa et lui chanta ce panton :

« Une rose de Chine dans un vase. Va au *passer* » acheter une boîte de bétel. Ma tête s'égare, quand je » t'admire, ma belle.

» Va au *passer* acheter une boîte de bétel, ornée de » sountings de tjempakku. Quand j'admire tes traits,

» mo chérie, tu m'apparois comme un habitont du cé-
» leste séjour.

» Ornée de soutings de tjempakka, sorbet versé dons » une carofe, tu es comme un hobitont du céleste sé- » jour, lo consolotion d'un cœur oimont.

» Le sorbet versé dons une corafe est un excellent ra- » fratchissement pour une femme faible. Tu es lo-con- » solotion d'un cœur oimant, et souloges les tendres » désirs. »

Revenons oux montris. A l'npproche de lo nuit, ils se dirent entre eux : « Que fait done ici le roi si longtemps? » Ils étaient très-inquiets touchant lo manière d'agir du prince, qui étoit celle d'un homme dont le cœur est tout à fait changé et ogité.

« J'ai bien peur, s'écrie l'un d'eux, en voyant ce qui » arrive nu roi; peut-être est-il possédé par un esprit, » qu'il revient ici en moins de deux jours. »

Aussi, les houloubalangs et les pahlouons délibérèrent sur la conduite du prince. « Pourquoi ogit-il ainsi? se » demandèrent-ils. Il a dit qu'il voulait chasser. » Ils s'odressèrent olors au ferdano mantri : « Priez le roi de » venir ici. Que fait-il donc là seul jusqu'à lo chute du » jour? Il reste lò comme s'il étoit ensorcelé; les démons » sovent bien le retenir; mais qu'en adviendra-t-il si le » roi est malheureux? »

Tous les mantris et houloubolangs étaient on ne peut plus inquiets et effrayés. Ils s'assirent tout tristes

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

et se dirent : « Pourquoi le roi tarde-t-il à partir ? »

Un mantri alla très-affligé à la rencontre du roi ; il cria plusieurs fois : « Allons, ô roi, revenez. Que voyez-» vous donc là, ô prince ? Le jour décline, la nuit appro-» che, et vos serviteurs sont ici depuis l'aurore. »

Le roi fut saisi en entendant la voix du ferdana mantri. Il se leva lentement, dépasa Bidasari et gagna la porte, la figure pâle mais souriante. Il répondit au ferdaaa mantri : « Viens ici, mon oncle ; causons en-» semble ; ne sois pas inquiet ni affligé ; il ne s'agit pas » de malheur, et s'il en était ainsi, j'en serais la première » victime. »

Le mantri se courba et dit : « Ce n'est pas ce que » nous voulons, ô roi ; si quelque malheur devait sur-» venir, c'est nous qu'il devrait atteindre. Sultan accom-» pli, aux traits lumineux, ne craignez aucune calamité ; » c'est nous, faibles mortels, qui succomberions les pre-» miers. Je ne vous trompe pas, ô le plus illustre des » hommes, votre jeunesse et votre perfection dominent » mon cœur. Seigneur, ô kalife, ô prince très-honorable, » ne voulez-vous pas retourner ? »

Le prince répondit : « Sois tranquille, mon oncle ; je » ne reviendrai pas cette nuit ; dis aux mantris et aux » houloubalangs que j'ai résolu de ne pas revenir. Qui-» conque y consent peut rester près de moi pour vivre » et mourir avec moi. »

A ce langage, le mantri fut étonné et pensa : « Qu'ar-» rivera-t-il donc, si le roi donne de pareils ordres ? »

Il s'inclina alors devant le prince et dit : « Puisse, ô

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» roi, votre bonheur être sans bornes ! Qu'y a-t-il donc » à faire dans cette demeure des spectres, pour que vous » abandonniez votre négory ? Permettez que je vous » conseille, moi votre vieux serviteur. Que je sois maudit si je désire votre malheur ! Vous êtes pour nous » comme le corps et l'âme, vous êtes notre seule espé» rance ; répondez-moi selon la vérité, je vous ai donné » un bon conseil. Comment, moi, sujet de votre cou» ronne, comment pourrais-je désirer votre honte ? Je » suis on ne peut plus inquiet de ne pas vous voir reve» nir. Vos traits sont pâles et témoignent du trouble de » votre âme. »

Le roi soupira et dit : « C'est vrai, mon oncle ; tel » est l'état de mon cœur. Mais la volonté de Dieu » est sainte et pure ; il mènera à bonne fin ses desseins » sur moi. Hier, pendant que j'étais ici, j'ai vu un être » céleste, dont le visage était celui d'un ange ; il était » seul ici. »

Et le roi raconta au mantri tout ce qui s'était passé : « Mais, ajouta-t-il, n'ébruitez pas ceci et n'en parlez à » personne. Laissez retourner la moitié des mantris et » faites-les revenir demain. Si la reine s'informe de moi, » dites-leur de répondre que je resterai encore un jour » à me distraire. »

Lorsque le roi eut ainsi parlé, le mantri s'inclina devant lui.

Alors les houloubalangs s'en retournèrent, selon les ordres du roi.

Une moitié partit, l'autre resta.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Après avoir ainsi parlé, le prince rentra, et s'assit de nouveau sur le lit de repos.

Le soir était à peine descendu. Quand tout fut devenu sombre, Bidasari fit un mouvement et se réveilla.

En apercevant le roi, elle fut effrayée et voulut fuir. Mais le prince la saisit, l'embrassa et lui dit : « Mon or, » mon rubis, mon âme, ma chérie, où veux-tu aller ? Je » suis seul près de toi et j'étais ici il y a deux jours. » Tout ce temps, tu étais sans connaissance. Où veux-tu » aller, mon amie ? »

Bidasari fut toute troublée et trembla. Le roi voulut la prendre sur ses genoux ; mais elle se précipita à terre en pleurant, et les pensées roulèrent dans son cerveau : « Est-ce aussi un des démons ou des esprits ? Me voyant » seule, il a voulu venir ici ? »

Le doute s'empara d'elle de plus en plus, elle s'irrita contre lui et le maudit. Toute en pleurs, elle dit : » Éloigne-toi d'ici, toi, démon ou spectre ! »

Le roi sourit, la caressa, la prit sur ses genoux et l'embrassa : « Ah ! ma chérie aux traits célestes, je suis » une créature comme toi. Je ne suis pas un démon, je » ne suis pas un fantôme. C'est une personne qui vient » à toi. Ne sois donc pas craintive ; je désire faire de toi » mon épouse. »

A ces mots, Bidasari se troubla davantage, elle se leva et voulut s'enfuir ; mais le roi l'arrêta et chanta ce panton :

« Hang Sophian plante du toumou. Conserve ce vase

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» dans une fontaine. Il est écrit là-haut que nous devons
» tous nous rencontrer.

» Comment pourrions-nous changer cet arrêt !

» Conserve ce vase dans une fontaine. Dang Djaulita
» cueille le tjoulan, l'origine d'un basilic à Pekudjangan.
» Eh bien, laissons-nous connaître l'un l'autre, afin que
» nous puissions nous aimer éternellement. »

Ces paroles étonnèrent Bidasari, et elle s'écria en se jetant à terre : « Serais-tu aussi un pirate? Pourquoi viens-
» tu ici? Je ne veux pas; non, je ne veux pas que tu me
» parles avec tant d'audace. Eh bien, retourne bien vite
» et emporte tout ce qui m'appartient. Hâte-toi, car si
» mes parents venaient ici, ils te couperaient certaine-
» ment en pièces. Ils te tueraient, et personne ne t'ac-
» compagnerait dans la mort, et tu n'obtiendrais aucun
» pardon! »

Le roi dit en souriant : « Ah ! ma bien-aimée, pru-
» nelle de mes yeux, que me font tes trésors? Toi seule
» est greffée dans mon cœur. En effet, je suis un pirate,
» mais c'est ton cœur que je veux dérober ; c'est pour-
» quoi je suis venu ici, et s'il survenait un millier de dé-
» mons et de spectres, ils ne me feraient point peur. »

L'anxiété de la jeune fille augmentait toujours, et sa colère éclata.

« Dussé-je être brisé, dit le prince, tu m'accompa-
» gneras dans la mort. »

Bidasari pleura et le supplia en se jetant sur son lit de repos.

Bibliothèque nationale de France

Le roi la souleva et lui dit : « Pas de pleurs, ma » bien-aimée, mon or pur; pas de pleurs, ma chérie, » gloire de ma couronne; pas de pleurs, mon âme! car » les pleurs que tu verses, je les estime à une aussi haute » valeur que moi-même. Ah! mon adorée, mon or ar- » tistement travaillé, où veux-tu aller? N'as-tu donc pas » compassion de moi, ni de ma tristesse? »

A ces mots, Bidasari versa de plus abondantes larmes. Elle eut peur et trembla, et se précipita du lit.

Le roi sourit et dit doucement : « Joyau virginal, or » sans pareil, dussé-je mourir pour toi, dussé-je être » écrasé par les spectres, je garderais un silence absolu. » Qui oserait, si ce n'est un esprit ou un spectre, me re- » garder en face? Tu es comme une fleur unique, ta » beauté a l'éclat de la pleine lune. Je suis un prince » puissant; qui oserait s'opposer à moi? Où veux-tu » aller, or virginal? »

Ainsi lui parla-t-il avec les yeux les plus tendres.

Bidasari était toute troublée et confuse. « Laissez- » moi vous suivre, s'écria-t-elle. N'approchez pas! Je » vous le défends. Tout m'attriste et m'afflige; arrière, » arrière, malheureux! Je veux aller me laver la figure. »

Le roi sourit et dit : « Allons, mon amie, laisse-moi » laver ta figure. »

Mais elle, elle était très-irritée et jeta l'eau au visage du roi.

Cela réjouit le prince et il dit en riant : « Pas de cette » manière, ma chérie; tu as mouillé tout mon vêtement.

» Là on chante et l'on s'amuse gaiement. Un clou

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» que l'on plante ne peut croître. Puisque tu as mouillé
» tout mon vêtement, je désire l'échanger contre le vête-
» ment de ton corps.

» Prends-tu une viole, ou un plateau, ou une boîte
» de bétel, je le fais aussi. Angang est le roi d'un autre
» dessa. Pour toi, en souvenir de toi, ma chérie, ce vê-
» tement mouillé séchera à mes membres.

» Angang est roi d'un autre dessa. Un tjempedak est
» à vendre dans une boutique. Que ce vêtement mouillé
» sèche à mes membres ou qu'il reste mouillé, je ne m'en
» inquiéterai pas. »

Après que Bidasari se fut lavée, elle voulut se cacher derrière son lit, mais le roi la saisit et s'y opposa. Il la porta lui-même à son lit et l'embrassa avec de tendres paroles : « Mon or, mon rubis, joyau virginal, ne » sois pas irritée contre moi. Écoute-moi, ma bien-aimée, » entends le secret de mon cœur. Je veux rester ici pour » attendre tes parents. Écoute, ma chérie, écoute, ma » bien-aimée. Je me trouvais à la chasse, et tandis que » j'errais sans savoir où j'étais, je vins ici très-agité. Hier » aussi j'étais ici, m'étant adonné à la chasse, selon le » désir de la reine, qui voulait avoir un kidjang pour » l'apprivoiser. Pendant deux jours, je l'ai recherché » avec l'aide des mantris et des houloubalangs. Et de- » puis que j'ai vu tes traits éclatants, je ne veux plus » m'en retourner. Ne t'effraye pas, je ne te ferai pas de » mal ; quand tes parents arriveront, je leur deman- » derai, comme il convient, ta main. Et j'aime à croire » que tes parents me l'accorderont. Je suis d'une race

» qui est la semence du pays. Je regrette qu'elle soit » d'origine humaine et la tienne céleste ! Si tu y con- » sens, ma bien-aimée, je te conduirai à mon palais, tu » seras assise à côté de la reine et tu vivras dans la » félicité. »

Bidasari inclina le front et pleura, et toute rouge de pudeur, elle pensa : « Je ne m'imaginais pas que ce fût » un roi. J'ai parlé tout à l'heure d'une manière bien » inconvenante, puisse le roi ne pas être irrité ! »

Le roi vit combien la jeune fille était inquiète, il la calma avec de tendres paroles : « Rameau de mon cœur, » lumière de mes yeux, ne sois pas affligée, ma chérie. » Dès que tes parents m'auront donné leur consentement » je te mènerai à ma négory. De ce bois à mon palais, » on peut se rendre en un jour ; ce ne sera donc pas dif- » ficile d'y aller et d'en revenir. »

A ces mots, elle ne douta point que ce fût le roi du pays, et l'effroi que lui avait causé la reine lui fit perdre connaissance. Elle dit doucement en se soulevant du lit de repos : « Je suis une humble sujette, ne me donnez » pas de trône, ô prince ; je ne suis ni esprit ni spectre, » et j'ai mes parents dans la négory. »

Le roi en entendant ce langage fut stupéfait d'éton- nement et dit tout joyeux : « Mon or, mon rubis, ma » bien-aimée, comment s'appellent tes parents? dis-moi » cela. »

Alors elle répondit d'une douce voix : « Le nom de » mon père est Lila Djouhara. Il demeure à Pesara, » dont il devint le conseil. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

L'étonnement du prince augmenta toujours ; il reprit avec affabilité : « Eh bien, ma chérie, dis-moi la vérité ; » pourquoi t'ont-ils traitée ainsi ? Pourquoi t'ont-ils » abandonnée dans cette solitude ? Lila Djouhara n'est » pas pauvre ; c'est un riche marchand, d'honorable » naissance, qui a beaucoup d'esclaves et de serviteurs. » Pourquoi te laisse-t-il dans ce désert ? A quoi lui ser- » vent ses trésors ? Il se soucie de ses esclaves et de ses » serviteurs. Pourquoi n'a-t-il pas donné un trône à son » enfant ? son enfant qui est le joyau d'une couronne ? » Il est renommé parmi tous les marchands. Il a bon » cœur et est sincère. Quelle peine ou quelle contra- » riété l'a forcé de cacher sa fille dans les bois ? Dis- » moi cela et ne me cache rien. »

Elle fut très-embarrassée des questions que le roi lui posait ; elle se dit en elle-même : « C'est la faute de sa » femme ; mais si je lui raconte ce qui est arrivé.... Il » ne m'a pas vue, lui, dans le palais. S'il ne me croit » pas, je serai une menteuse à ses yeux. »

Le roi reprit par intervalles : « Rameau de mon » cœur, rayon de mes yeux, pourquoi gardes-tu le » silence et ne parles-tu pas ? Raconte-moi donc ce que » je t'ai demandé. »

Et pendant que le roi la contemplait, les yeux de la jeune fille s'obscurcissaient et son visage si doux trahissait la crainte et l'anxiété qui l'accablaient.

Lui, il sentit fendre son cœur et dit : « N'hésite pas. »

Mais Bidasari était affligée et versait des larmes. Elle redoutait de parler et de lui faire connaître les tendan-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ces de la reine. « Comment, pensa-t-elle, lui répon-
» drais-je ? Peut-être le roi ne me croira pas, et supposera-
» t-il que je veuille l'induire en erreur, puisqu'il n'a pas
» été témoin des mauvais traitements que la princesse
» m'a fait endurer, car je suis à peine digne d'attirer
» ses regards, moi humble fille. C'est pourquoi il dira
» que je suis ensorcelée, et le puissant roi sera irrité et
» me fera certainement mourir. Si mon père était ici
» cependant, je saurais lui parler. »

Son anxiété s'accrut toujours et ses larmes coulèrent abondantes.

Le roi en eut pitié et la prit sur ses genoux.

« Mon or, mon rubis, s'écria-t-il, mon joyau, pour-
» quoi pleures-tu ainsi, ma chérie? » Il l'embrassa et lui donna un sépah : « Mon âme, tu es comme un ange;
» sois sans crainte, confie-moi ton chagrin. Pourquoi
» as-tu été abandonnée ici? Par quel sortilége est-il
» arrivé que tu veilles la nuit et que tu t'évanouisses au
» matin? Si tu es en vérité une fille de Lila Djouhara,
» je te prendrai avec moi, je te ferai mon épouse puis-
» sante, et l'amour de tes parents pour toi ne fera
» qu'augmenter s'ils veulent m'accepter pour leur gen-
» dre! S'ils veulent te laisser t'en aller avec moi, je leur
» accorderai tout ce qu'ils désirent. »

Le cœur de Bidasari fut tout troublé lorsqu'elle entendit ces paroles du prince; elle ne sut comment s'excuser et craignit que le prince ne la conduisît à la négory. Elle pleura amèrement et pensa en elle-même : « Si
» telle est sa volonté, je mourrai certainement. Si je ne

Bibliothèque nationale de France

» veux pas lui parler, il m'enlèvera. Mes parents, qui » m'aiment tant, ne sauront jamais que je suis morte. » Je n'ose avoir confiance, car la reine est trompeuse et » rusée, et si jamais j'apprends au roi que j'ai été prise » dans ses filets.... Elle a été si cruelle à mon égard » quand elle me croyait sa rivale. Que sera-ce si je lui » prends son époux ! »

Bidasari ne pouvait plus maîtriser son émotion. Elle quitta les genoux du roi, s'inclina avec tristesse devant le prince et lui dit d'une douce voix : « Mon roi, mon » glorieux souverain, la peur m'empêche de parler.... » Moi, votre humble, votre indigne servante, je ne suis » pas faite pour un trône royal.... Puisque vous aimez » de causer avec moi, comment oserais-je mentir? Si » vous me voulez du bien, la reine se fâchera.... Mes » parents la redoutent beaucoup; c'est pourquoi ils » m'ont conduite ici. Déjà depuis trois mois, j'ai aban- » donné la mégary à cause de l'effroi que m'inspire la » reine. »

Bidasari se rappelait la colère de la princesse; elle ne put continuer et éclata en sanglots.

Alors le roi parla amicalement : « Eh bien, mon or, » confie-moi le secret que enche ton sein; tu n'as rien à » craindre. La reine est bonne et sage, elle sait s'atta- » cher les personnes. Pourquoi te rendrait-elle malheu- » reuse? Elle sait à merveille ce qui est bien, ce qui est » mal. Ne parle pas ainsi, mon amie, car la reine » ne saurait commettre une mauvaise action. Quand tu » seras près d'elle, tu verras si elle te hait ou t'aime. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

A ces mots, Bidasari comprenant que le roi avait la princesse en si haute estime, sentit son cœur défaillir, et elle voulut parler dans une anxiété extrême, car après avoir entendu le roi, elle perdit la force de se justifier : « Mes paroles sont vraies et sincères, mais peut-être ne » me croirez-vous pas. N'ai-je pas été déjà dans le palais » environ six ou sept nuits? Alors, par la volonté du » Très-Haut, les gouttes de sueur de mes inquiétudes » devinrent ma couche, si violent était mon désir de » revoir mes parents qui se désolaient pour moi et » m'envoyaient chaque jour toutes sortes de mets. » Quand les dayangs venaient, elles furent retenues » prisonnières par la princesse, qui leur disait : Si Bida- » sari voulait revenir, ne pourrais-je pas la faire recon- » duire moi-même? Enfin, je fus une fois ramenée chez » moi, — je vivais, mais j'étais comme morte. » — Elle raconta tout ce qui s'était passé, et le roi l'écouta attentivement. Le prince demeura stupéfait et dit : « Com- » ment, ma chérie, mon or pur, comment est-il possi- » ble que tu aies été dans mon palais et que je ne t'aie » pas vue? Comment se fait-il que tu ne te sois pas » trouvée à côté de la reine? Je n'ai pas quitté un seul » jour ma royale demeure; où t'es-tu donc cachée? Je » crois, mon amie, à tout ce que tu me dis. Parle donc » sans crainte, ne me cache rien, afin que je sache tout.»

Forcée par le roi, Bidasari dit toute la vérité. Après qu'elle eut fait connaître la conduite de la princesse, le roi en fut tout ébahi. Une colère terrible s'empara de lui et accrut son amour et sa compassion.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

« C'est donc ainsi qu'elle a agi, cette colère de Dieu ! » Je n'aurais jamais pensé que son hypocrisie fût si » grande; je n'avais encore rien vu d'elle qui témoignât » d'un tel penchant au mal. Mais ne t'en désole plus, il » est heureux que tu n'aies pas succombé ! »

Il serra alors Bidasari dans ses bras et dit, pendant qu'elle versait un torrent de larmes : « Rameau de mon » cœur, rayon de mes yeux, ne parle plus de cette » femme maudite et sois sans crainte; heureux que nous » nous soyons rencontrés ! Ne pleure pas plus longtemps, » ma bien-aimée, je te donnerai un plus beau trône qu'à » elle. »

Et tout ému, il couvrit la jeune fille de baisers : « Mon » amie, douée de si aimables qualités, maintenant je » serai ton compagnon jusque dans la mort. »

Et Bidasari pleurait, elle pleurait sans cesse; elle dit : « Je vous remercie, mon prince, d'un trône, car je » redoute d'entrer en ville. Retournez plutôt, ô prince » accompli, à votre négory. Je crains que la princesse » ne remarque que vous venez trop souvent ici. Je ne » suis qu'une humble et pauvre servante sans beauté : » permettez donc que je reste ce que je suis et ne vous » occupez plus de moi. »

Le roi l'embrassa et dit : « Mon amie, mon or virgi- » nal, tout sentiment est dominé en moi par celui que » tu inspires à mon cœur. Chasse donc toute inquiétude; » je ne t'abandonnerai plus. Cependant, je veux bien » m'en retourner et méditer en même temps comment » je t'obtiendrai rendue à la vie. »

gallica.bnf.fr Bibliothèque nationale de France

Et le roi la serra dans ses bras et la couvrit de baisers; mais elle baissa la tête et se tut. Et lorsque le jour commença à reparaître, elle s'évanouit de nouveau.

Ce fut la preuve que Bidasari avait dit vrai au roi.

Une haine implacable anima alors le prince contre la princesse, et il fut saisi d'une colère violente.

Touché de pitié pour la jeune fille, il l'embrassa et cacha son tendre corps sous un drap blanc, et elle était là étendue comme une morte.

Il est de nouveau question des mantris. Ils attendaient toujours le roi en silence. Le ferdana mantri alla seul l'appeler. A diverses reprises, il lui adressait respectueusement la parole : « O seigneur, ô kalife, ô prince illustre, ne voulez-vous plus revenir ? »

A ces mots, le prince se sentit troublé davantage. Il embrassa la jeune fille et dit : « Aimée de mon cœur, je » t'abandonne, ma chérie, je t'abandonne, mon âme, je » t'abandonne, ma vie, je t'abandonne, montagne d'or » ciselé ! Mais ne sois pas attristée, demain je te reverrai » encore. Je te quitte, ma fille, tendre corps; ne pleure » pas, ma chérie, prie le ciel pour moi afin que je revienne » bientôt. Je te quitte, ô pure et immaculée; je te quitte, » montagne Maha Roupa ! Je ne t'oublierai pas un seul » instant, demain je serai de nouveau ici. Je te quitte, » amie aux belles formes; je te quitte, mon âme au teint » jaune pâle ! Demain je te reverrai; ne pleure pas trop » notre séparation. Je te quitte, chérie au teint brillant !

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» ne pleure pas, je vais partir, mais demain je serai de
» retour. »

Le mantri appela de nouveau et avec une voix plus sonore. Alors le roi s'éloigna du lit de repos, le cœur rempli de tristesse et d'amour, et en se décidant à regagner la ville.

Le roi partit, se rendit à la négory, et franchit le seuil de son palais. Il s'assit à côté de la princesse. La princesse lui dit en souriant : « Qu'apportez-vous de la chasse? »

Le roi répondit en murmurant : « Je n'ai pu m'em-
» parer de rien; je suis resté dehors toute la nuit uni-
» quement pour me distraire. »

La princesse reprit : « Oh ! ce n'est rien cela ! Pourvu
» que quelque malheur ne vous soit arrivé ! Mais puisque
» vous êtes resté toute la nuit hors de votre négory, il y
» a peut-être quelque chose que vous cherchiez? J'ai
» toujours tout préparé pour la chasse, et je n'ai encore
» reçu aucune récompense. »

A cela le roi répondit en souriant : « Eh bien !
» fais de nouveaux préparatifs, je repartirai de-
» main. Peut-être la chasse me sera-t-elle plus favora-
» ble. Si je n'attrape rien, je reviens aussitôt. S'il se
» trouve un kidjang à vendre, je l'achèterai et le rap-
» porterai attaché à une corde. »

La princesse rit de bonheur et crut ce qu'il disait. Elle ordonna à ses serviteurs de faire de nouveaux préparatifs.

Le roi badina et folâtra avec elle et feignit de passer la main sur son sein.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Il sentit que le poisson était là en réalité, comme Bida le lui avait dit. Il dit donc aux penakawuns et bedouandas : « J'ordonne que tous les mantris, vieux » et jeunes, apparaissent ici armés de lances, de sarba- » canes et d'houloubalangs lourds et brillants. Demain, » je retourne aux forêts; puissions-nous avoir bientôt du » gibier. »

Et il ajouta, la figure culminée : « Je ne cesserai de » répéter : Il y a énormément de gibier, c'est pourquoi » je veux aller chasser. »

Quand la nuit fut venue, le couple royal s'endormit. Le roi passa la main sur le sein de la princesse et n'y trouva plus le poisson. Alors il pensa en lui-même : « C'est comme la jeune fille me l'a dit. Elle est en effet » d'un caractère méchant; avec de telles qualités, je ne » l'accompagne pas dans la mort. »

Toute la nuit, le roi ne put dormir; il était affligé et pensait toujours au chagrin de la jeune fille; il était mélancolique, comme s'il entendait un chant émouvant.

A l'aurore, le couple royal se leva. Les traits du roi se ranimèrent, et celui-ci alla se baigner avec la princesse.

Le prince rentra ensuite dans son palais et s'assit sur son trône chargé de joyaux; il revêtit le manteau royal pour se présenter devant la chère jeune fille; c'était un vêtement de soie bordé de fil d'or, avec une tunique couleur orange flamboyante. Son port était superbe comme celui du roi de la négory. Il était armé d'un carquois de Ceylan.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Lu joune Mengindra l'habilla. Il avait la tournure d'un vrai sultan et montait un cheval sembrani, couvert d'une schabraquo ornée de franges, do joyaux et d'agates. L'étendard royal fut déployé pour témoigner quo lo roi en personuo uvuit quitté son polois. Solon l'usage des anciens rois, le grand gong fut battu. Alors d'innombrables mantris s'usseinblèrent pour ottendre les ordres du maître.

Après que les mantris furent assemblés, le roi entra une fois encore dans son palais, rencontra la princesse Lila Sari, l'embrassa, lui donna un sépah et lui dit en souriant : « Je t'abondonne, mon âme, ma chérie. » Et en même temps il lui enleva le poisson caché dons son sein, le délivro, et se fit apporter un plateau entouré de joyaux.

Lo princesse se saisit et pleura; elle fut très-irritée et trembla intérieurement. Se tenant sur le seuil de la porte, elle s'écria : « Pourquoi me privez-vous de mon » droit? c'est mo propriété. » Mais le roi ne le lui rendit pas et partit oussitôt. Le jour loissait paraître ses premières lueurs et les oiseoux chantoient leurs chants variés.

Les nombreux mantris marchèrent sur les pas du roi et le suivirent. Ceux qui restèrent furent affligés comme s'ils avaient été frappés d'un couteau. Les chanteurs firent leur devoir. Les épées et les lances brillèrent, et l'on se précipita au travers des bois avec les engins et les sarbacanes. Les lances et les boucliers étoient rangés en ordre de bataille, et parurent une ville mobile. Plus

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

la lune était brillante, plus le cœur des compagnons brûlait de plaisir.

Maintenant il est de nouveau question de Bidusari.

Elle s'éveilla quand le matin parut; elle se leva et s'assit dans sa solitude. Ses traits charmants s'illuminaient de plus en plus; elle s'étonna de son état et pensa en elle-même : « Serait-ce l'œuvre du roi? Comme « je suis heureuse de ne pas être morte! » Elle se lava la figure et se sentit encore attristée; mais à son chagrin se mêlait déjà une certaine joie, parce que sa douleur était passée. Elle prit du siri de la boîte de bétel et s'en farda soigneusement; mais elle craignait pour le roi, et sa douleur était amère. — Cette douleur de la jeune fille fut distraite par les chants sonores de la nourice, qui babillait et répétait sans cesse, pour égayer la pauvre jeune fille :

« Du siri trempé dans un vase,
« Dang Melini plante du toumou.
« La jeune fille soupire et le roi aime,
« Cejourd'hui ils se verront l'un l'autre.

« Un indigène de Samarang plante du toumou;
« Va cueillir des fleurs dans le jardin.
« S'ils ne se rencontrent pas l'un l'autre,
« Je ne suis pas un oiseau savant.

« De Kamal à Blambangan,
« Va chercher les fruits du klentang.
« Dans le cours des astres, je puis voir
« Que le roi vient à l'instant. »

Et au même instant, on entend des cris perçants. La

jeune fille fut effrayée et son cœur trembla. Elle se cacha derrière son lit. Le roi puissant approchait. Un parfum délicieux remplissait l'air et ses vêtements brillaient. Aussitôt il entra dans la chambre à coucher. Lorsqu'il eut remarqué que la jeune fille ne s'y trouvait pas, il se démena, se battit la poitrine et s'écria : « Où es-tu, mon » or, mon joyau virginal? » Et en même temps il cherchait derrière le lit. Il vit là la jeune fille tout en pleurs. Le roi l'approcha tout joyeux, l'embrassa, et lui dit affectueusement : « Pourquoi, mon amie, gloire de ma » couronne, pourquoi es-tu si désolée? » Et en même temps, il la porta au milieu de la chambre en la caressant et la couvrant de baisers : « Mon or, mon rubis, » mon joyau, voilà ton semangat. Je te le rapporte. Ne » sois plus affligée. »

Et il lui sécha ses larmes; mais la jeune fille baissa la tête et se tut. Le roi l'embrassa et sortit donner des ordres. Il ordonna aux bedouandas d'envoyer les éléphants et les chevaux : « Allez avec deux mantris cher- » cher le marchand et sa femme. Allez dire à quarante » dayangs de venir ici. »

Aussitôt les deux mantris allèrent trouver le marchand et sa femme. Ils exécutèrent les ordres du roi, s'inclinèrent et dirent : « Le roi vous invite à venir. »

Lila Djouhara et sa femme entendant que le roi les faisait appeler, allèrent tous les deux au bois dans le désert. Le voyage ne fut pas long. Ils se rendirent tout droit à la demeure de Bidasari pour rencontrer le roi.

Arrivés devant le roi, ils s'inclinèrent.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le prince sourit et dit : « Ne craignez pas, mon oncle » et ma mère, entrons pour voir votre enfant. »

Les deux époux s'inclinèrent et dirent : « Mille fois » pardon ! Nous, pauvres gens, gens de rien, nous vous » redoutons beaucoup, ô prince illustre ! Je suis un de » vos sujets, laissez-moi seulement rester ici. Tout ce » que vous désirez, nous le souffrirons en votre présence » et sous la plante de vos pieds. Pardon de nous trouver » ainsi devant vous, nous humbles et pauvres. »

Le prince répondit : « Ne craignez pas, je vous ai » faits mes parents. Ne craignez plus dans votre cœur ; » autrefois, vous étiez déjà mes amis ; autrefois nous » nous aimions déjà et nous nous aimerons désormais » davantage. »

Et le marchand et sa femme entrèrent, s'inclinèrent et se baisèrent les mains. Ils virent leur enfant Bidasari assise à côté du roi. Le marchand se réjouit en la voyant, comme s'il avait découvert un champ couvert de fleurs. Elle était extrêmement belle, comme une princesse du mont Lidang.

Le marchand et sa femme pensèrent en eux-mêmes : « Notre enfant Bidasari, tout près du roi, comme un » ange à côté de la Divinité. »

Ils dirent avec une douce voix :

« Chère enfant, or virginal, mets-toi derrière le roi ! » Quel bonheur pour toi ! »

La jeune fille recula aussitôt, mais le roi la retint : « Non, ma chérie, Dieu a voulu que nous dussions nous » rencontrer. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Alors le roi fit appeler gracieusement le mantri ferdana.

Celui-ci entra dans la demeure de Bidasari, inclina la tête et se baisa les mains.

Le roi dit en souriant : « Qu'en dites-vous, mon » oncle ? Je n'ai plus de parents : j'espère donc que vous » me donnerez conseil. Car je vous ai donné ma con- » fiance, c'est pourquoi je vous demande conseil. »

Le ferdana mantri se courba en souriant, et parla d'une douce voix : « Eh bien, toi, marchand Lila Djou- » hara, que dis-tu? Le prince veut élever ton enfant au » rang d'une puissante épouse. Quel bonheur pour toi, » mon ami, elle va devenir sa jeune compagne ! »

A ces mots, le marchand s'inclina devant le roi : « Je » dis qu'il ne convient pas qu'il la préfère et l'aime ; il » lui sied mieux d'en faire une servante, pour lui ap- » porter les mets et les provisions ; s'il a quelque chose à » donner, qu'il le lui donne en présent ; et s'il est fâché » contre elle, qu'il lui pardonne ; et s'il la punit mille » fois, je ne lui en ferai pas un reproche, car je lui ai » destiné Bidasari pour son esclave, parce qu'il ne con- » vient pas qu'elle devienne sa compagne, égale à la » glorieuse reine : d'ailleurs je crains et redoute que la » colère de la princesse augmente. Déjà elle a été si » irritée à cause de l'affection du prince pour Bida- » sari. »

Le roi, en l'entendant ainsi parler, fut davantage porté vers lui : « Mon oncle, s'écria-t-il, n'ayez point » d'inquiétude, je ne veux pas faire ma servante de votre

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» enfant. » Et en même temps il dit au ferdana mantri : « Je désire bâtir ici un château. »

A ces mots, le mantri convoqua tous les ouvriers. Là il construisit un château avec trois remparts. A la première porte, s'éleva un palais d'or, pesant dix carats. La première porte était de fer avec des armes chargées, et gardée par des démons et des Éthiopiens, avec beaucoup de mauvais esprits. Tous ceux-ci étaient les gardiens des portes du château avec leurs coursiers sauvages. Ils avaient dégaîné leurs armes et attendaient les ordres du prince. La seconde porte était de cuivre ciselé, garnie de canons et de poudre, gardée par des êtres surnaturels qui étaient là joyeusement assis. Ces êtres surnaturels et ces esprits montaient la garde tout le jour; chargés de leurs armes, ils allaient çà et là dans l'attente des ordres du roi. La troisième porte était d'argent, comme il s'en trouve à un rempart du pays d'Eirak; il y avait là une armée bruyante, mais chaque soldat se tenait immobile. La beauté de ce château était incomparable. Vu de loin, il paraissait double comme un éléphant avec deux dents d'ivoire. Où trouverait-on son pareil? Trois diamants le surmontaient dans lesquels se reflétait tout l'éclat du soleil; ils étaient de l'eau la plus pure et grands comme un melon aquatique. Ce château étant achevé, le roi voulut l'entourer d'un jardin de plaisance, orné de pavillons et de toutes sortes de plantes. Le pavillon central avait neuf appartements, un pour les audiences royales, très-richement orné et agréable comme une parure de fleurs.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Après avoir ainsi disposé la négory, il enjaignit au ferdana mantri de rassembler tous les étrangers et santris, et d'ordonner à une partie d'entre eux de se rendre au château qui venait d'être construit.

La rai danna le signal des fêtes, qui durèrent quarante jaurs. Les jeux duraient du matin au sair. Le sipak caga fut aussi jaué. Taus les gans de guerre, vieux et jeunes, se divertirent beaucoup. Quelques-uns s'amusèrent au *topeng* javanais, d'autres représentèrent le wayang ou drame « Pendawa ». Ainsi se passèrent les jours au palais.

Ici l'an dansait et l'on frappait des mains; ailleurs, à la manière de lambang saria. Il y avait là tautes sartes de jeux avec leurs accessoires. Riches et pauvres assistèrent au dalang balinais at au wayang chinois. Jamais on n'avait vu tant d'animatian au palais du rai. On mangeait et l'an buvait, et l'aiguière circulait au milieu des mantris, des pahlauans et des haulaubalangs. Taus mangeaient et buvaient aux sans d'instruments de musique. La richesse des vêtements éclatait à la lumière des lanternes et des flambeaux.

Un vase arné de jayaux est présenté au sultan royal. On boit taur à taur à la santé de chacun. A ce mament la fête avait atteint san apagée. Les buveurs deviennent ivres, leurs yeux s'enflamment, et leurs paroles insensées ressemblent aux hurlements du tigre. Leur ivresse était camme la fleur du basilic; leurs sauntings desséchèrent et cauvrirent leurs areilles. Tous ceux qui virent leur ivresse furent stupéfaits. Taus les jeunes

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

mantris étaient ivres d'amour et de volupté, et les bedouandas chantaient à haute voix.

Les bedouandas chantaient la chanson « Malei Djen-» djoungan » sur un air inimitable. Lilu Bangsawan battait le ribana qui accompagnait avec harmonie les chants d'amour.

Tout était bruit et mouvement au palais.

Bimbang Goulana se dressa éperdue, et Pouspa Warna se mit à danser; de même, Pouspa Laksana se leva pour danser; leur beauté était comme celle des êtres célestes.

Ceux qui les regardaient s'oubliaient eux-mêmes et ne s'apercevaient pas que leur coiffure se dénouait. Lilu Mengindra se leva aussi pour danser : ses mouvements étaient le comble de la perfection. Mais elle avait à peine dansé quelques instants, qu'elle invita Boudjangga Indra à danser avec elle. Boudjangga Indra se leva pour danser et plaça son kriss à gauche; ses poses gracieuses étaient celles de quelqu'un qui danse de tout cœur; il agitait les basques de son vêtement comme un paon qui étend ses ailes. Les assistants s'oubliaient eux-mêmes à la vue de ses traits, pareils à ceux d'une statue.

Durant quarante jours, les gongs et les gendarangs, les serouni et les nafiri avaient résonné au château et dans la négory. — Le roi retourna à son palais; tous les mantris, vieux et jeunes, lui amenèrent la jeune fille. Quiconque la voyait fut étonné et demeura ébahi. Partout on se disait : « Comme Bidasari est belle! Elle a la » figure d'un ange! Mille fois plus belle que la reine! » Avec raison le roi est épris d'amour, car elle est

urce gallica.bnf.fr Bibliothèque nationale de France

» accomplie. Son port est ce qu'il doit être; dans la né-
» gory et sur toute la côte elle est sans égale. Heureux
» le marchand et sa femme qui deviennent les parents
» du roi! Bien qu'ils soient de la classe des étrangers et
» des santris, ils seront maintenant d'un rang plus élevé
» que toute la négory. »

Quelques-uns disaient tout bas : « Qu'y a-t-il d'éton-
» nant que Lila Djouhara ne ressemble pas à Bidasari?
» les traits du marchand et de sa femme n'ont rien de
» ceux de Bidasari : qui sait si elle n'est pas un habi-
» tant déguisé du céleste séjour et que sa beauté ne soit
» par là aussi parfaite? »

D'autres disaient : « J'ai entendu raconter que le
» marchand possède beaucoup d'esclaves et de servi-
» teurs, mais qu'il n'a pas d'enfant. »

D'autres, qui étaient tout près, reprenaient : « Cer-
» tainement, il a trouvé un enfant étranger dans une
» pirogue sur la côte, l'a recueilli et adopté. »

Ainsi parlait-on entre soi, et le roi entendait tout cela
et feignait de ne pas comprendre; mais il ne pensait pas
moins en lui-même : « Les mantris parlent juste du
» marchand et de sa femme. Leurs traits diffèrent de
» ceux de Bidasari; qui sait si c'est bien leur propre en-
» fant? Plus tard je m'en informerai, pourquoi me le ca-
» cheraient-ils? Peut-être aurais-je ainsi la preuve de sa
» haute naissance. Qui sait si elle n'est pas de noble
» sang ou descendue du ciel? Car son maintien et sa
» voix, tout cela réuni trouble et agite le cœur des hu-
» mains. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Après quatre jours écoulés, la jeune fille fut habillée par les femmes des mantris. Elle fut vêtue de satin d'Égypte enduit d'une eau d'or liquéfié, orné de pierreries enchâssées dans l'or en forme de dragon, et bordé de mille joyaux. Sa beauté en fut plus relevée et elle ressembla à un être céleste. Elle avait une tunique cramoisie et de couleur de grenade; les boutons avaient la forme du papillon. Elle fut parée d'un pedaka à cinq agrafes et portait une ceinture nommée *Naga souhma*. Son capuchon était fait comme un koundée et enrichi de pierreries; ses membres étaient comme de l'or de dix carats, et sa beauté était pareille à celle de Nila Kendi. La jeune mariée resplendissait, car elle était superbe avec ses sountings et ses tresses de diamants et d'agates rares. Elle avait des pendants d'oreilles faits de diamant et d'or pur, magnifiquement travaillés et qui projetaient des rayons de lumière. Elle avait une bague nommée *astakouna* et une autre qui a reçu le nom de *glang kana;* de plus, un autre anneau fait à Ceylan de pierres précieuses. Ses yeux étaient comme des étoiles de l'Orient; ses sourcils, très-bien dessinés, se détachaient au-dessous de sa fine chevelure, comme un dessin dans un beau cadre. Ses dents étaient noires et courbées, et sa figure brillait comme une goutte d'eau. Son nez était en saillie, on l'aurait dit découpé avec un ciseau et semblable à une fleur fraîchement cueillie. Lorsqu'elle fut habillée, sa mère la coucha sur un lit de perles; son corps était souple et également blanc; elle était là entourée des bitis.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le prince revêtit ses habits royaux, et quiconque les voyait en fut ébloui. (Ils étaient faits d'or, et on y avait brodé des fleurs de lotus sur lesquelles croisaient des joyaux.) Il se coiffa d'une couronne éclatante que surmontait un diamant étincelant et qu'ornaient des améthystes et beaucoup de pierreries. Tout cela fit ressortir davantage la majesté de sa figure.

Toutes les femmes des mantris tirent l'éloge de Bidasari : « Elle est, s'écrièrent-elles, près du roi comme » une divinité près d'un ange. »

On apporte maintenant du riz pour le repas ; toutes les dayangs étaient présentes et rien ne manquait. Le roi mangea avec plaisir et joie. Il accorda le superflu aux femmes des mantris.

Le repas fini, il prit du siri dans la boîte de bétel, fit usage de toutes sortes de parfums, et contempla sa jeune épouse. Tout son être était charmant ; ses cheveux frisaient avec grâce, ses yeux gardaient les traces de larmes versées, et tout cela ajoutait à ses charmes. On fit tomber les rideaux de la chambre à coucher ; le roi caressa sa bien-aimée, la prit sur ses genoux, l'embrassa et la couvrit de baisers.

Il est question maintenant de la nourie, qui étendit les ailes comme si elle voulait sautiller, descendit en volant tout près de Bidasari et chanta le panton suivant :

« La mère de ce poulain est morte. De l'eau chaude

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» dans un bambou. Le sage roi caressa la jeune fille, et » la transperça jusqu'au rameau de son cœur.

» Quel vivier est là, tout près, ô Perbatasari[1], ô » Meisa Woulan[2]? Qu'est ce jour pour une nuit où le » soleil couvre la lune de baisers? »

En entendant ce chant, Bidasari eut les traits assombris, et dit : « La nourie est-elle folle? » Et aussitôt elle lui lança un pinang. Mais le roi s'était réjoui de cette mélodie de la nourie.

Lorsque vint la nuit toutes les portes de l'amour furent ouvertes, et à minuit Bidasari languissait dans sa couche.

La fleur de l'olivier et la soundal répandaient, toute la nuit et partout, leurs senteurs les plus exquises. Bidasari sommeillait à peine; son vêtement était tombé et ses membres furent nus. Elle ressemblait à la branche d'un angsouka. Le prince l'embrassa et satisfit sa passion.

Bidasari s'était évanouie et ne recouvra ses sens qu'au premier rayon du jour. Elle fut aux yeux du roi comme une apparition céleste, et il oublia toutes les autres œuvres de Dieu, parce que ce qu'il voyait était divin. Il fut inondé de cette grâce divine comme s'il avait été sub-

[1] Perbatasari, ou mieux Prabotosari, était le fils du roi de Kediri, frère de la princesse Tjoudhro Kirono, qui était mariée au héros Pandji, très-renommé dans la littérature javanaise.

[2] Meisa Woulan, ou mieux Maheso Woulan, était un demi-frère de ce Pandji. Perbatasari et Meisa Woulan sont cités dans l'histoire des royaumes de Kediri et de Djenggolo.

source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

mergé dans la mer de Dieu. Il ne sentit même plus son corps et se crut dans le ciel; son corps et son âme étaient épuisés et sans forces, comme s'il avait entendu le chant des anges. Puis il passa la main sur le corps refroidi de la jeune fille, la prit sur ses genoux et l'embrassa : « Toi, ma bien-aimée, s'écria-t-il, sois ma » sounting et ma couronne! reviens à la vie, mon amie. »

Le roi était ému; il l'aspergea d'eau de rose. Alors Bidasari se réveilla et dit en pleurant : « Mon ami, en » rêvant de toutes sortes de choses, j'ai vu un palmier » chargé de branches touffues et de fruits mûrs. »

A l'aube du jour, ses traits étaient pâles. Elle se baigna et s'enduisit du jus de plantes; le prince l'habilla lui-même, la conduisit à son lit de repos, l'embrassa et lui dit : « Amie, or virginal, j'ai réalisé tous mes désirs; » tu es égale à Mendoudari[1]. »

Et il l'embrassa de nouveau et lui donna un sépah.

Bidasari courba la tête et se tut; sa pâle figure était souriante.

Trois jours après, le roi et Bidasari s'habillèrent, s'assirent ensemble dans le char triomphal et furent conduits par toute la négory. Ils entrèrent ensuite dans la salle de bain, et les femmes des mantris les baignèrent.

Après s'être baigné, le roi fut de nouveau conduit par toute la négory. Ensuite il retourna au palais et y

[1] Épouse de Rawana, renommée pour sa beauté, ses charmes et son bon caractère.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

prit place à côté de son épouse. Il l'aimait tendrement; il éleva Bidasari au rang de princesse.

Son amour était extrême; il la combla de biens et de trésors, et lui donna beaucoup de jeunes dayangs, autant qu'il s'en trouvait dans son palais. Tout ce que Bidasari désirait, le roi le lui accorda, et il n'y avait rien que les dayangs ne dussent lui apporter. Le roi l'aimait beaucoup, et il lui dit en l'embrassant : « Eh bien ! ma » chérie, ma pure et belle âme, laissons-nous vivre et » mourir ensemble; pensons chaque jour davantage l'un » à l'autre, et gardons notre amour comme l'huile versée » à plein bord dans le creux de la main, et dont il ne » tombe pas une seule goutte. »

Le marchand et sa femme allèrent s'installer dans la nouvelle négory; dans le voisinage une demeure leur fut octroyée, non loin du palais de la princesse Bidasari. Ils s'établirent en face du magasin qui renfermait leurs marchandises et la clef leur en fut confiée. Cent serviteurs exécutèrent leurs ordres.

Depuis qu'ils avaient adopté Bidasari, ils envoyaient des messagers à de nombreuses négorys, leur donnant cent mille pièces d'or pour se procurer les vêtements les plus fins et les plus précieux. Ils en envoyaient aussi à tous leurs parents et amis. Quelques-uns allèrent par mer, d'autres par terre. Tous s'étaient munis de provisions pour un mois.

Un certain jour il arriva que la princesse Bidasari

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

dit : « O roi, ô prince accompli, pourquoi n'allez-vous » pas une fois à votre autre négory? Pour sûr, la prin- » cesse Lila Sàri sera fâchée de ce que vous l'avez » abandonnée depuis si longtemps. Elle va croire que je » vous détourne d'elle et que je ne veux pas vous laisser » partir? »

Ainsi essayait Bidasari, par toutes sortes de paroles, d'exhorter le roi à aller visiter la princesse. Celui-ci répondit amicalement et en souriant : « J'irai demain à la » négory. »

Le jour suivant venu, il partit. Ayant atteint le seuil de son palais, il y entra et rencontra la princesse. Elle était sur son lit de repos, et en voyant avancer le roi elle ferma la porte, lui tourna le dos et l'accabla de reproches ; « N'avancez pas, malheureux, je ne veux » pas voir votre visage. — Je ne vous aime plus, — je » vous hais! Vous êtes le gendre de Lila Djouhara; vous » n'êtes donc plus mon égal. Votre femme est l'égale » d'un loutong ou d'un singe, dont le séjour est dans les » bois. »

Le roi en entendant ces vociférations de la reine, répondit : « Rameau de mon cœur, rayon de mes yeux, » ne sois pas irritée, ma chère; ce n'est pas moi qui ai » commencé par mal faire, mais ce qui est arrivé a été » causé par ta propre conduite. C'est toi qui l'as provo- » qué, toi qui as tout fait par la volonté de Dieu. Je n'y » suis pour rien. Tu m'as tout caché et tu m'as poussé » à cette extrémité; pourquoi es-tu fâchée contre moi? » Si tu veux lui être dévouée et attacher ton cœur au

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» sien, tu pourras obtenir le pardon et changer un » ennemi en ami. »

A ces mots, la princesse s'enflamma de plus en plus de colère ; elle ne put se contenir davantage et éclata de nouveau en reproches : « Sors d'ici, maudit de Dieu ! » Tu n'es plus mon époux ; vis avec celle que Dieu a » frappée, mais que tu honores et portes sur ta tête. » Autrefois tu étais de noble sang, maintenant tu es » semblable à la paille hachée. Ta femme est d'une race » de muets, rude, épaisse comme de la toile grossière. » Toi-même tu es un insensé ; il ne t'appartient plus de » me flatter ni de m'estimer encore. Tu te laverais et » purifierais sept fois, je ne te permettrais pas encore de » m'approcher. »

Lorsque le roi entendit ce langage étrange de la princesse, il en fut humilié, et emporté de colère il dit : « C'est toi qui es un être bas et méprisable ; ton intelli- » gence ne te sert de rien ; c'est toi qui as mal fait et agi » avec ruse ; tu as été jalouse sans motif. Ta conduite a » été celle du commun peuple ; ton esprit est bien au- » dessous de ta beauté. Si je ne m'occupe plus de toi, le » malheur te poursuivra. »

« — En quoi ai-je mal fait ? reprit la princesse ; ai-je » méconnu ma noble origine ? Est-ce que je t'adresse » des paroles aussi amères, à toi qui tiens une conduite » si indigne ? Ton intelligence te fait défaut ! S'abaisser » jusqu'à des gens de si basse extraction ! Partout, on » sait maintenant ta honte d'avoir épousé une coureuse » aussi méprisable. Est-ce l'usage des princes de prendre

ource gallica.bnf.fr · Bibliothèque nationale de France

» pour épouse la fille d'un marchand? Elle ne mérite
» d'autre demeure que les forêts sauvages, et que les cha-
» grins et les malédictions. »

Le roi sourit et dit : « Quel est le déshonneur que
» j'ai encouru? Si cet événement est ébruité, c'est toi-
» même qui en recevras un mauvais renom! Qui, dans
» tout mon royaume, osera m'empêcher de me marier?
» Je devrais reprendre tout ce que j'ai donné à une
» femme de ton espèce. Mais je veux bien avoir pitié de
» toi et ne pas t'humilier devant le peuple. Est-ce parce
» que j'ai satisfait tous tes désirs, que tu es devenue si
» méchante? C'est toi qui t'es conduite d'une manière
» indigne, et c'est pourquoi je suis irrité contre toi. »

Et, brûlant de colère, le prince retourna auprès de
Bidasari.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

CHANT QUATRIÈME

Dans ce chant, il est de nouveau parlé du puissant prince de Kembajat.

Il avait été chassé par un garouda, un oiseau venu du ciel, et était parti pour un autre dessa. Il s'était dirigé vers Indrapoura. A l'auhe du jour et dans une pirogue attachée à la côte, non loin de la négory, la reine, sa femme, était devenue mère d'une princesse.

Après qu'il fut rentré dans son palais royal, il passait les jours à pleurer et à essuyer ses larmes, sans avoir aucune nouvelle de son enfant. » Ah! mon enfant, » s'écriait-il, ah! ma chérie, dans quelles mains te » trouves-tu maintenant? Nous ne savons si tu es vivante » ou morte? C'est pourquoi ton père n'a pas de repos. » Ah! mon enfant, prunelle de mes yeux, où es-tu, mon » or virginal! Tes parents sont si inquiets; le cœur est » déchiré dans leur sein! Hélas! quel malheureux sort » est le nôtre, d'avoir dû te cacher! mais nous nous en

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» repentons bien. Peut-être es-tu tombée entre les mains
» de pauvres gens. Peut-être es-tu esclave ! »

Le fils du roi était là présent et voyoit la douleur de so mère qui ne cessait de pleurer; ce qui l'émut profondément.

Le rejeton royal s'inclina et dit : « Ai-je encore une
» sœur? Pourquoi l'ovez-vous cachée si loin d'ici? Ne
» pouviez-vous pos la soigner comme votre enfant? Vous
» étoit-elle si à chorge que vous avez dû la reléguer loin
» de vous? Une femme est exposée à bien des dangers!
» Ne craignez-vous pas que lo honte vous occable? »

Le roi soupiro et parla en versont des larmes obondontes. Il roconta ò son fils tout ce qui s'était passé; combien il avoit souffert depuis sa fuite; comment il ovait obordé à un dessa au milieu de la mer; comment sa femme y était devenue mère dans un kampong qui paraissait oppartenir à des gens riches, mais dont on ignorait s'ils étaient de noble ou de basse extraction; comment la mère, épuisée de forces et privée de tout secours, abondonna son enfont.

A peine le fils du roi eut-il entendu ces mots, qu'il dit en s'inclinant : « Mon père, accordez-moi d'oller par-
» tout pour rechercher ma sœur. Si vous me le permet-
» tez, je ne seroi pas longtemps hors de la négory, et si
» je trouve mo sœur, je reviens oussitôt. »

Le roi entendant ces paroles fut saisi et se frappo la poitrine : « Ah! s'écria-t-il, oh! mon fils, n'abandonne
» pas tes porents! Cor tu es notre enfant, et nous
» n'avons pas d'autre lignée; comme un oiseau appri-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» voisé, nous t'avons porté sur nos épaules. Dans les » bois, nous avons eu les plus grands soins de toi; la » nuit, nous t'avons veillé et gardé, afin que les insectes » ne te tourmentent pas. Quelle idée as-tu, mon fils, » d'abandonner tes vieux parents? Ne pars pas, mon » enfant, ne pars pas; car, au lieu d'un, j'en perdrais » deux. N'abandonne pas ton père; ne t'inquiète pas de » ta sœur. Nous nous informerons auprès des voya- » geurs et nous tâcherons d'abord de découvrir sa de- » meure. »

Le prince s'inclina et dit : « Grâces vous soient ren- » dues, mon seigneur; grâces vous soient rendues, mon » prince; depuis que j'ai entendu votre récit, je n'ai » plus de repos. En vous écoutant, j'ai pris une résolu- » tion. Laissez-moi partir, laissez-moi chercher ma » sœur et en avoir des nouvelles. »

Alors le roi répondit : « Eh bien, mon fils, j'approuve » ce que tu me dis; bien que tu sois encore un enfant, » tu es déjà sensé. »

Le roi était très-affligé, dans la crainte d'être blâmé de ce qu'il avait fait. « Que dirai-je? pensa-t-il; il veut » en avoir une fois des nouvelles! »

Mais le rejeton royal retourna à sa royale demeure, rassembla autour de lui tous les étrangers et les marchands qui venaient trafiquer dans la négory.

Lorsqu'ils eurent connu les ordres de l'illustre prince, ils s'inclinèrent tous, se baisèrent les mains et apportèrent leurs marchandises parce que le prince voulait leur faire des achats : ils apportèrent toutes sortes d'objets,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

entrèrent et parurent devant le prince. Entouré de ses hérauts, il donna aussitôt audience aux étrangers. Tous inclinèrent devant lui le front jusqu'à terre et lui offrirent des présents. Ils considéraient le jeune prince, sa gentillesse, ses manières distinguées et parfaites, la beauté de ses traits, son affabilité, sa douceur, la sonorité de sa voix lorsqu'il parlait; ils admiraient tout cela en eux-mêmes.

Alors le rejeton royal leur demanda les noms de leurs diverses négorys. A ces mots tous s'inclinèrent joyeux, dirent leurs noms et ceux de leurs négorys. Tous ces marchands trafiquaient en toutes sortes de denrées. Il en acheta aux uns et aux autres et paya comptant.

Ils s'assirent ensemble et dirent : « Le prince veut » savoir de nous des nouvelles. » Ils s'inclinèrent tout joyeux devant lui et lui racontèrent ce qu'ils savaient de chacune des négorys. Il y avait parmi eux un jeune homme d'une figure aimable et intéressante, le frère de lait de Bidasari, qui vécut longtemps dans ce dessa. Il était assis au milieu d'eux, devant le prince. Il était assis au pied du trône parmi les autres étrangers. Le jeune homme se nommait Sinapati; il était vaillant et sage de caractère. Il observa longtemps le prince, courba ensuite le front et pensa en lui-même : « C'est étrange, quand je » regarde les traits du prince, comme je lui trouve de » la ressemblance avec Bida ; autant que dans un jeune » pinang fendu en deux, il n'y a entre eux aucune » différence. »

Il avait quitté la négory à l'époque où Bidasari monta

urce gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

sur le trône. Tout en fixant le prince, il pensait à Bidasari; il fut très-affligé et versa des larmes.

Le prince l'avait aussi observé, et il lui dit en souriant : « Jeune homme, mon ami, de quel dessa es-tu? » Pourquoi pleures-tu si amèrement? Quelles pensées » s'agitent dans ton cerveau et ont rendu ton visage si » sombre? Nous t'avons invité pour te faire plaisir, pour- » quoi ton cœur est-il attristé? »

Sinapati s'inclina et dit : « Je vous demande pardon » au pied de votre trône, je suis un humble sujet et » espère en votre miséricorde. Je suis venu d'Indrapoura » avec un navire pour faire ici le commerce, et me suis » trouvé en votre présence, ô prince accompli. Ce n'est » pas de cela que je suis attristé; il m'est au contraire » très-agréable d'avoir paru devant vous. Mais la tris- » tesse est entrée un peu dans mon cœur, lorsque je pen- » sais à mes frères et sœurs. »

A ces mots, le prince se réjouit et pense en lui-même : « J'apprendrai maintenant quelque nouvelle, et » l'on saura où elle se trouve. »

Alors il fit offrir aux étrangers beaucoup de sorbets et toutes sortes de friandises. Les coupes circulèrent aussi depuis le matin jusqu'à midi. Et après s'être rassasiés, les marchands s'en retournèrent.

Mais le prince retint Sinapati. Il éprouvait déjà de l'affection pour lui.

Sinapati en fut très-touché. Le prince lui dit d'une douce voix : « Mon ami, je me sens porté vers toi et » veux te regarder désormais comme mon frère! Tu

ource gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» demeures à Indrapoura, mais qui est ton patron? »

Sinapati sourit, s'inclina et dit : « Le nom de mon » patron est Lila Djouhara : il fait le commerce par » toutes les négorys, fait naviguer six ou sept navires, » et depuis qu'il a adopté Bidasari, il travaille avec plus » de zèle à sa fortune. »

Le prince s'assit et l'interrogea, et lui, il lui répondit tout ce qu'il savait.

Alors le prince pensa en lui-même : « Le marchand » l'aurait-il trouvée aussi? »

Deux jours après, il revint chez ses parents et Sinapati l'avait accompagné.

Ses parents lui adressèrent la parole, et le roi lui demanda avec intérêt : « Rapportes-tu des nouvelles de » ta sœur? »

Le prince s'assit près de sa mère, s'inclina devant le roi et dit : « Grâces vous soient rendues, ô prince » accompli, j'ai appris des nouvelles; mais ce n'est » pas encore sûr et certain. Voilà quelqu'un d'Indra- » poura, j'ai obtenu de lui des renseignements. Elle doit » avoir été recueillie par Lila Djouhara, un très-riche » marchand du Pesarn. Tout concorde avec ce que vous » m'avez dit; s'il en est ainsi, il n'y a plus de doute pos- » sible. Il conviendra de prendre de plus amples infor- » mations pour avoir la certitude. »

Le roi fut réjoui et poussa avec affabilité plus loin ses questions. Sinapati répéta tout ce qu'il avait entendu dire de sa mère.

Lorsqu'il eut fait part de ses renseignements, on le

gallica.bnf.fr Bibliothèque nationale de France

remercia avec joie et on lui donna de l'or, de l'argent et des bijoux.

Alors le roi dit : « S'il en est ainsi, j'enverrai là-bas » un ambassadeur chargé de présents et de vêtements, » et avec une lettre de remercîments et de reconnaissance. »

Alors le prince s'inclina et dit : « Je vous en prie, » mon père, confiez-moi cette mission. Je veux voir » Lila Djouhara; peut-être est-il juste et vertueux. Si » je m'assure qu'elle est ma sœur, je vous enverrai » quelqu'un avec une lettre, et si vous le permettez, » moi-même je l'accompagnerai. »

En entendant ainsi parler son fils, il fut tout ému et lui dit en l'embrassant : « Ah! mon enfant, mon cher » enfant, jeune homme aux traits éclatants, ce n'est pas » facile d'aller à ce dessa; si pour quelque raison vous » restiez longtemps absent, il serait mieux de vous faire » accompagner de tous les houloubalangs. »

Le prince s'inclina et répondit : « Pourquoi resterais- » je longtemps absent? Si Lila Djouhara ne veut pas la » laisser partir, je m'en retourne aussitôt. »

Le roi ne sut plus rien objecter. Il ordonna à tous ses serviteurs et esclaves de préparer tout ce qu'il avait de plus riche et toutes sortes de moyens d'existence pour le voyage du prince; les enfants du mantri ferdanu durent l'accompagner.

Sept jours écoulés, le prince supplia son père de le laisser partir; il s'inclina devant ses parents, et ceux-ci embrassèrent leur enfant.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Les larmes aux yeux, le roi lui dit : « Ne reste pas » trop longtemps éloigné de tes parents, car ton père » est déjà vieux et tu es mon unique espérance. Toi » seul, mon cher fils, tu dois me succéder dans mon » royaume. »

Tous furent convoqués par le roi, tous les jeunes penggawas et sept bedonandas, pour accompagner son fils ; tous jeunes et fidèles et pourvus de moyens d'existence.

Le départ eut lieu le quatorzième jour du mois ; Sinapati accompagna le prince. Ses parents lui avaient confié leur enfant et remis des vêtements neufs et des trésors. Il s'inclina devant le roi et se baisa les mains.

Les jeunes gens partirent ensemble avec deux mantris.

Les uns allèrent à pied, les autres à cheval, et lorsqu'ils eurent parcouru une partie de la route, le prince dit : « Écoute, mon ami, quand nous serons entrés » dans la négory, ne fais pas connaître ma position ni » ma famille. Si l'on s'en informe, dis que je suis quel- » qu'un d'un dessa ; il m'en coûte de faire connaître mon » rang à des personnes qui ne me connaissent pas. »

Sinapati sourit à ces mots et repartit à cet ordre du prince : « Si votre sœur était de basse extraction, vous » ne cacheriez pas votre rang. »

Le prince reprit en souriant : « Si elle est en réalité » ma sœur, tu peux dire ce que tu veux, car je m'en » retourne aussitôt à ma négory. »

Étant ainsi tombé d'accord, le prince continua son chemin avec courage, et bientôt il atteignit le pesara. Il quitta Sinapati et entra dans la négory avec quatre

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

de ses compagnons et six de ses bedonandas : tous ces jeunes gens le suivirent. Il se présenta en prince et fut entouré des mantris. Le reste demeura hors de la négory ; quelques-uns y entrèrent. Tous ces voyageurs se rendirent au kampong de Lila Djouhara ; mais ils le virent abandonné et silencieux, et demandèrent à un mandar : « Où est allé le marchand ? Les clôtures et les » paggers sont en désordre ; peut-être lui est-il arrivé » quelque malheur, et c'est là sans doute la cause de » cette solitude ? »

Le mandar, habile à déguiser la vérité, répondit : « Il n'y a plus personne dans ce kampong ; tous les » habitants, vieux et jeunes, tous ont été enlevés par » le roi. »

Sinapati en écoutant ce renseignement fut saisi et troublé ; il se frappa la poitrine et dit : « Qu'a donc fait » mon patron ? »

La dayang reprit en souriant : « Ne vous inquiétez » pas davantage, mon ami ; le marchand a suivi le roi, » qui a élevé Bidasari jusqu'à lui en l'épousant et a bâti » une belle négory. Ils sont allés de ce côté. Le mar- » chand s'y est aussi rendu ; il règne là maintenant joie » et honneur. »

Sinapati s'était réjoui au delà de toute expression en apprenant que le puissant roi aimait beaucoup le marchand.

Sinapati dit au prince : « Partons bien vite, mon » prince ; Lila Djouhara est là-bas, qui porte le titre de » Mangkoubouni Lila Mengindra. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Ils partirent alors au nombre de dix, la joie dans le cœur. Tous ceux qui le voyaient furent stupéfaits à la vue de l'éclat des traits du prince.

Tous demandèrent : « Quand Sinapati est-il venu? » Quel est ce jeune homme? Comme sa figure est admi- » rablement belle! »

Quelques-uns vinrent bruyamment regarder son port semblable à celui d'un dieu. Ils parlaient et babillaient : « Quel jeune homme incomparable est-il? »

D'autres vinrent tout agités contempler son visage éclatant : « Il est beau comme celui d'Ardjounn[1], comme » on en voit auprès d'un trône royal! »

Sinapati leur répondit d'une douce voix : « C'est mon » compagnon de voyage et de cortége! Dites-moi, » homme du pesara, où est le kampong de Lila Men- » gindra? »

On le lui montra : « Cette demeure par là, non loin » d'ici, Sinapati! Encore quelques pas à gauche, tout » près du château et du palais. Vous verrez là un hono- » rable et beau kampong; c'est le kampong du mangkou- » boumi. Nous n'osons pas trop en approcher, car il est » devenu notre chef. »

Et ils ajoutèrent : « Entrez dans ce kampong à gau- » che! Votre seigneur est grand et puissant, le roi est » devenu son beau-fils! »

Alors Sinapati franchit le kampong et trouva sa mère assise. Elle eut le cœur tout ému, se précipita au-devant

[1] Le héros du poëme sanscrit le *Mahabharata*.

ource gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

de lui, l'embrassa et lui dit : « Qui t'accompagne [1] ? »

Sinapati lui répondit : « C'est mon ami. »

Alors elle s'adressa elle-même au prince : « Venez, » mon seigneur, et reposez-vous ! » Et en même temps elle se dit en elle-même : « Il ressemble beaucoup à » Bidasari ! »

Et en l'observant, elle lui demanda : « Comment » vous appelez-vous, beau jeune homme ? Vous vous » présentez comme une personne de noble extraction, » avec amabilité et de belles manières. »

Le prince sourit et dit avec politesse : « Mon nom est » Poutra Bangsawan ; j'ai suivi ici votre fils ! »

Mais Sinapati l'entoura de beaucoup d'égards et lui rendit tous les honneurs, et le mystère fut bientôt découvert.

Le prince passa la nuit; Sinapati monta la garde devant la porte, parce qu'il entrait dans la maison beaucoup de monde inconnu et qu'on n'était pas sûr de quelques-uns.

Bientôt parvint l'ordre de Lila Mengindra qui invitait Sinapati à se rendre immédiatement auprès de lui. Sinapati arriva avec le prince, suivi de ses compagnons de voyage.

Lorsqu'il fut entré, Lila Mengindra fut ébahi en voyant les traits du prince, si incomparablement beaux

[1] C'est une impolitesse chez les Malais de demander à quelqu'un : « Qui êtes-vous? » ou « Comment vous nommez-vous? » ? C'est pourquoi la mère de Bidasari s'adresse à Sinapati et lui demande quel est l'étranger qui l'accompagne.

et charmants. Il ne pouvait en détourner les yeux et pensait en lui-même : « Quel est cet homme au maintien » si distingué qu'il conduit ici ? »

Sinapati entra, s'assit et regarda Lila Mengindra, il s'inclina et remarqua avec étonnement combien son patron était stupéfait et qu'il n'adressait pas la parole au prince qui approchait. Aussi il lui dit : « Mon maître, » pourquoi êtes-vous si étonné ? Parlez à Poutra Bang- » sawan. »

Le mangkoumi fut tout troublé et dit : « Viens, » mon fils, et assieds-toi près de ton père ! » Et il éprouvait de la sympathie pour lui parce qu'il ressemblait à Bida.

A ces mots le prince sourit et s'assit près de lui sur sa banquette.

Alors le mangkoubоumi lui demanda avec joie : « Quel » est le but de ta visite ? »

Le prince s'inclina et dit : « Je suis un humble étran- » ger qui veux vous obéir dans l'espoir que vous me serez » favorable. Je suis venu à Indrapoura avec l'intention » de chercher une sœur. Si vous m'êtes vraiment dévoué, » dites-moi si je fais fausse route. »

A ces mots le mangkouboumi sourit : « Mon fils, » reprit-il, ne te trouble pas ; ne prends pas de mau- » vaise part que je te demande le nom de ta sœur, où » elle réside, et ce que tu en sais. Dis-moi la vérité ; je » me sens porté vers toi, ne sois pas craintif, mon fils, » confie-moi toute l'affaire. Si tu me prends pour père, » je t'accepte pour mon fils. Je me réjouis beaucoup

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» en toi, parce que tu ressembles à ma chère fille. »

Le prince sourit et dit : « Votre amitié, je la porte » sur ma tête; mais pour ce qui est de ma sœur, je ne » sais où elle demeure. » Et le prince raconta comment, au temps où sa négory était agitée, ses parents avaient erré çà et là et s'étaient égarés sur le pesara, et comment, après un mois écoulé, sa mère avait été surprise par la souffrance et avait donné le jour à un enfant dans une pirogue sur la côte. Puis il dit tout ce qui était arrivé et énuméra les signes auxquels on reconnaîtrait l'enfant. « Je ne veux pas m'enorgueillir, ajouta-t-il, je veux » seulement raconter la chose; c'était une petite fille, » où serait-elle maintenant? Si je connaissais sa rési- » dence, je voudrais y être aussi le serviteur de son » maître. »

Lorsque Lila Mengindra entendit ce discours, sa joie fut indicible, et sa sympathie et son amitié ne firent qu'augmenter pour le frère de Bidasari. Riant et joyeux, il dit : « Dis-moi, mon fils Poutra Bangsawan, dis-moi » de quelle race sont tes parents, afin que je puisse » t'aider à chercher ta sœur? »

Le prince courba la tête et médita profondément; il redoutait de se découvrir et pensait en lui-même : « Mentirai-je? » Car il n'était pas encore bien certain que ce fût sa sœur, et il ne savait pas si elle se trouvait là.

Lila remarqua son silence, il sourit et dit en le fixant avec curiosité : « Sois sans inquiétude, seigneur, il est » certain que ta sœur est ici. Il convient que tu dises la » vérité, afin que le cœur du mangkouboumi soit réjoui.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

« Ta sœur est assise sur un trône. Sa famille est comme « un joyau brillant, Dieu l'a élevée à un tel rang. Ne « sois donc plus affligé; quant à moi, j'ai le cœur « joyeux ! »

Le prince le regarda et dit : « Est-ce là l'homme à « qui j'ai confié mon secret? Je suis un pauvre étranger « et crains qu'on se méfie de moi. »

« Ne parlez pas ainsi, reprit Sinâpati, car on sait ici « que le mangkouboumi connaît les hommes et sait « distinguer l'or de dix carats. Eh bien, mangkou- « boumi, je vous le dirai; mais il vent me le défendre, « il est le fils d'un roi puissant qui vient ici chercher sa « sœur. »

Lorsque le mangkouboumi entendit qu'il était de sang royal, sa sympathie et sa joie augmentèrent encore, comme s'il avait découvert une montagne de pierres précieuses. Il s'approcha du prince, l'embrassa et l'honora, et sa joie fut grande comme s'il avait gagné une négory.

La maison fut ornée de tapis et de rideaux. Il le conduisit dans l'intérieur des appartements et le reçut confortablement; il le présenta à sa femme et à tous ceux qui se trouvaient là, et son affection pour lui alla toujours croissant.

Les deux époux dirent en se souriant l'un à l'autre : « Mon ami, mon cher, combien nous sommes heu- « reux dans notre vieillesse ! Lorsque nous découvrîmes « votre sœur, nous en fûmes très-réjouis; maintenant, « le roi l'a élevée jusqu'à lui et en a fait sa jeune épouse;

» il a anobli notre famille et nous a donné un haut » rang, tandis qu'au commencement nous ne désirions » avoir qu'un enfant. »

Le prince sourit et dit : « J'apprends avec bonheur » que ma sœur est ici ; ne pourrais-je pas paraître devant » le roi et voir ma sœur? Car je suis venu ici dans le but » de la recevoir et l'emmener avec moi ; mais je crains » que le roi ne se fâche et ne veuille pas la laisser partir. » Après l'avoir vue, je m'en retournerai. Mon en- » vie de paraître devant le roi est maintenant d'autant » plus grande. »

Tous ceux qui entendirent le prince prirent plaisir en ses paroles qui étaient aimables et sonnaient bien ; elles étaient comme un miel qui retient la mer.

Après qu'il eut passé trois jours et trois nuits dans la demeure du mangkouboumi, le roi donna audience, et le mangkouboumi parut devant lui, accompagné du prince, qui s'était fait précéder de toutes sortes de présents.

Le rejeton royal était richement vêtu ; son port était celui d'un roi du ciel. Sa robe était bordée de songket, à la mode de Tjelarie, et sa tunique était de couleur violette et de feu. Des agates ornaient son turban multicolore, et son kriss pendait au côté gauche de sa ceinture. Il était entièrement habillé comme il convient, et portait des bracelets avec des sonnettes et des anneaux. Son haut-de-chausses était brodé de fleurs nommées *pouspa anghatan*, et toute sa stature paraissait celle d'une divinité. Sa beauté était extraordinaire ; les perles attachées

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

à ses vêtements étaient innombrables. En un mot, le jeune homme était accompli. Il possédait une amulette, un pur diamant sur lequel était écrit un vers du Koran [1]. Il était beau, magnifique et bien fait, de sorte que tout cœur allait à lui. Il montait un cheval caparaçonné d'une chabraque ornée de joyaux qui brillaient et jetaient des rayons de feu. C'est ainsi qu'il se rendit chez le roi.

Il allait avec Lila Mengindra ; tout le peuple du pesara qui le voyait était ébahi ; tous louèrent le prince de son affabilité charmante ; quelques-uns se dirent entre eux : « D'où vient donc ce jeune homme, avec sa gracieuse » figure et devant qui se courbent les mantris ? Cet » illustre personnage paraît très-intelligent ! il ressem- » ble à une guirlande de fleurs ! Sa toilette, pareille à » celle d'un marié, lui va très-bien ! »

Le prince s'était approché du pavillon. Lorsque le mangkoubonmi fut venu, le roi remarqua que quelqu'un était derrière lui à cheval. Il fut étonné et pensa en lui-même : « Qui serait ce jeune homme ? Avec ses manières » distinguées, il est comme un champ couvert de fleurs ? » Il est beau et charmant comme un être surnatu- » rel. »

Maintenant le prince met pied à terre, se baise les mains et paraît devant le roi. Il s'incline sept fois respectueusement et dit : « Que votre bonheur augmente, » illustre souverain ! »

[1] Les Malais sont superstitieux et ont l'habitude de porter des versets du Koran comme amulettes.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le roi dit en souriant au mangkouboumi : « Quel est » ce jeune homme que tu amènes, au noble maintien, à » la figure aimable et gracieuse? »

Lila Mengindra s'inclina et dit : « Celui-ci, votre » esclave, est venu de terres lointaines; de la négory » Kembajat, sur les bords de la mer, il s'est rendu ici; » il se livre à ma protection parce qu'il désire paraître » devant vous. Voilà ses modestes présents, qu'il espère » vous voir accepter avec indulgence. »

Le mangkoubоumi se tut et pensa en lui-même : « Je » divulguerai son rang.... mais peut-être dira-t-on que » je dissimule la vérité, parce que le roi a pris pour » épouse ma fille Bidasari, et si elle voit le souverain » d'une autre négory, elle s'en enorgueillira et devien- » dra fière. »

Le roi fut sympathique au prince et lui dit amicalement : « Viens ici, mon ami, assieds-toi près de moi. » Si tu me montres de l'amitié, je te considérerai comme » mon frère. »

Le prince s'inclina avec politesse : « Permettez-moi » de rester ici, mon seigneur; je suis un pauvre et indi- » gne serviteur, et j'espère que vous me pardonnerez. » Si vous voulez être juste, mon roi, je veux devenir un » sujet de votre couronne. »

Le roi pensa en lui-même : « Ne serait-il pas un » rejeton royal qui se serait égaré? Il ressemble beau- » coup à Bidasari; il est regrettable qu'il appartienne à » une autre nation. » Alors il dit amicalement : « Dis la » vérité, mon ami; de quelle origine sont tes parents?

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» ne me cache rien. Comment t'appelles-tu ? Dis-moi la » vérité, afin que je sache tout. »

Le prince s'inclina et dit : « Mon nom est Poutra » Bangsawan. Je suis un pauvre serviteur, d'humble et » basse extraction. J'espère que vous aurez compassion » de moi. Si je mens, que mal m'en arrive. J'erre de » tous côtés pour découvrir une sœur; quand je l'aurai » trouvée, je m'en retournerai aussitôt. »

Alors le roi dit : « Où se trouve ta sœur? Si elle est » dans ma négory, je t'aiderai à la chercher. Tiens-tu à » elle par les liens du sang? Dis-le-moi, afin que je fasse » faire immédiatement des recherches ! Ne pars pas tout » de suite, car nous nous sommes à peine connus. Reste ici » un ou deux mois, afin que nous devenions plus amis. »

Le prince inclina la tête et sourit gracieusement. Le roi admira son port et ses formes corporelles, et vit que sur tout le rivage il n'avait pas son égal.

Le prince le salua et dit : « Je porte vos ordres sur » ma tête. Vous êtes un roi illustre; moi, un humble, un » pauvre serviteur. Je suis un enfant de Lila Mengindra, » mais séparé depuis longtemps de ma sœur ; je vous » supplie de lui faire tout ce que votre bonté et votre » affection vous suggéreront d'agréable. Celle que je » cherche est une sœur; elle m'attire vers elle, car je » suis certain qu'elle est devenue votre servante. Je suis » un sujet de votre père, le roi, dans la négory Kem- » bajat, où j'ai toujours demeuré. Pardonnez-moi, mon » seigneur, je vous en prie; vous connaissez maintenant » tous mes désirs. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le roi se réjouit de reconnaître dans sa voix celle de Bida, et demanda à Sinapati : « A quelle race appartient-il, mon ami ? » Sinapati s'inclina devant le souverain et dit : « Je vous demande mille fois pardon. Il » est de la race des princes et des kalifes; sa négory » n'est pas loin et son royaume est superbe. Sa négory » est belle et grande, et le roi est juste et miséricordieux. » Beaucoup de navires sont dans la baie avec toutes » sortes d'officiers. »

A ces mots, le roi fut enchanté d'apprendre que son beau-père était un roi puissant. Tout joyeux, il continua ses informations, et Sinapati lui répondit : « Parce » que sa négory a été autrefois ravagée, il a subi beau» coup de malheurs. »

Le roi comprit par là qu'il était de noble race et de sang royal, et qu'il a connu l'adversité dans son royaume. Sinapati parla encore des grandeurs et de la puissance du roi de Kembajat. Le souverain ne put se contenir davantage, quitta son trône et appela le prince. Descendu de son trône, il dit : « Venez, entrez » dans mon palais ! » Et il le décida par une grande bienveillance.

Le prince pensa en lui-même : « Quand mon père » entendra ceci, comme il estimera le roi ! car par lui » nous avons été sauvés pour louer son nom. Comme il » est juste et aimable ! Et que de pauvres et de faquirs il » prend soin ! »

Et tout ce que le prince entendit le réjouit et l'émut profondément.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Il s'était présenté d'une manière convenable, aimable et gracieuse.

Le roi conduisit le jeune prince par la main et le fit entrer dans son palais. Là, ils rencontrèrent Bidasari, assise auprès d'une fenêtre chinoise toute ciselée.

En voyant le roi, elle pensa en elle-même : « Quel » beau et charmant jeune homme amène-t-il là? »

Le roi s'assit à côté d'elle, le prince alla s'asseoir à sa gauche. Il s'inclina devant le couple royal et se comporta comme une personne bien élevée.

Le prince leva à la dérobée les yeux sur Bida, courba le front et pensa en lui-même : « Belle est la figure de » ma sœur, presque semblable à celle de mon père. »

Le roi dit en riant : « Parle-lui, ma chère; c'est ton » jeune frère, venu ici pour te voir. Il est venu ici de la » négory Kembajat, et tu es celle qu'il cherche; ton » père est depuis longtemps rentré dans sa négory et » pleure tout le jour. »

A ces mots, Bidasari soupira et gémit. Elle gardait le silence et pensait que le marchand était son propre père. Elle inclina la tête et se tut. Elle était émue parce qu'on la regardait et qu'elle ne connaissait pas son père ni sa mère, mais qu'elle tenait pour ses parents Djouhara et sa femme : « Je suis une personne de basse extraction; mon » intelligence n'est pas développée. Le prince est venu » ici de son trône royal pour nous raconter quelque » chose d'incertain. Si je suis la fille d'un roi, pourquoi » m'a-t-il délaissée ici? N'a-t-il pas honte de ne m'avoir » pas fait chercher pendant si longtemps? — C'est si

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» loin d'ici à Kembajat! — Pourquoi ce roi a-t-il erré à
» l'aventure et abandonné son enfant dans le *pesara?*
» Je suis une malheureuse! Comment puis-je avoir des
» frères ou des sœurs, puisque le marchand a à peine
» un seul enfant? il n'en a pas davantage. »

Le prince s'inclina et dit respectueusement : « Vos
» paroles, je les porte sur ma tête; bannissez toute haine
» de votre cœur; si vous êtes de basse extraction, je le
» suis aussi; au temps où sa négory a été ravagée, mon
» père a souffert ce malheur, et depuis peu de temps
» seulement il est de retour dans son dessa, parce que
» depuis peu de temps le pays a retrouvé le calme et la
» sécurité. Moi-même j'ai vu combien il a souffert dans
» son cœur; il ne prononce votre nom qu'avec des lar-
» mes dans les yeux. Il ne vous a pas oubliée. Pardon-
» nez-lui donc ce en quoi il pourrait avoir failli. Réflé-
» chissez à cela sérieusement. Est-ce que quelqu'un
» aurait méconnu son enfant au point de l'abandonner
» dans un dessa? »

Le roi répondit : « Tu dis vrai, mon ami, car ils ne
» savaient pas où ils alloient, leur enfant étnit encore
» une toute petite fille; il était presque impossible de la
» prendre avec soi, à cause de toutes les ronces et des
» tronçons d'arbres. De plus, ils erroient dans le désert
» par une chaleur étouffante. Réponds-lui, mon amie,
» dit-il à sa femme, il vient au-devant de toi. »

Le roi était troublé en voyant le prince s'approcher et
se jeter aux pieds de la reine.

Bidasari serra son frère dans ses bras et les deux

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

époux s'embrassèrent l'un l'autre. Ensuite le prince s'inclina devant le roi, qui lui dit en l'embrassant aussi : « Ne lui retire pas ton cœur, mon ami, parce que ta sœur » a été si animée contre toi. »

Le souverain lui présenta alors la boîte de bétel; Sinapati en accepta et s'en servit. Le roi eut de douces et aimables paroles, et tous les deux furent de plus en plus enclins l'un vers l'autre.

Le prince s'assit de nouveau et raconta tous les chagrins de ses parents; il pleurait en faisant ce récit, et tous ceux qui l'entendaient pleuraient avec lui. On apporta alors du riz pour le repas, qui fut servi devant eux. Les mandars apportèrent des plateaux avec ordre, déférence et respect.

Alors le roi dit joyeusement : « Viens, mon amie, et » dînons. »

Bidasari répondit : « Il vaut mieux que vous dîniez » seul, je ne suis plus qu'une de vos sujettes; laissez-» moi manger avec mes semblables. »

Le souverain reprit : « Le but de mes paroles est » juste ; ne songe pas à t'éloigner ainsi de moi, car nous » sommes du même sang; en outre, je me suis uni à » toi, et si j'agissais autrement, j'agirais mal. »

Alors les trois personnes royales dînèrent ensemble et elles se réjouirent beaucoup, et tous ceux qui les virent furent réjouis aussi.

Après le repas, elles firent usage de siri et de toutes sortes de parfums. Ensuite le prince prit congé de ses hôtes.

ource gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le roi demanda en riant : « Où veux-tu aller, mon » frère ? »

Le prince s'inclina et dit : « Je veux m'en retourner » chez mes parents. »

Mais le roi reprit d'une voix affectueuse : « Ne retourne » pas chez Lila Mengindra ! Le frère et la sœur ont » appris maintenant à se connaître et ont déjà de l'affec- » tion l'un pour l'autre ; il y a ici assez de place pour toi, » — il y a des banquettes en abondance ; — reste donc » ici, mon frère, avec tes gens et tous tes serviteurs. »

Le prince s'inclina, sortit et dit au marchand : « Je » resterai ici dans le palais du roi, où le roi m'a accordé » une résidence pour moi et mes bedouandas. »

Le niangkouboumi s'inclina et dit : « Cela est bien, » car où peut-on être mieux que près du roi ? »

Et le prince se rendit au palais avec toutes les personnes qui l'avaient accompagné.

Tous les mantris se réunirent et se livrèrent durant tout ce temps à la joie et au plaisir.

Aussi longtemps qu'il fut à Indrapoura, le roi et son épouse lui montrèrent de l'affection ; ils l'invitaient chaque jour à se trouver dans leur société, et ils s'amusaient beaucoup avec lui.

Enfin la reine Bidasari fut reconnue comme étant la fille d'un roi d'un autre pays ; cette nouvelle se répandit par toute la contrée, et l'on répéta que son frère était venu pour la chercher.

La reine Lila Sari fut surprise de tout ce qui se disait de Bidasari. Elle ne faisait que soupirer dans sa soli-

gallica.bnf.fr · Bibliothèque nationale de France

tude, ressentait une tristesse inexprimable et croyait en devenir folle. Elle dit à un mendar : « En me hâtant, » j'ai mal fait et me suis trop abandonnée. Je comptais » sur les dayangs, mais elles ne viennent plus ici; toutes » quatre, elles sont allées là-bes et montrent mille ami- » tiés à Bidasari; il n'est plus personne à qui je puisse » demander secours; toutes mes ruses et mes malices » sont déjouées. Il fallait bien se fier à ces dayangs! » Elles paraissaient contrariées de partir; je pensais » qu'on pouvait les croire, c'est pourquoi je les ai prises » pour mes confidentes; elles sont maintenant les ser- » vantes fidèles de Bidasari et lui servent son repas. »

Dang Lila s'approcha, s'inclina et dit : « Des actes » d'infidélité n'apportent jamais bonheur : Dieu montre » par là où est la loyauté. Les dayangs sont très-affli- » gées et languissent après vous, mais elles redoutent la » colère du roi; à quiconque est aimé du roi, elles mon- » trent un visage sympathique. Ne pensez-vous pas, » princesse, que vous-même evez mel agi? Aussi long- » temps que le roi a été fâché contre vous, aucun de vos » amis n'est venu ici; ils sont restés à l'écart et personne » ne s'est montré, comme s'ils avaient été malades et » privés de remèdes. Aussi longtemps que le roi ne paraît » pas, nul présent n'est porté ici. »

Quelques-uns des menders dirent entre eux : « Il » vaut mieux que nous nous connaissions nous-mêmes; » il ne nous appartient pas d'accuser et de ridiculiser le » puissant roi. »

Tout cela irrita encore davantage la princesse; elle

our e gallica.bnf.fr Bibliothèque nationale de France

dit : « N'essayez pas de consoler mon âme ! Il ne » m'estime plus, et je ne veux pas m'humilier devant » lui. Pourquoi est-il venu ici, cet éhonté? Bien que le » tambourin royal ait été frappé sept fois pour elle, il a » retenti et résonné autrefois pour moi! Qu'est cela » pour un roi qui est venu ici? Qui sait s'il n'est pas le » fils d'un pirate qui l'a abandonné ici, et s'il ne se fait » pas passer pour un fils de roi? Qui sait si elle n'est » pas le produit humain d'un loutong ou d'un singe, qui » a été recueilli par Lila Djoubara? Quiconque le nomme » époux de Bidasari a les yeux aveuglés par la douleur. » Vous toutes, dayangs, allez en paix et montrez-vous » telles que des dayangs doivent être, dévouées comme » celles qui se sont volontairement soumises au service » de Bidasari et visent à devenir les concubines du roi! »

Elle paraissait bien irritée, mais en réalité elle se repentait. Elle n'avait à se plaindre de personne, et elle maigrissait de chagrin. Autrefois, elle pouvait obtenir tout ce qu'elle désirait et soulager son cœur à côté du roi; tous ses désirs étaient satisfaits sans qu'il lui en coûtât rien; maintenant tous les bitis et les perwaras étaient allés rejoindre le roi. Lila Sari les rappela bien auprès d'elle, mais le roi s'y opposa. Le cœur de la reine s'enflammait de plus en plus de colère comme si un scorpion l'avait blessé, car ses regrets augmentaient quand elle se remémorait l'affection du roi pour elle et ses propos inconvenants qui le mécontentaient. Son cœur était aussi inconsolable parce qu'elle avait eu jadis une cour.

Mais la princesse Bidasari dit au roi en voyant tous

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

les mendars : « Renvoyez ces mendars, car si vous les » retenez près de vous, Lila Sari se trouvera seule. »

Le roi reprit en souriant et d'un air aimable : « Non, » je ne les laisserai pas partir; elle est si déraisonnable » et barbare, qu'elle n'aime personne, et sa parole est » si dure et si cruelle, qu'elle peut bien rester seule. »

La princesse, avec un doux regard de ses yeux, dit : « Votre colère a été trop prompte. Elle vous a parlé » avec tant de vivacité, parce qu'elle était habituée à » une cour. En quoi vous a-t-elle donc manqué, pour » que vous la repoussiez ainsi? Après l'avoir caressée » sur vos genoux, vous l'abandonnez maintenant dans la » douleur ! »

Et elle ajouta avec un soupir : « Ne soyez pas ainsi » irrité contre elle, car si elle devait travailler en pilant » au mortier, la honte en retomberait sur vous-même. »

La figure du roi s'illumina et il dit : « Je n'ai pas » refusé de revenir auprès d'elle, au contraire j'ai été à » elle et elle m'a chassé. Elle s'est écriée : « Je fuis ta » présence, » et elle a ajouté beaucoup de mots inconve» nants qui l'accusent. Je venais l'entretenir en ami, » mais elle me cria : « Je ne te reçois pas ! » C'est donc » elle-même qui a causé son malheur et qui a eu de la » colère contre moi; sa conduite a été insensée, et elle » m'a donné des noms indignes. »

La princesse Bidasari reprit : « Ne vous attirez pas » cela, mon ami; elle a parlé ainsi parce que la vengeance » et la colère la tourmentaient. Autrefois vous la pressiez » dans vos bras et la couvriez de baisers, c'est pourquoi

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» elle est maintenant si irritée et accablée. De plus, vous
» avez voulu la frapper, et peut-être l'avez-vous touchée
» et blessée au cou? »

A ces mots, le mécontentement du roi disparut sous un sourire, et il dit : « Oui, mon âme pure, tu parles » bien et en sage. Comment mon cœur ne serait-il pas » attaché au tien, et comment, uni à toi, ne parcourrais-je » pas avec toi le sentier de la vie? Autrefois nous étions » séparés, maintenant nous voulons rester l'un près de » l'autre et ne plus nous séparer. Rameau de mon cœur, » rayon de mes yeux, tu ne désires que le bien. Je dis » la vérité, je tiens beaucoup à toi. J'approuve ce que » tu dis; puisque tu le désires, j'irai vers elle; peut-être » cette démarche plaira-t-elle, afin que la réconciliation » se fasse. Mais d'abord elle devra reconnaître ses torts » Si elle montre du repentir, j'irai la voir. »

Comme ils étaient ainsi à parler, la femme du mangkouboumi était survenue; elle s'était assise absorbée dans ses pensées, et ses larmes coulaient; elle pensait en elle-même : « Mon enfant n'a pas de vengeance dans » le cœur. Elle sourit et se tait quand il s'agit d'une » personne si perverse. »

Bidasari sourit et dit : « Vous connaissez le secret de » mes malheurs passés; oubliez-les, car je veux garder » ma bonne renommée. »

Dang Bidouri apportait alors le riz pour le roi et sa femme. « Venez, reine, mangeons », dit le roi. Ils causèrent et devisèrent ensemble, et leur mutuelle affection croissait toujours.

gallica.bnf.fr Bibliothèque nationale de France

Ensuite, il ordonna aux serviteurs et aux mendars d'appeler le prince. Les serviteurs et les mendars allèrent et dirent respectueusement : « Le roi vous demande, monseigneur; il nous a ordonné, ô prince illustre, de vous le dire. »

Le prince entra en souriant et s'inclina devant le roi d'un air aimable. « Venez ici, asseyez-vous », lui dit le roi.

Alors les trois personnages de sang royal dînèrent ensemble, entourés des serviteurs et des dayangs. La conversation fut très-animée, et en mangeant ils se réjouissaient et riaient.

Le repas fini, le roi prit du siri de la boîte de bétel, se servit de parfums, et le prince s'éloigna.

Aussi longtemps que le prince fut près de lui, la joie du roi ne connut pas de bornes, et le mangkouboumi Lila Mengindra fut l'objet continuel de ses attentions.

Après avoir passé deux mois dans les plaisirs et les festins, le prince pensa à la douleur de ses parents et comment il les avait quittés inquiets. Tout anxieux, il se dit en lui-même : « Je veux partir ! » et il ordonna à ses compagnons de voyage de tout préparer pour le départ. Il dit alors à Sinapati : « Je suis très-affligé de

source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

« devoir m'éloigner de ma sœur pour aller revoir mes
» parents. Je vis ici dans la joie, et j'ai laissé là-bas mes
» parents dans l'inquiétude. »

Alors Sinapati s'inclina et dit : « Je vous accompagnerai. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

CHANT CINQUIÈME

Un certain jour, les mantris parurent devant le roi dans le pavillon. Le rejeton royal vint aussi et se jeta aux pieds du roi. Le roi lui dit avec amabilité : « Assieds-
» toi près de moi, mon frère. Je ne t'ai pas vu durant
» tout un jour, et mon désir de te voir est devenu
» grand. »

Le prince s'inclina avec un visage ému et dit : « Mon
» seigneur roi, si vous me le pardonnez, je désire m'en
» retourner pour donner des nouvelles à mes parents.
» J'espère en votre bonté, illustre prince ! Mon père m'a
» ordonné de venir ici pour chercher ma sœur, car il
» craignait que son nom ne fût couvert de honte. Votre
» bienveillance est si grande, ô roi, et mon père n'en
» sait encore rien. »

Le roi le fixa et lui dit le cœur tout troublé : « Ah !
» mon frère au visage éclatant, pourquoi veux-tu partir
» sitôt ? »

Et il ajouta douloureusement qu'il était tout troublé de

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

cette séparation : « A peine nous sommes-nous connus, » et je ne suis pas encore rassasié de ta présence ! »

Le prince reprit en souriant : « Ne soyez pas attristé, » monseigneur. Dès que j'aurai paru devant mon père, » je pourrai lui donner de bonnes nouvelles; je lui dirai, » pour apaiser son cœur, quel est le sort de ma sœur. En » apprenant toutes vos bontés, mes parents en seront » joyeux. Car votre penchant et votre affection sont » grands pour votre famille. J'espère que vous voudrez » bien me considérer comme votre sujet, et je reviendrai » bientôt. »

L'émotion du roi accrut encore et il dit d'une douce voix : « Demande conseil à ta sœur et écoute ce qu'elle » te dira ! »

Le roi entra, conduisant le prince par la main. Ils trouvèrent la princesse Bidasari et près d'elle la dayang Agous Djnuhari. Les deux personnes royales, étant entrées, s'assirent et prirent du siri dans la boîte de bétel.

La princesse adressa la parole au prince : « Venez » ici, mon frère; pourquoi n'êtes-vous pas revenu depuis » deux jours? Du matin au soir votre absence m'a » affligée. »

Le prince la regarda et lui dit en s'inclinant : « Parce » que j'ai eu beaucoup affaire, je ne suis pas venu. Tous » mes compagnons de voyage se sont rassemblés, et » tous, ils désirent partir. J'ai donc résolu aussi de » prendre congé de vous demain matin, quand la lune » commencera à pâlir. »

A ces mots, la princesse fut toute attristée et versa

gallica.bnf.fr Bibliothèque nationale de France

un torrent de larmes; elle était très-affligée dans son cœur. Hors d'elle-même, elle lui dit : « Ah ! illustre » prince, pouvez-vous partir après nous être retrouvés ? » Depuis que vous vous êtes fait reconnaître pour mon » frère, j'ai eu de l'affection pour vous et je vous aime. » Et maintenant, je suis toute éperdue en vous entendant dire que vous voulez partir sitôt. Je suis sans » aucun doute de basse extraction, et c'est à tort que » vous vous faites passer pour mon frère. Je suis une » faible et pauvre orpheline, — comment pourrais-je » mériter l'amour d'un puissant souverain ? »

A ces mots, le prince courba la tête et fut très-ému. Il s'approcha en pleurant et dit : « Ne vous désolez pas » ainsi, ma sœur ! Je veux m'en retourner parce que nos » parents doivent être très-inquiets. Je vous aime tant, » ma chérie, que mon cœur déborde. Si vous me parlez » ainsi, mon amie, mon émotion augmentera encore. » Vous ayant vue, je ne puis me séparer de vous, mais » je dois respecter l'ordre de nos parents qui m'ont recommandé la plus grande célérité. Votre affection » m'est chère, et je vous prie d'avoir pitié de moi. »

Le roi était très-ému et avait compassion de l'état de désolation de la reine. Il la caressa, lui donna un sépah et dit avec un doux accent : « Mon amie, ma chère » épouse, qu'éprouves-tu ? Laisse ton frère prendre » congé de toi, nous verrons ensuite tes parents ici. »

La reine baissa le front, pleura amèrement et dit : « Je ne m'y opposerai pas, qu'il fasse ce qu'il lui plait. » Je suis une étrangère, un enfant trouvé ; qui peut

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» m'être dévoué et penser à moi? Si l'on ne veut me » connaître qu'à moitié, il vaut mieux qu'on m'abandonne tout à fait! »

Alors le prince s'inclina et dit, joyeux, en lui séchant ses larmes : « Ah! mon amie, ah! ma chérie, tu es certainement ma sœur! Ne sois pas affligée et ne me parle » pas ainsi. Dieu sait combien je t'aime sincèrement. Si » tu ne me laisses pas partir, je ne résisterai pas. Je mène » ici joyeuse vie à tes festins; mais mes parents sont » dans l'anxiété et l'inquiétude. Mon père aspire à recevoir des nouvelles de toi; et maintenant que j'ai découvert que le roi est devenu ton époux, nos parents » seront heureux de le savoir aussi. »

Alors le roi parlant avec un visage éclatant : « Ne » retourne pas, mon frère; j'enverrai des mantris et des » houloubalangs avec une lettre. Si ton royal père l'approuve, nous espérons le voir lui-même ici. Quand » tu seras de retour, son cœur ne brûlera plus ainsi de » douleur. Je veux aller moi-même recevoir tes parents. »

Le prince s'inclina alors et dit : « Envoyez plutôt vos » mantris; car, bien que mon conseil soit celui d'un ignorant, je crois cependant qu'un si grand roi ne désire » pas s'éloigner de sa négory. »

La princesse Bidasari en entendant ces paroles se réjouit beaucoup, et en voyant briller les traits de son frère, elle lui présenta la boîte de bétel.

Le roi s'assit loin de son trône, sourit et caressa sa femme : « Mon âme, tu aimes trop ton frère, puisqu'il

gallica.bnf.fr Bibliothèque nationale de France

» est du même sang que toi. Tout à l'heure, tu paraissais » mécontente et fâchée contre lui. Ne te préoccupe pas » ainsi, mon amie, et ne lui parle plus avec un tel » accent. Tout ce que tu désires, fais-le-moi savoir. »

Après qu'ils se furent entendus, le roi fit appeler Lila Mengindra.

Celui-ci parut aussitôt devant le roi et le prince. Le roi lui cria : « Venez ici, mon oncle. Voulez-vous en» voyer une lettre au glorieux roi de Kembajat, pour » constater que nous vivons encore ? »

Ainsi parla le roi, et il appela le ferdana mantri. Celui-ci entra et se baisa les mains. Le roi lui adressa la parole : « Viens ici ! » Et il dit, la joie sur le visage : « Je t'ai mandé, mon oncle le mantri, afin que tu écrives » une lettre. »

Aussitôt le mantri prit une feuille de papier fin et s'assit pour écrire une lettre avec des caractères d'or. Tout en écrivant pour l'illustre roi, il pensait. « Eh bien ! » s'écria le roi, « mes amis, écoutez le contenu de la lettre :

» Gloire à Dieu à qui revient toute gloire, etc.

» Cette lettre, où je présente mon salut et mon res» pect, vient de votre humble fils.

» Après avoir dit ceci, écoutez mon récit. Tandis que » votre enfant languit et soupire après vous, ses larmes » ne cessent de couler [1].... »

[1] Nous ne traduisons pas cette lettre, parce qu'elle n'est que le résumé des faits déjà connus du lecteur.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Après que le mantri eut écrit ceci, il voulait remettre la lettre aux mains du roi; mais le roi ordonna : « Lisez » d'abord. » En écoutant, il se réjouit. Et après que la dayang eut écrit la lettre, le roi partit et rassembla les mantris et les houloubalangs, et une armée innombrable. Dix mantris prirent avec eux des chevaux et des éléphants et portèrent la lettre du roi à ses parents. Un laksimana fut du cortége, comme ambassadeur, avec des drapeaux et des étendards ornés de joyaux. Le roi lui ordonna de se charger de beaucoup de présents. Sinapati reçut du roi le titre de laksimana mantri et un équipement, et outre cela, encore beaucoup de mantris et cent serviteurs qui le suivirent; car le roi lui était très-favorable depuis qu'il connaissait les usages et la langue du royaume; il voulait conserver sa bonne renommée.

Après qu'il eut envoyé l'ambassade à la négory, le roi se rendit auprès de son épouse; il était dans la jubilation, et son amour pour la princesse ne fit qu'augmenter.

Le mangkouboumi Lila Mengindra fut de plus en plus aimé du roi; il lui donnait de bons conseils et exécutait volontiers les ordres de son souverain. Il venait souvent auprès de la reine et dînait chez elle avec sa femme; il en fut très-aimé et tous ses désirs furent satisfaits. Ses richesses et son bonheur augmentèrent chaque jour, car le roi lui accordait toute sa confiance; il l'honorait et le respectait et lui donnait tout ce qu'il

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

sollicitait. Dans toute la négory d'Indrapoura, personne ne pouvait lui être comparé. Il était fermement attaché au ferdana mantri; les deux mantris étaient également prudents, également sages, également instruits, égalcment parfaits. Tous les deux, ils avaient, dans le palais, la haute main sur les grands et les petits, sur les nobles et les gens de la basse classe. Tous les deux pensaient de même et veillaient sur leur réputation. Ils comblaient de bienfaits tous ceux qu'ils aimaient, et dans toute l'étendue du domaine royal, ils avaient sous leurs ordres la terre et la mer. Ils distribuaient des bahars d'or pour les faire vendre à bon marché parmi le peuple; ils donnaient toujours et à toute heure bon conseil, et plus il venait de marchands, plus ils recevaient de présents.

De jour en jour, le roi vivait dans son royaume heureux et en paix. Tout ce dont il avait besoin, il le demandait au mangkouboumi qui était chargé de l'administration de ses biens.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

CHANT SIXIÈME

Il est question maintenant du laksimana mantri qui venait de franchir les frontières de la négory.

Lorsque le roi de Kembajat apprit son arrivée, il en fut très-réjoui. Il en fit part à la reine et se rendit auprès des mantris, dans le pavillon. Le visage illuminé, il leur ordonna d'aller le recevoir et de le conduire.

Alors allèrent les mantris et les houloubalangs, et ils prirent avec eux des éléphants et des payongs ouverts. Innombrable fut le peuple qui les suivit avec des serounis, des gongs et des genderangs. Ils rencontrèrent le laksimana mantri, lui touchèrent les mains, le saluèrent respectueusement et lui offrirent des présents. Les mantris de Kembajat communiquèrent les ordres du roi au laksimana mantri et aux jeunes penggawas.

Après qu'ils eurent entendu ces ordres, tous partirent, les mantris à cheval. Ainsi arriva l'ambassade. Le roi en l'apercevant fut très-joyeux, comme si son enfant avait été de retour.

Tous s'inclinèrent devant le roi, qui accepta les pré-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

sents, pendant que les eunuques recevaient la lettre et la remettaient au ferdana mantri. Celui-ci s'inclina à son tour, et le roi reçut la lettre de ses mains. Il l'ouvrit avec empressement et la lut lui-même. En apprenant le contenu du papier, il fut tout ému. Il ne saura jamais assez récompenser le dévouement du bon et brave mangkouboumi, parce qu'il avait fait monter son enfant sur un trône et l'avait mariée à un roi puissaat. De joie, il était tout hors de lui et voulait aller aussitôt la voir de ses propres yeux.

Dans la lettre, il était clairement dit que les époux royaux désiraient le recevoir. Cette nouvelle le troubla profondément, et il dit au laksimana mantri : « Est-ce » que le prince, mon fils unique, n'a pas eu non plus la » liberté de s'en retourner ? »

Alors le laksimana s'inclina et dit, plein de commisération : « Le roi n'a pas voulu le laisser partir et l'a » prié, les larmes dans les yeux, de rester ; lui, aussi » bien que la reine, pensait que si leur frère les quittait, » leur père ne se rendrait pas jusqu'à eux. Je vous trans» mets l'écrit et les paroles de vos enfants. Ils espèrent » qu'ils trouveront en vous de l'iadulgence et ils me » chargent de leur invitation. Mille fois pardon pour moi, » et accueillez-moi favorablement, mon prince, afin que » vos deux enfants puissent vous revoir et que les deux » dessus deviennent un royaume ! »

A ces mots, le roi répondit amicalement : « Eh bien, » mon fils le laksimana mantri, j'attendrai encore sept » jours. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Et le roi s'assit afin d'apprendre encore plus de nouvelles du laksimana mantri; et celui-ci roconta toutes sortes d'histoires ou milieu de nombreux ouditeurs.

Le soir venu, les mantris d'Indrapoura se séparèrent; le roi leur désigna un palais et leur envoya leur repas journalier.

Le roi ordonna à ses mantris : « Faites vos préparatifs », et alla rejoindre ensuite la reine pour lui parler aussi de leur fille. « Eh bien, mo chère, dit-il, dans » sept jours je compte partir, car je n'ai plus de tran- » quillité et je languis extrêmement après notre enfant. » Il réunit olors ses mantris, vieux et jeunes, rassembla des gens, des éléphants et des chevaux, et dons les sept jours tout fut disposé pour partir de grand matin.

Les étoiles étincelaient encore, lorsque le gong royol résonnait et était frappé à plusieurs reprises.

A ce bruit, les gardes sortirent avec joie. Les mantris et les houloubalangs sortirent aussi et prirent leurs heaumes éclotants. Leurs glaives nus brillaient, et c'est ainsi qu'ils firent cortége au roi. Les bannières et les drapeaux furent déployés et flottèrent çà et là.

Tous ceux qui restaient furent attristés, comme s'ils avoient été percés d'un couteau. Les lanciers et les écuyers marchaient les uns à côté des autres et ressemblaient à une ville mobile. L'éclat de la lune en fut presque obscurci, comme quelqu'un qui est onxieux et triste. Les glaives et les lances brillaient comme une île ou milieu de la mer; c'est oinsi qu'on raconte qu'ils accompagnèrent le sultan accompli.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le roi montait un éléphant sauvage, et son porteur de siri était assis en croupe. Un payong royal garni de sonnettes était déployé au-dessus de la tête du prince; le genderang, le serouni et le nafiri retentissaient sans cesse. Ainsi il quitta la négory, entouré des mantris. Il partit sans s'arrêter et atteignit la négory d'Indrapoura. Près de la négory, il fit halte et envoya aussitôt un ambassadeur qui y entra et parut devant le roi d'Indrapoura.

Le laksimana mantri vint aussi au-devant de lui et dit : « Votre père est arrivé à l'instant. » Le prince ordonna alors à ses hérauts : « Appelez le mangkouboumi » Lila Mengindra et dites-lui de se rendre aussitôt ici; » je veux lui donner des ordres. » Un eunuque appela le ferdana mantri. Le mantri se présenta devant le prince, qui lui ordonna en souriant : « Eh bien, savant mantri, » disposez la place du marché, rassemblez le peuple et » l'armée, et qu'ils se trouvent aussitôt devant le pavil- » lon. Que tous les mantris, vieux et jeunes, déploient » les insignes royaux et qu'on mette les ornements aux » chevaux et aux éléphants, car je veux aller recevoir » mon père. »

Le mangkouboumi Lila Mengindra s'inclina et partit, et exécuta les ordres du roi de la manière la plus intelligente.

Le roi rentra alors dans son palais et s'assit sur un banc orné de joyaux; la reine était aussi assise sur un banc orné de joyaux, et Lila Mengindra se trouvait près d'elle.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le roi dit en souriant : « Ma chère, rayon de mes » yeux, fais garnir le palais de décors royaux. Or- » donne à tous les bitis, aux perwaras, aux dayangs et » mandars de venir ici. Réunissez aussitôt toutes les » jeunes filles, car nos parents sont arrivés; ils se trou- » vent aux frontières de la négory. Demain, j'irai les » recevoir. »

Alors la princesse Bidasari cria, la figure épanouie et souriante : « Nos parents sont venus pour voir mon » frère; je ne veux pas paraître devant eux et me dé- » clarer leur enfant. »

Le prince était présent, et il sourit en entendant ces paroles : » Eh bien, ma sœur, dit-il, ne parle plus, » mais écoute ce que je vais te dire; ne sois pas fâchée. » Si je suis seul aîné d'eux, seul je devrai m'en retourner » avec eux. »

Le roi reprit amicalement : » Vous parlez juste, » prince! — Ne continue pas plus longtemps ainsi, ma » chère femme, peut-être ton frère pourrait-il ne pas en » être satisfait. »

Le prince dit alors en souriant : « Je ne suis pas fâ- » ché, mon frère; je veux seulement plaisanter avec » ma sœur et apaiser son inquiétude. »

Il s'inclina ensuite devant le roi et le pria de le laisser aller au-devant de son père.

Le roi reprit en souriant : » Nous irons ensemble, » mon frère! »

Le repas fut servi, et il s'y trouvait toutes sortes de mets. Le roi mangea avec sa femme et son frère.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le repas fini, il prit du siri dans la boîte de bétel et fit usage de parfums. Ensuite le prince partit.

Le jour suivant, le roi fit appeler le prince et l'inviter à se rendre près de lui. Il réunit le ferdana et tous les mantris, et partit avec son frère.

Un payong fut déployé au-dessus de sa tête; tous les insignes royaux flottaient au vent.

Il s'adressa alors à la reine : « Reste ici, mon amie, » je m'en vais hors de la négory pour conduire ton père » auprès de toi. »

Ces paroles réjouirent la reine, et elle dit : « Allez, » mon ami, je vous accompagne des yeux. »

Le roi prit alors congé de son épouse et monta à cheval, accompagné du prince et suivi des mantris.

Tous les instruments de musique retentirent partout où il y avait des cavaliers. Toutes les cloches sonnèrent, et quiconque ne fut pas du cortége devint triste.

Le roi gagna en droite ligne les frontières de la négory. Quelques jours après, il rencontra le roi son beau-père. Lorsqu'ils furent en présence l'un de l'autre, les gens de Kembajat s'arrêtèrent étonnés à la vue des traits du jeune roi, qui était beau comme une œuvre de peinture. Et le vieux roi en les contemplant sourit, et sa joie augmenta.

Le roi d'Indrapoura s'inclina respectueusement et fit approcher l'éléphant qui portait son père. Le roi de Kembajat dit : « Où vas-tu, mon fils? »

Celui-ci s'inclina et répondit : « Je suis venu ici pour » vous recevoir. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

« — Mon fils, reprit le vieux roi, le sourire sur les » lèvres, mon fils, souverain puissant, pourquoi es-tu » venu en personne? Il aurait suffi de tes mantris. » La joie débordait de son cœur et il se sentait très-enclin vers son gendre. Il dit, assis sur son éléphant : « Approche, » mon fils, — tu es un souverain renommé, — le corps » et l'âme ont une égale valeur, l'un ressemble à l'autre; » tous les deux sont de pure origine royale. » Il le serra dans ses bras et dit : « O mon fils, rayon de mes yeux, » Dieu a exaucé mes prières et m'a accordé un gendre » selon mes vœux. »

Le roi d'Indrapoura inclina alors le front et sourit gracieusement. Le prince approcha aussi et fut bien accueilli par son père : « Viens, mon fils, monte à côté » de moi! »

Le prince s'inclina et monta sur l'éléphant de son père. Son maintien était aimable et agréable; — il était beau comme de l'or ciselé.

Les rois entrèrent alors dans la négory, entourés d'un grand nombre de mantris. Lorsqu'ils furent arrivés, le mangkouboumi s'inclina devant eux; le roi d'Indrapoura s'inclina et dit : « Parlez à mon oncle, mon père, » il est ce mantri qui a élevé votre fille. »

A peine le vieux roi eut-il entendu ces paroles qu'il s'adressa à lui tout joyeux : « Viens ici, mon frère, viens » et faisons connaissance. »

Le vieux roi, assis sur l'éléphant, avait la figure rayonnante d'amabilité et de bonheur. Il lui témoigna une vive affection, et tous les spectateurs furent émus. Il lui

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

souta au cou, embrassa son front et dit : « Celui-ci est » mon frère bien-aimé. Grond o été son amour ; il s'est » rendu digne d'éloges ; sa fidélité a été complète et à » toute épreuve. »

Le mangkonboumi inclino la tête et répondit au roi : « Moi, votre esclave, je porte vos ordres sur la tête ; » vous me comblez de vos bonnes grâces. »

Alors, le vieux roi s'assit sur le trône royal orné de neuf pierres précieuses de couleur. Son fils, le jeune prince, s'ossit devant lui, et aussi tous les mantris et le ferdnna. En même temps arrivait lo reine, et elle fut reçue por le prince et la princesse Bidasari, qui étoient descendus de leur siége pour aller saluer leur mère.

Tous entrèrent ensuite dans le palais et s'ossirent à leur ploce ruyole.

Bidosori s'inclino et fut embrossée par ses parents. Le roi son père dit en pleuront : « Ah ! mon enfant, éclat » de ma couronne, fruit de mon cœur, lumière de mes » yeux, ne nourris pos de haine contre nous dans ton » âme. La volonté de Dieu et ses intentions sur nous » sont manifestes. Longtemps nous avons été séparés et » nous nous voyons maintenant de nos propres yeux. » Nous avons bien mal agi en t'abandonnant dans un » dessa. Mais, mon enfant, que ton cœur ne nous soit » pos étranger ! Depuis, notre négory est de nouveau » en paix. Telle a été notre destinée, que pouvons-nous » y faire ? Nous étions éperdus. Puisse un homme hono- » rable lo recueillir ! pensions-nous ; comment saurons- » nous jamais le récompenser ! »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Bidosari pleura en se remémorant son passé. Le roi, son époux, était ému et avait pitié d'elle en la voyant affligée. Tous ceux qui la voyaient versaient des larmes; mais ces émotions furent mêlées de joie, lorsqu'on sut de quelle origine elle était.

Pendant ces entretiens royaux le repas fut servi. Les dayangs apportèrent des plateaux pour les princes. Les deux rois mangèrent alors du riz, et après s'en être rassasiés, ils en firent offrir à leurs enfants, prirent le siri placé devant eux et se parfumèrent.

Le repas fini, les cinq personnages princiers, après s'être communiqué divers récits, firent appeler Lila Mengindra, qui entra aussitôt. Ils donnèrent au mangkoubouni les restes de leur repas.

Les rois parlèrent à Lila Mengindra et à sa femme, qui s'inclinèrent et se baisèrent les mains.

Alors le roi de Kembajat dit : « Mes enfants, j'avais » résolu, dans le cas où nous nous rencontrerions » dans cette vie et avant que nous devinssions la proie » de la mort, d'organiser une fête qui durerait un mois » et de vous y convier. Je veux donc faire faire un pontja » persadu pour porter en triomphe ma fille et l'acclamer; vous serez du cortége. Nous voulons donc » partir immédiatement pour l'île de Nousa Antara, et » y célébrer des fêtes avec les membres de notre famille, » tous les bitis, les dayangs et les mandors. Telle fut ma » résolution si jamais je retrouvais mon enfant. Donc, » pendant cette lune, nous voulons l'exécuter, avant que » vos parents viennent à mourir. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

A ces mots, le roi d'Indrapoura s'inclina et dit : « Je
» porte vos paroles sur ma tête! Qu'il soit fait comme
» vous l'avez ordonné, mon roi! »

Et lorsque le soir fut venu, tout fut préparé; des mutelas furent étendus; les deux reines se rendirent dans leurs appartements et on laissa tomber les rideaux égyptiens. Les deux reines cherchaient vainement le sommeil; elles s'entretinrent, étant couchées, du temps où elles erraient, et des maux et des chagrins qu'elles eurent à supporter. Elles, ni les rois qui les entendaient, ne purent dormir d'émotion.

A l'aube du jour, la nourio commença à chanter et à babiller, et les rois reposaient encore. Au matin, les bajangs commencèrent aussi à chanter. — Tous se levèrent alors, se lavèrent la figure, mangèrent et burent, causèrent et s'amusèrent.

Alors le roi d'Indrapoura dit au mangkouboumi :
» Prépare tout ce qui est nécessaire avant la pleine lune.
» Prépare les navires, les ghourab et les pendjadjab,
» charge-les de toutes sortes d'armes; réunis mes houloubalangs et pahlouans et dis-leur d'accompagner le
» roi mon père. Prends toutes sortes de jeux avec toi,
» parce que le souverain veut se distraire. Mets en ordre
» les canons et les armes à feu; tel est le désir du roi. »

Aussitôt, le mangkoubouni s'inclina devant le roi et partit. Il fit préparer les navires, les peignit et les dora. Et lorsque trois furent prêts, il y fit entrer tous les habitants de la négory. Toutes les personnes âgées restèrent en arrière, mais pas une des plus jeunes ne manqua.

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Larsque tons les navires furent chargés, le mangkon-
» baumi dit au rai d'Indrapaura : « Tout est prêt. »

A ces mats, le rai se réjanit, sa figure s'anima de plaisir, et il danna au mangkaubommi un vêtement neuf pour sa récompense.

Alors celui-ci parut devant le roi de Kembajat : « Sa-
» lut à vaus, dit-il, salut à vous, man prince; taus les
» navires sont dispasés et chargés; nous n'attendans plus
» que vas ardres. »

En entendant ces paroles, le rai de Kembojat fut réjani et dit à so[illegible]épause : « Eh bien, mon amie, pré-
» parans-naus. »

De bonne heure, la reine de Kembajat fut prête. Elle sartit du palais avec le roi, sa fille Bidasari, le ferdana et les mantris. Taus les instruments de musique retentirent et les claches sannèrent.

Taus ceux qui devaient rester au lagis avaient de la peine, comme s'ils avaient été frappés d'un canteau.

Les canons tannèrent; les drapeaux, les bannières et les tjemara furent déplayés, et après une traversée de trais jaurs, on atteignit l'île de Nausa Antara. Les navires abardèrent.

Les deux reines s'assirent et virent comment les dayangs pêchoient le carail, blanc et rauge. Les coquilloges de la mer furent recueillis par les mandars.

Le rai quitta son navire et pasa le pied sur l'île de Nausa Antarn. Le roi et san épause descendirent sur le rivage avec leur fille Bidasari.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le roi d'Indrapoura les accompagnait, et le prince marchait près d'eux et à leur gauche.

Alors le roi d'Indrapoura ordonna au mangkoubouni : « Eh bien, mon cher oncle, fais dresser une » tente. »

Le mangkouboumi, un mantri distingué, fit alors une tente comme un château, garni d'un trône royal.

Les deux princesses entrèrent et elles s'y reposèrent.

Le prince s'inclina devant son père et dit : « Mon » royal père, je vous prie de me laisser aller chasser. »

A ces mots, le roi de Kembajat dit : « Fais selon tes » désirs, lumière de mes yeux. »

Le roi d'Indrapoura ajouta : « Si tu vas à la chasse, » je t'accompagnerai, mon frère ! »

Le prince reprit en s'inclinant : « Comme vous voulez, » mon frère ! » — « Demain, nous partirons pour la » chasse, reprit le souverain d'Indrapoura ; rassemble » donc les mantris et les pahlouans. »

Le jour suivant étant venu, le roi et le prince partirent escortés des houloubalongs et des mantris et pénétrèrent dans le bois pour chercher du gibier ; le roi et le prince et toute leur suite le parcoururent en tous sens. Le gibier prit la fuite ; le roi tira avec arc et flèches et les animaux tombèrent morts. Un cerf passait rapidement près de lui ; il lui lança une flèche qui l'atteignit à l'épaule, et les houloubalongs le saisirent et le garrottèrent. Dans les bois de Nousa Antara, il y avait une grande quantité de gibier. Un tigre mugit, le roi et le

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

prince se mettent à sa poursuite ; le prince se lance et le tigre fait avec rapidité.

Le prince s'assit dans la forêt, n'ayant pu s'en emparer ; il réfléchit alors profondément. Il voulait s'en retourner, mais il ne trouvait pas d'issue. Il était seul et dans la plus grande inquiétude, parce qu'il ne voyait pas ses compagnons de chasse. Tant en errant çà et là et très-fatigué, il découvrit un jardin de plaisance des temps anciens, une dépendance du grand roi Lila, parfait, beau et sans défauts. Il fut étonné et ébahi en apercevant un palais ; il y entra aussitôt et s'y vit solitaire. Il le parcourut et admira les belles proportions de ce palais. Mais il ne s'y trouvait pas une âme. Il se dit en lui-même : « Serait-ce ici une habitation d'esprits et » de démons? Serait-ce là la cause du vide qui règne » ici? » Il regardait et allait de tous côtés. Tout à coup il entendit la voix sonore de quelqu'un qui parlait, mais sans le voir. Il s'arrêta stupéfait.

La voix murmurait : « Miséricordieux seigneur, mon » roi, si vous avez pitié de moi, délivrez-moi de cet » appartement! »

A ces mots, le prince fut tout hors de lui comme une personne qui rêve. Dans son émotion profonde, il répondit : « Qui es-tu? De qui est la voix que » j'entends sans que mes yeux te voient? dis-le-moi, » mon ami! Es-tu aussi de la race des démons et des » spectres? dis-le-moi. Où est la clef de cette porte, afin » que je puisse ouvrir l'appartement? »

La dayang de Mendoudari, en entendant ces paroles,

dit ou princo : » Voycz du côté gauche, la se trouve la » clef de la tour du palais. »

Aussitôt ct rempli de joie, il s'empara de la clef et ouvrit la porte.

En voyont ses troits, tous ccux qui étaient à l'intéricur so prosternèrent oux pieds du prince. Le prince leur cria : « A quelle race oppartenez-vous? venez vite » ot rocontez-moi celo ! »

Ainsi parla le prince : « A qui est ce palais que je vois » si magnifiquo? »

La doyang Tjindro Melini répondit : « Mon royal » seigneur, mon grond prince, nous sommes des créa» tures de Dieu comme vous ; ce palais du grand roi Lila » est possédé et dominé par Ifrid, un roi des esprits, chez » qui se trouve l'illustre prince Lila. So fille, la princesse » Mcndoudori, est cnfermée seule ici dans une chambre, » et lc roi des esprits, Ifrid, vient souvent ici; le plus » souvent il apparaît tous lcs trois jours, et ses yeux bril» lent comme le soleil. »

En apprenant cela, le prince fut réjoui dans son cœur. La joic sur la figure, il prit la clef et ouvrit l'appartemcnt. A peine eut-il vu les traits de la princesse Mendoudari, qui étaient si beoux et si gracicux, qu'elle voulut oussitôt prendre la fuite : » Où veux-tu oller, mon » amie? s'écria-t-il; je t'ai cherchée et trouvée ! » Et en même temps il la prit sur ses genoux, la caressa et l'embrassa. « Ne veux-tu pas, mon amie, que je m'humilie » devont toi? Si tu ne m'aimes pas, perce-moi avec ce » sempana. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

La princesse Mendoudari dit au prince en pleurant : » Êtes-vous si insensé de venir ici ? les esprits vous dé» chireront sans nul doute ! »

Ces paroles réjouirent le cœur du prince. Joyeusement et avec une douce voix, il lui chanta ce pantoun :

» Le fruit d'un bambou de Petani. Une goutte d'in» digo derrière un arbre. Je ne puis maîtriser mes désirs. » Près de toi, je suis fou d'amour pour toi ; c'est pour» quoi je suis ici.

» Il y a un bouclier avec un manche de cheveux. Ces » cheveux sont tressés en une tresse ; un homme beau » est plein d'anxiété. Ainsi un jeune homme craint » l'avenir. »

En entendant ce chant, la princesse baissa la tête et essuya ses larmes. En voyant cette émotion, le prince fut tout ému lui-même, il l'embrassa et dit : » Tu es une » belle femme, par Dieu ! prudente et sage ; tu me parais » belle dans une salle de festin, belle dans un palais.

» Plante de l'arum de Java. Dang Djouda pousse une » petite caisse. Si tu ne m'aimes pas, mon amie, tue» moi, car je préfère mourir ! »

En entendant ces paroles que le prince lui chantait,

gallica.bnf.fr Bibliothèque nationale de France

la princesse Mendondari se confia à lui et dit en pleurant :

« Cet anneau entouré de joyaux est éclatant. Cueillez » des fruits de melempari. Si vous mouriez, ô prince » accompli, où pourrais-je me réfugier?

» Cueillez des fruits de melempari. L'oiseau du rhi- » nocéros vole vers les rochers. Où pourrais-je me réfu- » gier, moi une étrangère, moi une orpheline?

» L'oiseau du rhinocéros vole vers les rochers. Basi- » lique qui pousse dans une botte de bétel. Moi, une » étrangère, moi, une orpheline, j'espère en votre » amour, mon roi. »

Lorsque le prince entendit ainsi chanter la princesse Mendoudari, il éprouva pour elle une véritable pitié; il l'embrassa et dit : « Ne sois pas inquiète, mon amie, » avec l'aide du Seigneur, je triompherai certainement » de nos ennemis. »

Alors la dayang dang Sendari servit le repas de la princesse, et la princesse Mendondari dit : « Ne voulez- » vous pas manger, prince accompli? Je peux à peine » vous offrir la pelure des fruits, ne la dédaignez donc » pas. Vous le savez, je ne suis qu'une orpheline, ayez » pitié de moi! »

Le roi mangea avec la princesse, et ils donnèrent les restes à la dayang Siti Sendari. Le repas fini, le roi prit

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

du siri dans la boîte de bétel et fit usage de parfums agréables à aspirer.

Le soir venu, le lit du roi fut préparé; la reine quitta son appartement et fit tomber les rideaux d'Égypte.

Le roi demanda à la princesse Mendoudari : « Quand » vient le roi des esprits? » — « Le matin de bonne » heure », reprit la princesse.

Cette nuit, tous furent joyeux, mais la reine était très-affligée : « Quand il s'évanouit, pensa-t-elle, mon mal» heur est plus grand. »

Lorsque le soir fut plus avancé, la princesse Mendoudari dit : « Dormez dans cet appartement, mon roi! » Et il se rendit seul dans sa chambre. Là, le prince dormit seul, plein d'inquiétude. Il avait le cœur tout ému d'amour et il cherchait à se consoler en chantant des pantons.

Le jour suivant étant venu, le prince se leva, et il entendit un esprit s'approcher du palais de la princesse. A peine la princesse l'eut-elle aussi entendu, qu'elle fut saisie de frayeur : « Voyez, s'écria-t-elle, mon prince » accompli, voyez cet esprit! »

A ces mots, le prince prit ses armes : « Ne crains » rien, mon amie, dit-il, aie confiance en Dieu, ses des» seins ne peuvent pas tromper. Si je dois être écrasé et » anéanti, suis-moi dans la mort! Eh bien, mon amie, » éclat de ma couronne, je te demande seulement ceci : » que tu me baignes de tes larmes quand j'aurai cessé » de vivre. Assure-moi cela, ma bien-aimée, je t'en prie » et t'en conjure. Si je succombe, donne-moi pour lin-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» ceul le vêtement que tu portes autour de tes membres.
» Sois donc sans inquiétude, mon amie, je ne dis pas
» cela du bout des lèvres, mais je le pense. N'aie pas
» peur, ma toute belle, et suis des yeux ma rencontre
» avec l'esprit. »

Il est question maintenant d'Ifrid, l'esprit.

Il était sous le palais. Lorsqu'il entendit la voix de la princesse qui causait avec le roi, sa colère s'enflamma comme un feu ardent, comme un tigre qui hurle.

Il poussa un cri comme un coup de tonnerre qui éclate; le château du roi Lila en trembla.

« Toi, homme à une tête, s'écria-t-il, pourquoi » gardes-tu le silence? sors d'ici. Sors aussitôt et essuie » la puissance de mon bras. »

Le prince, à ces mots, ne se sentit plus de colère et voulut sortir aussitôt. Mais la princesse Mendoudari dit : « O royal seigneur, réfléchissez bien, car cet esprit » a une puissance surnaturelle.

» Tâchez de jeter un filet. Un natif de Samarang
» vient de Petani. Puisse Dieu vous protéger, et vous
» rendre vainqueur dans ce combat ! »

Le prince en entendant ainsi chanter la princesse Mendoudari, l'embrassa et lui donna un sépah, et lui dit d'une douce voix :

« Un Javanais s'amusait à tirer de l'arc. Une fleur de

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» seganda dans une boîte de bétel. Ne sois pas inquiète » ni attristée, man amie, je combattrai facilement » l'ennemi. »

La princesse s'inclina devant lui, et lorsqu'il sortit, son port était semblable à celui de Sang-Samba. Plus on le regardait, plus noble paraissait son maintien; c'était comme s'il avait voulu abattre une forêt ou terrasser un tigre qui hurle. Il se ceignit de son épée de carbonele, et s'arma d'une flèche dont la pointe avait été trempée dans le poison de Betara Kala. L'être à deux têtes, Ifrid, s'approcha comme un spectre. Il venait en riant; il souleva une grosse pierre, la fit tournoyer et la jeta au prince qui l'évita en sautant. Enflammé de colère, Ifrid se précipita sur lui; mais le prince lui lança aussitôt une flèche qui lui transperça la poitrine. Mourant, il s'affaissa près de la rivière, et le prince se hâta d'aller rejoindre la princesse.

Lorsqu'elle vit que l'esprit Ifrid était mort, elle en fut très-réjouie et s'inclina devant le prince. La joie éclata dans tous ses traits parce que son malheur avait cessé; elle était d'autant plus heureuse qu'elle devait son bonheur au prince. C'était comme si elle eût trouvé une montagne de joyaux. Elle dit d'un ton aimable :

« Kalif était une divinité céleste et se donnait le » titre du grand roi Lila. Votre affection est parfaite, » mon ami, c'est pourquoi Dieu peut la récompenser. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le prince, à ces mots, la serra dans ses bras, la couvrit de baisers et aspira son haleine : « Ta bouche est » charmante, s'écria-t-il, ta taille est souple, comment » mon cœur ne t'aimerait-il pas ? Tes traits sont purs » et éclatants, et beaux comme une statue d'or[1], tu » seras une princesse de mon palais, car ton origine est » honorable et tu es de grande race. »

Alors ils folâtrèrent et badinèrent, pendant que les mendars servaient le dîner. Le roi mangea avec plaisir à côté de la belle princesse, et le repas fini, il prit du siri dans la boîte de bétel et fit usage de parfums. Puis il porta la princesse sur son lit de repos : « Tu es » comme un jasmin », lui chanta-t-il. Il la portait dans ses bras comme une poupée. Il l'embrassa, la caressa et la déposa sur le matelas; son corps était doux comme du coton. Il avala son haleine et lui transmit la sienne. « Chérie, s'écria-t-il, tu es comme un contre-poison » contre les apas; tu ne peux plus te délier, amie. »

Lorsque la nuit fut déjà avancée, les deux époux dormirent. Leurs traits brillaient de bonheur. La fleur s'épanouit et le bourdon[2] en suça le miel; et tandis que le miel était ainsi extrait de la fleur, Mendoudari s'évanouit et perdit connaissance.

Le roi la prit dans ses bras et aspergea sa figure d'eau de rose. Alors la princesse revint à elle et, dans un

[1] Chez les Malais, et surtout en poésie, une statue d'or est le type de la beauté.

[2] Grosse mouche.

trouble extrême, elle se jeta à terre et pleura sur san sart. Mais le prince la caressa et eut pitié d'elle en contemplant san visage attristé, qui était beau comme une fleur de kelajan. Il la porta au bain, et au premier rayon de l'aurore ils s'en revinrent ensemble.

Alars le prince dit à la princesse : « Je veux portir, » man amie ! » A peine eut-elle entendu ces mots, qu'elle éclata en sanglots; le prince fut ému en vayant sa dauleur. Elle l'aimait dans san cœur et lui dit : « Si » vaus vaulez partir, mon prince, dites-moi da vous » accampagner ! »

A ces mots, le rai reprit : « Si tu veux venir avec » mai, man amie, tai que je porte sur mo tête, je te » canduirai. » Elle répandit olars à san époux : « Puis- » que vous vaulez partir, eh bien, partons demain. »

Taute la nuit ils s'amusèrent et jauèrent, et à l'oube du jaur le prince partit; il plaça san épause sur son chevol. Ils s'éloignèrent et toutes les dayangs suivirent.

Maintenant il est question des mantris.

Ils étaient restés avec le roi d'Indrapaura pour attendre le prince jusqu'à la tombée du soir. Les mantris et les hauloubalangs étaient taus inquiets, et le roi était aussi très-préaccupé, parce que le prince tordait si langtemps à revenir.

Le roi dit alars aux baulaubalangs et aux mantris : « Allez, mes frères, chercher le prince, et vayez pour- » quoi il tarde à venir. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Alors quatre mantris s'inclinèrent devant le roi et partirent; ils cherchèrent partout, mais ne le trouvèrent pas. Ils revinrent en rapportant la nouvelle qu'ils l'avaient cherché en tout lieu sans l'avoir découvert. Cette nouvelle attrista tellement le roi, qu'il donna cet ordre : « Retournez bien vite, mantris, chez le roi mon » père, et annoncez-lui que le prince s'est égaré. »

Ayant reçu cet ordre, les mantris se rendirent chez le vieux roi, atteignirent son palais, s'inclinèrent et lui firent part de la nouvelle.

En l'entendant, il gémit et s'évanouit. On l'aspergea d'eau de rose et il revint à lui en disant : « Ah ! mon » enfant au caractère accompli, mon cœur a perdu » toute espérance ! Où es-tu, mon fils accompli? J'irai » te chercher moi-même ! »

Le roi pleura beaucoup et sa femme aussi; Bidasari parut même vouloir se tuer, car frère et sœur ne s'aimaient autant que Bidasari et le prince.

Tous deux étaient innocents et joyeux, et badinaient ensemble.

Vers le soir, revint le roi d'Indrapoura; il alla tout droit au palais en pleurant.

Le roi de Kembajat lui cria : « Silence, mon fils, » silence; ne pleure pas ainsi, car tu augmentes par là » ma douleur. »

Mais le roi d'Indrapoura reprit : « Il n'était pas mon » beau-frère ; il était plus pour moi, mon affection pour » lui était celle d'un véritable frère; il était si aimant, » si innocent, si doux ! »

Mais voyez, pendant que tout le monde pleurait, le prince revint tout à coup et entra chez le roi avec sa compagne.

Dès qu'il fut entré, il s'inclina devant ses parents et devant le roi son frère, et devant Bidasari sa sœur.

Le roi son père, en le voyant, ne put parler d'étonnement et pensa en lui-même : « N'est-ce pas la voix de » mon fils? » Et en la reconnaissant il fut tout hors de lui; sa joie était grande.

Le prince raconta alors comment en chassant un tigre il s'était égaré dans un bois; comment, arrivé à une certaine place, il y avait tué un esprit, et comment il avait terrassé l'esprit Ifrid.

Le roi l'écoutait et se réjouissait.

Alors parurent les serviteurs qui servirent le repas. Le roi mangea avec sa femme et ses enfants; ils étaient en tout au nombre de six. Il y avait toutes sortes de mets, diverses espèces de rôtis et de poissons.

Le repas fini, le roi prit du siri dans la boîte de bétel et fit usage de parfums.

Le puissant et sage roi de Kembajat donna alors une fête qui dura sept jours. Le gendrang, le serouni et le nafiri résonnèrent, et l'on se divertit dans la résidence royale. Le prince régala les houloubalangs et les mantris durant sept jours et sept nuits. La joie fut à son comble, la joie née du plaisir et de la danse. Les rois se divertirent. Il y avait toutes sortes de jeux. Intji Bibi, une cantatrice de Malacca, chantait avec grâce. Les sept jours passés, la princesse Mendoudari fut toute

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

parée. Les épouses des deux rois la prirent près d'elles, et le prince fut confié au mangkoubouni. Elle fut vêtue d'une kesoumba couleur de grenade, avec des boutons en forme de papillons. Elle fut ornée d'un pedaka avec six agrafes et d'une ceinture naga soukma toute brodée. Sa chevelure fut surmontée d'une pinnechette gravée, entourée de joyaux à facettes éclatantes. Elle exhalait les plus doux parfums, et ses manières étaient celles d'une personne bien élevée et polie. Elle avait des sountings et des facets d'or semblables à des fleurs de tjempaka, toutes sortes de bijoux et de pendants d'oreilles dont l'éclat reflétait sur ses traits. Elle avait un anneau nommé astakouna et un autre nommé glangkana; de plus, un anneau avec des pierreries ciselées à la manière de Ceylan. Ses cheveux frisaient comme une fleur épanouie, et dans ses boucles étaient fixées des pierres précieuses. Les fleurs de tourie lui allaient bien. Ses traits étaient brillants comme ceux d'un être céleste.

Mendoudari étant ainsi vêtue, fut conduite au fauteuil de la fiancée, et sept filles de mantris se tinrent à sa droite et à sa gauche avec des éventails.

Pendant ce temps, le mangkoubouni Lila Mengindra achevait la toilette du prince. Il fut orné d'une couronne faite dans l'île de Nousa Antara, et habillé d'un sougket fait en Occident et nommé djougsarat, dont les bords étaient à côtes. Il portait un collier ciselé, et sa tunique était orange et flamboyante comme le vêtement de Schahid Sehah Pri. Son ceinturon consistait en un drap

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

de tjindi avec des franges d'agates. Il portait pour amulette un diamant pur, sur lequel avait été gravée une ligne du Koran. Il avait un tadjok de la forme d'un papillon volant, magnifique et très-beau. Il portait de chaque côté trois glang-kana's et un anneau de la plus grande richesse. Ses traits étaient d'une grande beauté, comme ceux d'une divinité du ciel.

Ainsi habillé, le prince sortit et s'inclina devant ses parents. Il se rendit au poutja persada, où les enfants des bedouandas parurent devant lui, et où deux fils des hérauts se tenaient à ses côtés en agitant des éventails comme des nuages flottants. Tous gardaient respectueusement le silence devant le prince.

Les jeunes houloubalangs montaient la garde et portaient des glaives étincelants. Et l'épée royale, garnie de diamants, projetait des éclats de lumière. On les porta autour de l'île au bruit des instruments de musique et au son des cloches, et tous ceux qui les entendirent furent troublés, car on n'en pouvait calculer le nombre ni en saisir le sens. Beaucoup de monde accourut pour voir ce cortége, les femmes aussi bien que les hommes; quelques-unes déchirèrent leurs vêtements, de sorte que leur sein fut mis à nu; d'autres perdirent leurs enfants, si peu elles y faisaient attention, distraites qu'elles étaient par le plaisir et le bruit. Enfin, après avoir fait trois fois le tour de l'île, on rentra au palais.

Le prince fut placé par sa mère à la droite de la princesse Mendoudari. Le riz, nommé *adap-adap*, fut

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

apporté, et le roi s'en servit lui-même; ensuite il donna l'ordre de se disperser.

Le repas fini, le prince se retira dans sa chambre à coucher; il caressa et embrassa son épouse et la prit sur ses genoux dans le lit.

La nuit étant avancée, les deux époux royaux s'endormirent, la figure animée, jusqu'au matin. Alors le prince se leva et conduisit sa femme par la main chez sa sœur Bidasari, auprès de qui elle resta avec plaisir.

Trois jours après, la princesse Mendoudari fut de nouveau parée avec sa belle-sœur Bidasari. Elle fut ornée d'un vêtement de saie brodée, nommé tjelarie. Le prince s'habilla aussi selon la circonstance. Elle fut habillée par la fille du ferdana, en même temps que le brillant prince, pour être conduits de nouveau autour de l'île. Le roi et Bidasari montèrent le même char, le prince et la princesse Mendoudari un autre.

Après cette promenade, ils rentrèrent au palais et s'assirent sur leurs banquettes pour se reposer. Alors le roi de Kembajat dit à sa femme : « Qu'en pensez-vous, » mon amie? Ne partirions-nous pas demain? » A ces mots, la reine reprit en souriant : « Je porte vos ordres » sur ma tête. »

Le jour suivant, le séjour royal était tout en joie; les houloubalangs et les mantris s'assemblèrent pour recevoir les ordres du roi.

Le roi fut satisfait de voir tous les mantris présents.

Il s'était rendormi, et à l'aube du jour le chant des bajans l'avait réveillé.

gallica.bnf.fr Bibliothèque nationale de France

Le matin, de bonne heure, les princesses entrèrent de nouveau dans le navire; les rois, tous les houloubalangs et les mantris les accompagnèrent. On cingla loin de l'île de Nousa'Antara, et après trois jours de navigation on atteignit la négory Indrapoura et l'on pénétra dans l'embouchure de la rivière.

Lorsqu'on fut arrivé au palais, les mantris approchèrent et se baisèrent les mains.

Alors le roi de Kembajat dit qu'il voulait partir.

A peine le roi d'Indrapoura eut-il entendu que ses parents voulaient retourner à leur négory, qu'il réunit tous ses mantris pour leur donner des ordres.

Le jour suivant, le roi de Kembajat partit avec sa femme.

Dans le palais de leur fille ils rencontrèrent le souverain d'Indrapoura.

Le roi de Kembajat s'assit à côté de son fils dont tout l'extérieur charmait. Il dit avec beaucoup de douceur et d'un ton aimable : « Eh bien, ma fille Bidasari, tes » parents veulent revoir leur négory. Sois entièrement » soumise au roi ton époux. Le mangkouboumi t'a » élevée, il remplace près de toi tes parents; cherche » à gagner le cœur de ton époux et ne méconnais aucun » de ses ordres. »

A peine eut-elle entendu ces paroles, qu'elle s'affaissa de tristesse sur les genoux de son père et versa un torrent de larmes, parce qu'elle ne voulait pas se séparer de ses parents. Le roi eut pitié de sa fille, et l'embrassant il dit tout en pleurs : « Mon amie, chère enfant de

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» tes parents, or ciselé, ornement de ma couronne, ra» meau de mon cœur, lumière de mes yeux, ne sois pas » inquiète, mon âme, et que ton cœur ne soit pas » affligé ! »

Les quatre personnes royales pleuroient et leur père paraissait s'évanouir de chagrin, parce qu'il devait se séparer de ceux qu'il aimait tant à voir et à admonester par de bonnes leçons. Le roi et son épouse ajoutèrent : « Mon fils, prince accompli, nous te confions Bidasari; » montre-lui le droit chemin, si elle en sort, car elle » est venue ici comme une prisonnière; je désire donc » que tu la châties si sa conduite n'est pas ce qu'elle doit » être; pour nous, ce ne sera pas une honte. »

A ces mots, le roi d'Indrapoura fut tout ému. Il s'inclina et dit : « Ne parlez pas ainsi, mon père, je n'ai pas » si mauvaise opinion d'elle; nos deux cœurs n'en font » plus qu'un, comme le corps qui est uni à l'âme. Sem» blables aux Pendhawas et aux Kourhawns, nous ren» trerons ensemble dans la terre [1]. Tout ce qui est en » dedans des frontières de cette négory appartient à » votre enfant. Je ne suis plus que le gardien de ses » trésors et je satisfais à ses moindres désirs. »

Le roi répondit joyeux : » Eh bien, ma fille, éclat de

[1] Cette comparaison est empruntée à l'histoire des Pandhawas et des Kourhawas, deux branches de la maison de Baral. La guerre terrible qui a éclaté entre eux et est décrite dans le *Brata Jouda*, a été cause d'un désastre. Le sens de la comparaison est celui-ci : « Comme les Pan» dhawas et les Kourhawas, nous périrons tous ensemble, si nous vivons » en inimitié. » VAN HOEVELL.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» ma couronne, tu n'es plus sous ma direction, et tu es
» entièrement sous les ordres de ton époux. »

Il était très-ému; il dit au mangkouboumi : « Prends
» tous mes trésors, mon frère, car nous ne saurons
» jamais assez récompenser ta charité. »

Alors le mangkouboumi et sa femme s'inclinèrent :
« Votre reconnaissance, prince accompli, est grande;
» tous les trésors sont à votre fille et nous les admi-
» nistrons. »

Le roi reprit d'un ton amical : « Ne parle pas ainsi,
» mon frère, je te donnerais autant que pèse tout Indra-
» poura, que je n'aurais pas suffisamment récompensé
» tes peines et ton dévouement. Tes soins étaient par-
» faits et ton amour accompli; c'est pourquoi nous
» t'aimons aussi et te sommes dévoués. »

Aussi longtemps que le roi était là, il l'avait invité à
dîner, lui avait donné à manger et causé avec lui; il lui
était reconnaissant de l'affection qu'il avait eue pour sa
sœur.

Sur ces entrefaites, les époux Lila Mengindra faisaient
les préparatifs pour le voyage du roi. Ils procuraient
des amusements aux mantris pour les tenir éveillés.

Au premier rayon de l'aurore, tout fut prêt. Les per-
sonnes royales s'éveillèrent et s'assirent dans leurs
fauteuils.

La dayang Sendari apporta à déjeuner; le roi mangea
avec ses enfants. Mais le repas fut triste, car il fallait
s'éloigner de Bidasari.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le roi et sa femme dirent à leur fille Bidasari : « Soumets-toi, mon enfant, entièrement à la volonté » du roi ton époux, et observe tout ce qu'il te dira; que » le cœur de ton mari se confonde avec le tien et ne » transgresse aucun de ses ordres. Une femme doit voir » son seigneur dans son époux et ne pas lui résister en » quoi que ce soit; une telle femme se conduit comme » le lui impose sa haute naissance. Là où deux époux » se conduisent ainsi, le mari est un héros et la femme » fidèle; là, l'épouse est sage et l'époux puissant. »

A ces mots, Bidasari baissa la tête, s'essuya les larmes et pensa en elle-même : « Oui, c'est comme le dit » mon père. »

Elle ne cessait de pleurer, parce qu'elle sentait son cœur attiré vers son frère : « J'ai quelqu'un, pensait- » elle, qui tient la place de mes parents, mais où trou- » verai-je un frère? »

La princesse Mendoudari s'inclina alors devant Bidasari; les deux princesses pleuraient; elles s'embrassèrent l'une l'autre, et Bidasari dit : « Ma chère sœur » Mendoudari, quand reviendras-tu ici? Ne reste pas » trop longtemps à Kembajat, car je ne saurais me » passer de toi. »

Alors le roi embrassa sa fille; tous les deux pleurèrent amèrement. Le royal père dit : « Reste ici, mon gendre, » avec ton épouse. »

Le roi s'inclina devant ses parents, les traits contractés par la tristesse; le prince s'inclina devant le roi son frère et se rendit auprès de sa sœur Bidasari,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

élevant les mains avec un cœur serré. Il était très-ému ; il s'inclina en pleurant et dit : « O ma sœur, ornement » de ma couronne, ne sois pas si affligée ; ne pleure pas » si amèrement ; je vais partir, ah ! ne sois pas ainsi » troublée ; si tu le veux, je reviendrai ici une fois par » an. »

Bidasari l'embrassa, mais sa douleur était inexprimable : « O mon frère, illustre prince ! selon tes pro- » messes, ton absence sera trop longue. »

Le prince reprit en s'inclinant : « Apaise ta douleur, » ma sœur, si le roi mon père le permet, peut-être » reviendrai-je plus tôt. »

Le roi d'Indrapoura dit amicalement : « Bien qu'il » soit ton frère, je l'aime beaucoup ; nous n'avons pas » eu le moindre différend. Pourquoi n'es-tu donc pas » gaie et ne veux-tu pas te séparer de lui ? Si ce n'était » pas du roi notre père, je ne le laisserais pas partir. »

Alors le roi s'éloigna, suivi de son fils. Celui-ci conduisit son père jusqu'en dehors de la ville.

Le mangkouboumi s'inclina devant le roi, qui l'embrassa et dit : « O père de Bidasari, donne aide et pro- » tection à ton enfant. »

Le mangkouboumi s'inclina de nouveau, embrassa le roi et dit : « Tout ce qui est nécessaire, je le porte sur » ma tête pour me rendre utile. Je porte vos ordres sur » ma tête, moi votre vieux serviteur. »

Lui et le prince s'embrassèrent mutuellement, et celui-ci lui recommanda sa sœur : « Guide-la et con- » seille-la, mon oncle, si elle commet quelque faute. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Alors dit le roi de Kembajat : « Eh bien, mon fils ! » reviens, car je veux partir aussitôt. »

Le mongkouboumi s'approcha aussi, s'inclina de nouveau et dit : « Eh bien, mon fils, prince accompli, » permettez-nous de retourner. »

Le roi de Kembajat part, et en route il est très-ému. Il lui tardait d'être rentré et pensait toujours à ses enfants chéris.

Le prince le suivit, escorté du laksimana et des mantris.

Et quelques jours après leur départ, le cortége royal toucha à la négory du roi. Tous ceux qui l'avaient accompagné reçurent un nouvel habit, et le prince y ajouta beaucoup de présents pour le laksimana et les mantris.

Le roi envoya à ses enfants, par quatre jeunes mantris et mille suivants, une quantité énorme de biens et de trésors. Il ordonna de faire présent à ses enfants d'éléphants et de chevaux.

Les jeunes mantris s'inclinèrent devant le roi et partirent pour la négory d'Indrapoura.

Peu après, ils parurent devant Lila Mengindra et devant le mangkouboumi, qui se réjouit et les conduisit devant le roi. Il lui dit : « Ce sont des présents de votre » père pour vous. »

Le roi répondit : « Pourquoi les apportes-tu ici ? » Porte-les, mon oncle le mantri, dans ta propre » trésorerie. »

Alors il se retira, s'assit dans son fauteuil et dit en souriant à Bidasari : « Ton père nous a envoyé des » présents, il nous a donné quatre jeunes mantris, mille

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

« suivants avec chevaux et éléphants; tout cela t'est « destiné. »

La reine dit en souriant : « Vous désirez partager « tout cela avec moi. Tout ce que vous voulez, je le « veux. »

Le roi aima son épouse et lui fut dévoué; son bonheur fut sans mélange et son royaume devint de plus en plus grand.

Depuis que la haute naissance de Bidasari fut connue, la nouvelle s'en répandit dans tous les dessas, et des ambassadeurs l'annoncèrent partout.

Le royaume d'Indrapoura devint de plus en plus populeux et puissant.

Des légats transmirent tous les désirs et les vœux du roi à son frère, le prince.

Quant à la princesse Lila Sari, elle resta seule, désolée, dans une tristesse profonde et dans le repentir.

Ces vers sont faibles et défectueux, parce que ma science est encore imparfaite; mon cœur fut serré d'émotion; c'est pourquoi, moi, pauvre fuquir, j'ai composé ce poëme. Je ne l'ai pas fait long, parce que j'étais trop triste et troublé; je l'ai fini et achevé, et par là j'ai obtenu beaucoup de bénédictions.

FIN.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



APPENDICE

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

APPENDICE

DE LA LITTÉRATURE MALAISE

La langue malaise a donné naissance à une littérature dont M. Dulaurier a, le premier en France, fait connaître quelques fragments. Mais, comme il l'a dit lui-même en 1843, on était encore loin, à cette époque, de posséder en Europe tout ce qu'elle a produit de remarquable ou de curieux. Aujourd'hui, on en sait un peu plus, grâce aux importants travaux de l'Académie de Batavia.

Le professeur Roorda van Eysinga distingue la littérature malaise ancienne de la moderne. Celle-là est pour nous d'un plus grand intérêt que celle-ci; elle comprend les poëmes et les romans traduits du sanscrit en malais, et dans lesquels la mythologie hindoue joue le principal rôle. Ces manuscrits sont antérieurs

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

à l'introduction de l'islamisme. Depuis lors, la littérature malaise, convertie à la doctrine de Mahomet et du Koran, semble s'être donné la mission de vulgariser tout ce que les disciples du Prophète ont écrit dans les diverses langues de l'Orient.

Ainsi, les ouvrages sur le dogme et l'enseignement religieux sont généralement traduits de l'arabe, et certains recueils de lois, nommés Hhoukom, sont empruntés aux peuples de cette langue. D'autres, connus sous le nom de *Oudang-oudang*, sont propres aux Malais; c'est l'ensemble de leurs coutumes, qui se transmettaient primitivement de bouche en bouche du père au fils. Le droit de chasse et de pêche est encore régi par ces coutumes, dont les prescriptions n'ont pas dévié du droit naturel. Mais les lois sur la navigation, le mariage, la propriété et l'application des peines, paraissent appartenir à une civilisation plus avancée.

Presque tous les traités de philosophie et de morale sont des compilations d'auteurs hindous, arabes, persans, javanais et siamois. Le plus remarquable de ces livres est le *Tâdjou's Salathîna* ou la *Couronne des rois*, par le moine mendiant Bocharie. Quant aux œuvres historiques des Malais, elles n'ont de l'histoire que le nom. Elles sont pour la plupart des fictions ou des récits fabuleux, qui se rapportent rarement au personnage dont le nom leur sert de titre. De plus, les dates y sont toujours erronées. A peine peut-on ajouter foi à quelques chroniques modernes, comme à

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

celle des rois de Java, que M. Dulaurier a vue à Londres dans la bibliothèque de Raffles. La partie la plus considérable de la littérature malaise comprend donc les romans et les poëmes, et encore les romans ne sont-ils souvent que des contes, dont le seul but est de distraire le lecteur. Un de ces récits qui a obtenu le plus de vogue parmi les populations de l'archipel d'Asie est l'histoire de *Srî Râma*, d'origine hindoue, et qui n'est outre qu'une traduction en prose du fameux poëme sanscrit, le *Ramayana*. Michelet a dit de lui : « L'année où j'ai pu lire le grand poëme sacré » de l'Inde, le divin Ramayana, me restera chère et » bénie [1]. » La Néerlande l'a lu vingt ans avant la France dans sa langue nationale [2], et W. Correy et J. Marshman l'avaient déjà traduit en anglais au commencement de ce siècle.

Mais là où la langue malaise a produit des œuvres vraiment originales, quoique en petit nombre, c'est dans la poésie.

Les poëmes malais sont de trois sortes : le *panton* ou *selôka*, le *sjìàr* et le *sesamboh*.

Le *panton* est composé de stances récitées alternativement par deux personnes ou davantage, et qui présentent cette particularité, que le sens de la première strophe se continue toujours dans la seconde, au moyen d'un mot de celle-là répété dans celle-ci. Il est surtout usité dans l'improvisation et dans les luttes

[1] *Bible de l'humanité*, 1864.
[2] Traduit par *Roorda van Eysinga*, Amsterdam, 1843.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

poétiques, et celui des interlocuteurs qui fait les reparties les plus spirituelles et tient le plus longtemps la parole est récompensé par les applaudissements de ses auditeurs. Mais ces impromptus, qui durent souvent de longues heures, sont rarement recueillis. Cependant quelques-uns de ces petits poëmes nous sont parvenus. J. J. de Hollander cite, entre autres, celui intitulé *la Jeune Chinoise*, et nous avons traduit ceux que le Bulletin académique de Batavia a conservés :

SUR L'AMITIÉ.

Mon fils, te choisis-tu un ami? vois d'abord, avant que tu t'attaches à lui, si son cœur ne bat point pour le mal, — de peur que sa fréquentation ne te nuise :

Un ami qui partage tout avec toi, qui ne te dérobe pas ton nom respecté, que tu puisses recevoir avec confiance dans ta maison, et à la parole duquel tu puisses te fier :

Cherche un tel ami pour frère et pour compagnon dans les bons et les mauvais jours! — ni la joie ni la douleur, rien ne peut rompre ce lien.

Si tu as seulement des amis de table, cette amitié durera peu de temps; — si tu te fies à un tel ami, je ne te nommerai jamais un sage.

UNE FEMME ACCOMPLIE.

Mon fils, avant de t'attacher à une jeune fille, il est nécessaire que tu fasses attention à quatre choses, afin que tu aies bonheur et paix dans ta maison, et que tu ne sois pas délaissé de tes amis. D'abord, que ta femme soit de noble extraction et qu'elle ait en outre une tonne d'or; ensuite, ami, qu'elle soit aimable et belle entre toutes les belles.

Ne choisis pas pour compagne une jeune fille qui manque

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

d'une de ces choses; autrement tu verras tous tes amis te fuir, et toute ta vie tu seras seul à soupirer et à pleurer[1].

Ce conseil d'un insulaire de l'océan Indien ressemble assez aux conseils que des pères prudents de l'Europe donnent de nos jours à leurs enfants. C'est que le Malais est aujourd'hui un homme d'affaires, aussi versé dans l'art de grouper les chiffres qu'un marchand de Londres ou de Paris.

Mais le jeune homme à qui s'adressent ces instructions paternelles, les observe-t-il toujours? On peut en douter en lisant les vers qui suivent :

Écoute, amie, ma chanson, mes doux chants; tu es la plus belle fleur de tout le jardin; quand je te contemple, quand je vois ta tendre bouche, tes joues, ton sein palpitant, mes désirs me rendent haletant; prête-moi donc ton oreille, amie; — ton amant chante ta beauté.

Mais mon chant qui gazouille doit te confier un profond secret: — allons donc ensemble vers cet endroit écarté, là je me jetterai à tes pieds, ô la plus chère des femmes! Là je reposerai sur ton sein; — aucun regard ne pourra nous surprendre. — Mon cœur brûle et me consume, — vite, éloignons-nous d'ici.

Tu es belle, vierge chérie, et sur tes membres délicats s'étend un riche vêtement de soie brillante; comme tes traits rayonnent, riches de grâces, — je me consacre éternellement à toi pour ne plus te quitter jamais! Car jamais on n'a vu une vierge aussi divinement belle que toi.

La joie fouette mon sang, fait tressaillir mon âme et mes sens; mon cœur bondit de bonheur quand mon œil te regarde; — tu es une merveille sur la terre, un génie descendu des

[1] *Tydschrift*, etc., 1842, t. I, p. 579.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

hauteurs du ciel, — je veux toujours t'aimer! viens, repose sur mon sein ; — ne tarde pas plus longtemps, amie!

Ne tarde pas plus longtemps, amie! exauce mes tendres soupirs. — C'est vrai, loin de toi, je tô possède encore; je vois ton image dans mes rêves, elle adoucit toutes mes peines et me soulage,— mais pourtant.... Ah! ne tarde pas plus longtemps, viens avec moi, — ou je meurs de langueur et de chagrin[1].

Un petit poëme en dialecte brugeois traduit aussi les mêmes sentiments de tendresse d'un jeune homme pour une jeune fille :

LUI.

Ne crains pas, ô la perle des belles, que mon cœur se révèle devant toi; non, au plus profond de mon être, ton image est gravée.

ELLE.

Ah! lorsque je me vois délaissée, est-ce parce que tu m'oublies? Qui donc guérira mon cœur? Qui me consolera dans ma douleur?

LUI.

Prends, ô belle, dans mon cœur ce que tu lis dans mes yeux; là dedans, le feu de l'amour brûle pur et puissant; que crains-tu? Laisse cette flamme aussi te consumer! Oh! ne t'oppose pas au désir qui pousse ton cœur vers le mien, et qui me montre le ciel!

ELLE.

Beaucoup se fient à des liens en apparence indissolubles; maint cœur auquel on se livrait faiblit comme le faible roseau.

LUI.

Ah! ne récompense pas par cette froideur l'amour qui brûle

[1] *Tydschrift*, etc., 1842, t. I, p. 579.

urce gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

en moi. Mais montre-moi aussi que ton amour dédaigne crainte et frayeur[1].

Telle est cette forme particulière do poëme, dont Marsdon[2] et Crawfurd[3] ont décrit le caractère prosodique :

« Le *panton* ou *selóka*, divisé en strophes de quatre vers à rimes alternées, est sentencieux et énergique; mais son plus grand mérite consiste à laisser deviner plus qu'il n'exprime. En général, les deux premiers vers sont symboliques; il s'y trouve une ou deux images principales. Les deux derniers doivent exprimer une idée morale, sentimontale ou d'amour, se rapportant toujours à l'allégorie contenue dans les premiers vers. Telle est la régle ordinaire, mais elle n'est pas toujours suivie dans la pratique. Il arrive même souvent qu'on ne reconnaît aucun lien entre le commencement et la fin de la strophe. Cependant les Malais prétendent que la conclusion du panton est toujours juste, lorsque le poëme a toujours tenu en éveil l'attention de l'auditeur et obtenu ses applaudissements. »

Le vers malais, qui se contente parfois d'une rime apparente, est ordinairement de dix à douze syllabes, quelquefois il en possèdo treize; mais celui-ci est peu agréable à l'oreille. La longueur ou la brièveté des syllabes est, dans la plupart des cas, déterminée par

[1] *Tydschrift*, etc., 1844, t. III, p. 207.
[2] *Introduct. à la grammaire malaise.*
[3] *Indian Archipelago*, t. II, p. 47.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

l'accent tonique. Mais le pénultième d'un mot, lorsqu'elle n'est pas fermée par une consonne, est toujours longue, et cheque syllabe qui finit en *e* muet est toujours brève [1]. Il faut encore remerquer, dans le panton et les autres poésies melaises, une perticularité de leur forme extérieure, lequelle consiste à écrire le deuxième vers non au-dessous, mais à côté du premier; le quatrième à côté du troisième et ainsi de suite. Les vers sont seulement séparés par un astérisque ou par un trait vertical.

Le poëme nommé *sjiar* diffère totelement du panton : c'est le poëme épique, dont le sujet, historique ou héroïque, ou purement romantique, a reçu un certain développement. Le plupart des vers ont le même mesure que ceux du panton, mais il faut qu'ils riment quatre per quatre.

Le *sjiar* jouit d'une considération poétique supérieure à celle du panton, et on retrouvereit dans ce genre de poésie les beautés d'Homère, si l'on ne tenait compte de trop nombreuses répétitions. On y remarque aussi une naïveté enfantine, une grande simplicité deus l'exposition des faits, une expression naturelle du sentiment et des mouvements de l'âme, quelque chose d'émouvant et d'entraînant; mais aussi bien des longueurs et des mots inutiles, dont on ne peut expliquer la présenee que par la nécessité de la rime et de la mesure.

[1] Marsden's, *Mal. Spraakkunst, vertaald door* Elout. — Wendly, *Mal. spraak.* Amsterdam, 1736.

Outre les poëmes de longue haleine, le *sjiar* en comprend aussi de moindre étendue. Ces derniers embrassent les hymnes à la Divinité ou les louanges des hommes, des théories de morale, des élégies sur la vanité ou l'inconstance du monde, et sur l'injustice du sort, des chants d'amour. Les vers de ces petits poëmes ont la même mesure que ceux des grands, mais ils riment différemment, tantôt deux à deux, tantôt quatre à quatre, et tantôt alternativement deux à deux et quatre à quatre

Parmi les grands *sjiars* les plus célèbres, on cite *Raden Mantrie* et *Kin Tambouhan*. C'est l'histoire des amours du prince royal do Poura Negara et d'une dame de la cour de sa mère, prisonnière de guerre et qu'il avait secrètement épousée. La reine, qui avait destiné à son fils une princesse de Bandjar Koulon, fut très-irritée de voir ses projets contrariés, et résolut de faire mourir Kin Tambouhan. En outre, son fils devait être enlevé pendant une partie de chasse, et en même temps Kin Tambouhan devait périr de la main d'un de ses serviteurs. Mais celui-ci hésite à obéir à sa souveraine et lui fait observer que Kin est la femme de Raden Mantri. Alors la reine lui répond d'un ton menaçant : « Si tu n'accomplis pas ma volonté, « c'est toi qui périras. »

— « Bien que cet ordre cruel dût troubler son âme, continue le poëte, le serviteur accomplit sa mission » tout en sentant son cœur défaillir. » Il rencontra Kin Tambouhan, et, se prosternant avec respect, il lui dit :

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

« Princesse, pardonnez-moi, votre époux vous appelle. » A cette voix, elle pâlit et trembla, et de ses yeux jaillit un torrent de larmes brûlantes. L'épouvante pénétra sa chair jusqu'à la moelle des os. Cependant elle fit ses préparatifs de départ et d'un pas chancelant accompagna le serviteur de la reine. Toutes ses femmes la suivirent; toutes celles qui l'aimaient et la voyaient en larmes lui prodiguèrent des consolations, et lui firent cortége jusqu'à la porte du palais. Là elle dut se séparer de tous ceux qui lui étaient chers. Craignant que ce fût pour toujours, elle se tordait de douleur : « Adieu », s'écria-t-elle à ses femmes, et celles-ci ne purent proférer une seule parole, affligées qu'elles étaient de l'affliction de la princesse. Elle les pressa sur son cœur : « Adieu, murmura-t-elle encore, ô mes amies fidèles! » Elle les embrassa, et, s'arrachant à leurs bras, elle alla rejoindre son époux dans la forêt.

« Quel pénible trajet! ses larmes coulaient dans un morne silence. Les oiseaux regardaient l'infortunée avec pitié et chantaient dans le vert feuillage des arbres un chant triste et plaintif. Les fleurs brillantes semblaient pleurer sur elle et fermaient leur corolle odorante. Et elle, elle marchait sachant à peine diriger ses pas. Deux de ses nourrices la suivaient et l'encourageaient. Mais elle n'en pouvait plus de crainte et d'épouvante. Le sang se figeait dans son cœur et dans ses veines, lorsqu'elle se vit près de la forêt. Et se heurtant contre un roc caché dans l'obscurité, au milieu des branches enlacées, sous une voûte sombre de feuilles vertes,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

elle tomba épuisée. « Déjà la nuit vient, murmura-» t-elle, elle m'enveloppe. — Ah! Raden Mantri, » écoute ma plainte; tu es mon époux, mon soutien, » mon ami; protége-moi contre ta mère! »

« Le serviteur qui l'avait conduite dans ce lieu solitaire et sauvage ne peut retenir ses larmes. Il s'approche d'elle. « Je vous ai trompée, princesse. La plus puis-» sante des femmes, à qui appartiennent ce peuple et » ces terres, ma souveraine, m'a ordonné de vous con-» duire dans cette noire solitude et de vous tuer. Je dois » accomplir ses ordres, princesse, hélas! je suis son » esclave; qui me protégerait contre elle? » Kin Tambouhan se jeta dans les bras de ses nourrices, en entendant la sentence de la reine qui l'a condamnée à mort. C'est comme si le glaive lui avait percé le cœur. — Elle tremble d'angoisse, ses larmes coulent à flots, quand sa pensée se reporte vers Raden Mantri et lui retrace son amour, sa fidélité sans bornes, son bonheur, ses doux rêves : « Hélas! tout est fini, tout est passé! » s'écrie-t-elle dans sa douleur et dans ses angoisses mortelles. — Mais bientôt elle se dresse. « Eh bien, accom-» plis ta mission, transperce mon cœur! Si je ne puis » échapper à mon sort, — le ciel voit ses actions crimi-» nelles, elles ne resteront pas impunies. Mais laisse-» moi, avant que ton glaive me frappe, écrire un dernier » adieu à mon époux. » Elle cueille une feuille de lontar, et elle y grave avec son ongle qui lui sert de stylet ces tendres paroles : « Adieu, adieu, mon époux; je me » tiens au rivage de la mort, le kriss de la vengeance va

source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» me tuer. Puisse le ciel nous occorder de naus revair » là-haut ! Reste obéissant à ta mère, fais ce que lo reine » ardonne. Veut-ello te donuer une autre femmo, fais » sa volonté, ne lui résiste pas. Je meurs paur toi ; je » ne puis dire combien, duront mo vie, je t'oi oimé. » Paur toi seul, mon unique ami, a respiré ma paitrine, » o battu mon cœur ; et dans la mart je n'aurai que lu » douleur d'être privée de to vue, — car dans lo tombe » encore je te resterai fidèla. »

« Ainsi écrivit-elle sur une feuille de lantar. Elle laisso oppracher le vieux serviteur et dit avec caurage et dignité : « Fais ton devair, je suis prête ! » Le vieillord trembla, une lorme de commisérotian roulo de sa paupière. C'est un esclave ; il soit son devoir, il soisit son orme ; — mais s'il retire le fourreau, celui-ci retombe bientôt : — il n'o pas la farce de mantrer le kriss nu. Enfin il fait un nouvel effort ; le fer éclotont brille en haut, au baut de son bros, il descend et plange dans le sein de Kin Tombouhon, qui tombe à terre en recevant le coup mortel. »

Le prince, en retaurnont de la chasse, aperçoit le codavre de so bien-aimée et se tue à ses côtés. Le roi, informé de lo fin tragique de son fils et de celle qu'il oimait, caurut éperdu vers la forêt où gisoient les deux codavres et les fit enterrer avec lo pampe due ò leur rong. Mais la reine n'en voulait pos seulement à la vie de Kin Tambouhon ; elle poursuivit encare sa victime dans so tombe et s'opposa à l'inhumatian de son corps. « Mais le roi, dit le poëte, répète son ordre formel :

« Enterrez Kin Tambouhan avec son amant ; ils furent » unis dans la vie, ils ne seront pas séparés dans la » mort. » — « La reine se contient et se tait, mais il semble que la haine lui brûle le cœur. »

Ce poëme est vraiment beau, quoique le récit en soit très-simple et sa forme défectueuse. Mais le caractère des personnages est bien exposé et leur est maintenu jusqu'à la fin du récit.

On s'est demandé quel est l'auteur de cette œuvre remarquable. Roorda van Eysinga, dans la traduction qu'il en a donnée en 1838, l'attribue à Ali Musthathiei. De plus, il est porté à croire que le manuscrit malais serait une imitation du javanais, parce qu'il s'y trouve beaucoup de mots empruntés à cette langue. Cependant on les cherche en vain dans les fragments qu'en a publiés Marsden, et l'on constate au contraire une rédaction entièrement différente de celle du texte édité par le savant Hollandais [1].

Le roman de Floris et Blanchefleur, traduit au moyen âge dans presque toutes les langues de l'Europe, rappelle des aventures semblables à celles de Raden Mantri et de Kin Tambouhan. Aussi a-t-on dit que ce roman est d'origine orientale. Comme dans le *sjiar* malais, une reine d'Espagne, au temps des Maures, avait destiné son fils à devenir l'époux d'une princesse royale. Mais Floris (c'est le nom du jeune prince) aimait, dès ses plus tendres années, Blanchefleur, la fille d'une

[1] *Letterkundige Leercursus door*, J.-J. de Hollander.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

chrétienne que le roi maure, Fénus, avait faite prisonnière en France. « Tous les deux, dit Thierry d'Assenède, ovaient la même beauté, la même pensée, le même cœur, la même âme. » Le roi et la reine résolurent donc de les séparer. Ils vendirent Blanchefleur comme esclave à des marchands de Nicle, qui la cédèrent à l'émir de Babylone. Celui-ci ressent pour elle la passion la plus vive et la fait enfermer dans une tour. Floris, à qui on avait persuadé que Blanchefleur était morte, parvient cependant, après bien des efforts, à découvrir sa retraite. Il en corrompt le gardien et s'y fait introduire. Tandis que les deux amants se livrent à la joie et au bonheur de s'être retrouvés, l'émir survient et les surprend dans leurs transports d'amour. Outré de colère, il s'apprête à les tuer. Alors Floris s'écrie : « — Seigneur, je ne suis pas venu ici d'après les conseils de » Blanchefleur ; je le jure sur ce qu'il y a de plus sacré. » Blanchefleur est innocente, laissez-lui la vie. C'est moi » qui suis le coupable ; frappez le coupable. » — « Seigneur, s'écrie à son tour Blanchefleur, ne l'écoutez » pas ; c'est à cause de moi qu'il se trouve ici, c'est moi » faute. Ce serait injustice de lui enlever la vie. Seigneur, » laissez-le vivre et frappez-moi. »

Thierry d'Assenède, comme Ali Mustbothier, exprime avec un art charmant la vivacité des premières affections, l'enthousiasme né des premières émotions de l'âme humaine, tout ce qu'il y a de courage et de dévouement dans le cœur de la jeunesse qui aime avec candeur et pureté. Raden Mantri et Kin Tambouhan,

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Floris et Blanchefleur peuvent donc être cités parmi ces héros de romans, célèbres par de chastes et innocentes amours, et que la poésie nous a conservés sous les traits les plus gracieux.

Un poëme qui a des proportions plus grandes encore que le *sjiar* Kin Tambouhan est celui de *Bidasari*. La conception en est plus riche, les personnages y sont plus nombreux et les événements plus compliqués.

Les poëmes moraux sont de moindre étendue; et s'ils ne sont pas ornés de toutes les grâces de la poésie, ils se font remarquer par la justesse des idées et la vérité des maximes. Voici un petit tableau des mœurs orientales; on dirait une photographie de celles de l'Europe .

Que les hommes aujourd'hui sont ingénieux !
Leurs talents sont nombreux, mais la saine raison leur manque.
Ils savent compter les étoiles du firmament,
Mais ils ne voient pas ce qui souille leur figure.
Ils calomnient et médisent les uns des autres,
Et babillent sans fin partout où ils se trouvent.
La conduite des jeunes filles est des plus inconvenantes:
Elles agacent les jeunes gens et folâtrent avec eux.
Ce n'était pas ainsi qu'agissaient autrefois les jeunes filles;
Elles étaient retenues et modestes.
Mais aujourd'hui les choses se passent autrement.
Elles savent tenir tous les langages;
Là où un grand nombre de jeunes gens sont réunis,
Vous y trouverez aussi les jeunes filles;
Leurs manières sont équivoques,
Et elles finissent toujours par s'oublier entièrement.
Les enfants même, aujourd'hui,
Garçons et filles, sont également sans pudeur;

gallica.bnf.fr Bibliothèque nationale de France

Partout, ils folâtrent entre eux,
Aussi familièrement quo mari et femme; [approchent?
Ne sont-ce pas là des signes certains que les derniers jours

Le troisième genre de poésie malaise dont j'ai parlé, est le *sesamboh*. Sous cette forme de poëme sont compris les chants populaires, les dictons, les énigmes, les éloges, les fables, même des chants d'amour et les scènes de la vie de famille et des mers. C'est surtout aux Iles de Sangi que le sesamboh charme le travail et les loisirs des insulaires. On le chante avec accompagnement du tagonggoh et sur des rhythmes différents, dans les champs, dans les pirogues et dans les fêtes publiques. Quelquefois ces chants sont improvisés, et leurs strophes n'ont aucune relation entre elles, comme dans ceux qui suivent [1] :

I

Sur le rivage on a battu le tifa pour pousser dans la mer le navire de la négory.

Allons aussi, l'un après l'autre. Nous aiderons aussi; encore un pas, nous sommes dans l'île.

Quand le désir peut être entendu, demande à retourner à la négory.

L'oiseau Linggoub, devenu souverain, crie, mais n'a pas de sujet.

Gaudarangi, un prince des temps anciens, dit : « Dans le chemin, vous rencontrerez le bien. »

Quand je me trouve dans une île éloignée, je ne l'oublierai pas.

[1] *Tydschrift voor indische taal*, 1869, p. 281.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

L'oiseau Tegih arrive là, il y restera un mois pour trafiquer.

Rester tout un mois en mer et pousser en avant le navire de Gongarang.

Gongarang est cru par chacun, même par les petits enfants.

Ne crois pas à Gongarang, combien de fois n'a-t-il pas occasionné de querelle?

Combattu sans raison, cherché querelle pour apaiser sa colère?

L'orage éclate partout pour chercher l'extrémité du vent.

Le pilote, celui qui tient le gouvernail, réfléchit; l'orage nous atteindra-t-il?

Désire que cela arrive; oh! les pensées du cœur humain!

Quand cela arrive, c'est aussi beau en vérité.

Pense en toi-même : « C'est arrivé pour le bien. »

L'amour de la patrie et du prince a aussi parfois inspiré les poëtes de Sangi :

II

Là vous voyez le waringin, l'arbre élevé, la place où l'on a trouvé d'anciennes histoires et des allégories de ceux qui ont vécu avant nous.

Je ferai des contes et te les communiquerai, car j'ai trouvé les contes en route; ils m'ont été révélés dans la carrière parcourue depuis des siècles par les mortels.

La nuit tombe, près la source de la rivière; il y fait sombre, parce que le chemin se recourbe et ne peut approcher de là à notre demeure.

Marchant le long du chemin vers le sommet des montagnes, nous trouvons de l'eau vive, une douce fontaine, où se baignent les filles du prince, où dona Katih purifie son corps.

Ris donc d'un charmant sourire, et lève ton front aimé : tes dents sont comme l'or, ouvre les yeux et chasse le sommeil.

Mes désirs sont pour la fille du prince, faite et gardée pri-

urce gallica.bnf.fr · Bibliothèque nationale de France

sonnière par Rawenc; j'aspire après le moment où je pourrai arracher la chevelure de mon ennemi pour en orner mon bouclier.

Dans le chant suivant respira la fierté nationale :

Viens en haut et entre; mais fais cela avec les cérémonies ordinaires; entre avec respect, car les personnes honorables sont là, et toi, tu es de basse origine.

Je suis un ambassadeur, quelqu'un qui est envoyé par son prince, par son seigneur, pour te demander du lirih (tabac sous forme de cigarettes) et une bouchée de pinang qui est peut-être préparée.

— Il y a du lirih, j'ai aussi du pinang préparé, mais je n'ai pas l'intention de vous les donner; le lirih et le pinang préparé sont la propriété de mon frère.

Retournez et dites cela à votre prince; à cette heure, je ne puis lui envoyer ni du lirih, ni du pinang préparé.

Quel est celui qui se tient en bas, au pied de l'escalier; a-t-il quelque chose à me communiquer? mes oreilles entendront, mes yeux verront enfin les mouvements de l'ambassadeur.

— Je suis revenu, envoyé de nouveau par mon prince; il te fait demander du lirih et du pinang préparé; à l'instant je dois lui apporter l'un et l'autre.

Oh! donne-moi du lirih, tu peux bien faire cela en secret; enveloppe-le d'une feuille de pinang et serre le petit paquet avec des fils de kofo.

Mon prince m'a ordonné d'entourer le paquet de patola de soie, de colliers et d'une ceinture d'or, afin qu'il ne pût être facilement ouvert.

De Lange a recueilli chez les montagnards des Célèbes quatre chansons que les jeunes garçons et les jeunes filles chantent pendant la moisson. Théocrite, Virgile, Horace, Shakespeare ne chantent pas l'amour avec des

gallica.bnf.fr Bibliothèque nationale de France

paroles plus tendres que celles de ces pauvres enfants des forêts et des montagnes du Minahassa [1] :

I

LE JEUNE HOMME. — Lorsque nous étions tout petits, amie, nous nous sommes promis de ne pas dédaigner notre mutuel amour.

LA JEUNE FILLE. — Depuis que tu m'as déclaré ton amour, je ne me suis tournée vers aucune autre personne.

LE JEUNE HOMME. — Du moment que tu es venue au monde, tu m'as attirée à toi et ma pensée s'est fixée sur toi.

LA JEUNE FILLE. — Ne me trompes-tu pas, ami? car ma pensée n'est fixée que sur toi.

LE JEUNE HOMME. — Mon cœur est déjà plein de toi, car même j'aime déjà tes parents.

LA JEUNE FILLE. — Aussi mes pensées sont déjà à toi, car même tes parents je les aime déjà.

LE JEUNE HOMME. — Sans doute, il est beau de nous voir l'un à côté de l'autre, car tu es belle, amie; combien davantage lorsque nous sommes l'un à côté de l'autre!

LA JEUNE FILLE. — Il est connu que nos cœurs sont unis, ami, et je suis observée pour cela.

LE JEUNE HOMME. — Déjà depuis un an, nous nous sommes promis dans notre jeunesse.

LA JEUNE FILLE. — En cette année, nous allons nous unir, et je t'attends, ami, si tu ne m'as trompée.

LE JEUNE HOMME. — Quand je pense à toi, amie, je ne puis dormir, dès qu'il est minuit.

LA JEUNE FILLE. — Si je ne puis t'obtenir, ami, je resterai jeune fille et ne me marierai pas.

LE JEUNE HOMME. — Quand notre entretien sera fini, je te suivrai seule, car je t'aime.

LA JEUNE FILLE. — Si tes paroles sont sincères, ami, je te suivrai seul, car je t'aime.

[1] *Tydschrift voor ind. taal*, 1857, t. I, p. 258.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

II

Le jeune homme. — Je veux renouveler le vieux souvenir de notre amour, car ceci tendra à nous réunir.

La jeune fille. — Je n'ajoute plus aucune foi à ta voix trompeuse. Croirai-je encore ta voix trompeuse? Déjà un autre m'a parlé.

Le jeune homme. — Regarde le compagnon bien connu de tes jeux; si tu me préfères, certainement je t'aime.

La jeune fille. — C'est triste de voir le compagnon bien connu de nos jeux; il est aimé, mais que faire quand il ne peut plus?

Le jeune homme. — Comment pourrais-je t'écarter de mes pensées et t'oublier? Je veux chasser ton souvenir, mais il revient toujours.

La jeune fille. — Entends-toi avec celle à qui tu as parlé récemment, car moi aussi je me suis approché de l'autre qui m'a parlé.

Le jeune homme. — Pense bien avant que tu oublies notre entretien du temps de notre jeunesse, afin que tu ne te repentes pas d'avoir donné ta parole à un autre.

La jeune fille. — Tu me parles de nouveau, mais je ne pense plus à toi et ne veux renouveler l'ancienne promesse.

Le jeune homme. — Aussi ai-je pensé déjà que ce que nous nous sommes dit dans nos jeunes années ne peut se réaliser.

La jeune fille. — De ce moment je ne veux plus rien croire, car tu ne fus qu'un menteur.

III

La jeune fille. — Quand je pense à notre bonheur passé, je suis triste.

Le jeune homme. — J'ai bien souvent reconnu mes torts envers toi. Si tu veux être consolée, accuses-en celui qui t'a trompée.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

La jeune fille. — Tu ne penses plus à notre bonheur passé. Ah! je suis toujours triste quand je pense à toi.

Le jeune homme. — Parce que tu m'as maltraité dans nos jeunes années, dès à présent je ne veux plus songer à toi.

La jeune fille. — Quand tu reviens à tes premiers sentiments, alors je suis toute autre.

Le jeune homme. — L'amour renaît à tes paroles et, par lui, ma pensée revient à toi.

La jeune fille. — Si tes paroles sont vérité, ami, mon cœur ne souffrira plus.

Le jeune homme. — Pleurant, tu coupes le pinang en deux; ne pleure plus, car bientôt tu seras à moi.

La jeune fille. — Je couperai en deux un jeune pinang pour toi, jeune ami. Je couperai le jeune pinang en deux, car je t'aime.

Le jeune homme. — Mets dans ma bouche un morceau du jeune pinang que tu as coupé en deux, et mes sentiments seront toujours bons pour toi.

Chant d'une jeune fille dont l'amant est dans une terre lointaine.

IV

Que fait celui qui m'est promis? Peut-être s'amuse-t-il ou reste-t-il assis.

Combien est loin l'objet de mes pensées! Dans quel lointain pays? Reviens, afin que nous puissions nous revoir.

Si un homme passe comme le vent, j'humecte de mes lèvres un morceau de pinang et je le lui envoie.

Si j'étais un oiseau, je volerais sur la maison de l'objet de mes pensées.

Ah! puisse-t-il voir la chère compagne de ses jeux! Je suis trop triste, parce que je ne le vois pas.

Je vais pleurant par les chemins; mais je ne le vois pas.

Je ne puis plus dormir, même au milieu de la nuit, je pense à notre bonheur.

gallica.bnf.fr Bibliothèque nationale de France

C'est le même soupir que, dans le *Cantique des cantiques*, la fiancée exhale après son bien-aimé : « Je me » lèverai, dit-elle ; je chercherai celui que chérit mon » âme » ; et Juliette et Graziella murmurent les mêmes plaintes lorsqu'elles se croient abandonnées de leurs amants. Leur langage ne diffère pas de celui de la jeune Alfoure.

BIBLIOTHÈQUE NAT. R. F. IMPRIMÉS

FIN DE L'APPENDICE.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BIDASARI.

APPENDICE.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE H. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Archipel Indien. Origines, langues, littératures, religions, morale, droit public et privé des populations.

Des Niebelungen. (Ouvrage qui a obtenu une mention très-honorable à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.)

Grammaire comparée des langues de la France. (Mention très-honorable de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.)

Sagas du Nord. (Mention honorable de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.) *Épuisé.*

Études néerlandaises. (Ouvrage couronné par l'Académie française.)

Histoire de la Littérature néerlandaise, depuis les temps les plus reculés jusqu'à Vondel.

Essai de Grammaire comparée des Langues germaniques.

De l'origine du langage, d'après la Genèse.

La Religion du nord de la France avant le christianisme. *Épuisé.*

Les Tables Eugubines.

Les Flamands de France, Études sur leur langue, leur littérature et leurs monuments. *Épuisé.*

Chants historiques de la Flandre.

Histoire de sainte Godelive, légende du onzième siècle. *Épuisé.*

En vente à la même Librairie

Histoire des Perses, d'après les auteurs orientaux, grecs et latins, et particulièrement d'après les manuscrits orientaux inédits, les monuments figurés, les médailles, les pierres gravées, etc., par le comte de GOBINEAU. Deux beaux volumes in-8°, de plus de 600 pages chacun. Prix. . . . . 16 fr.

Les Anglais et l'Inde (Nouvelles Études), par M. DE VALBEZEN. Deux volumes in-8°. (*Sous presse.*)

Fables de Kriloff (le La Fontaine russe), traduites en vers français par Charles PARFAIT. Un volume grand in-18 jésus. Prix. . . . . 3 fr. 50

Souvenirs de voyage : Céphalonie, Naxie et Terre-Neuve, par le comte DE GOBINEAU : — le Mouchoir rouge; Akrivie Phrangopoulo; la Chasse au caribou. — Un volume in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

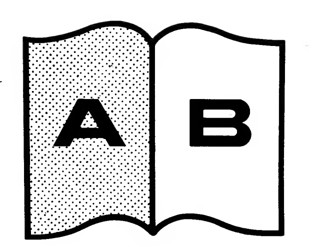
Voyage de la corvette la Bayonnaise dans les mers de Chine, par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE. *Troisième édition*, enrichie de deux grandes cartes et de dix dessins de Gautier Saint-Elme gravés par Méaulle. Deux jolis volumes in-18. Prix. . . . . 8 fr.

Le Fayoum, le Sinaï et Pétra, expédition dans la moyenne Égypte et l'Arabie Pétrée, sous la direction de J. L. GÉRÔME, par Paul LENOIR. Un joli volume in-18, enrichi de quatorze gravures, d'après des études de Gérome et d'après des photographies. Prix. . . . . 4 fr.

La Hollande pittoresque. — Voyage aux Villes mortes du Zuiderzée, par Henry HAVARD. Un joli volume in-18 jésus, illustré. Prix. . . . 4 fr.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.





Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14